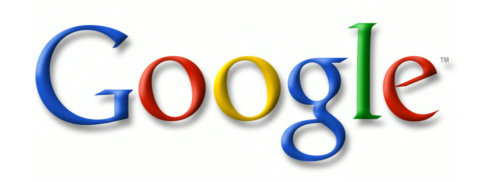
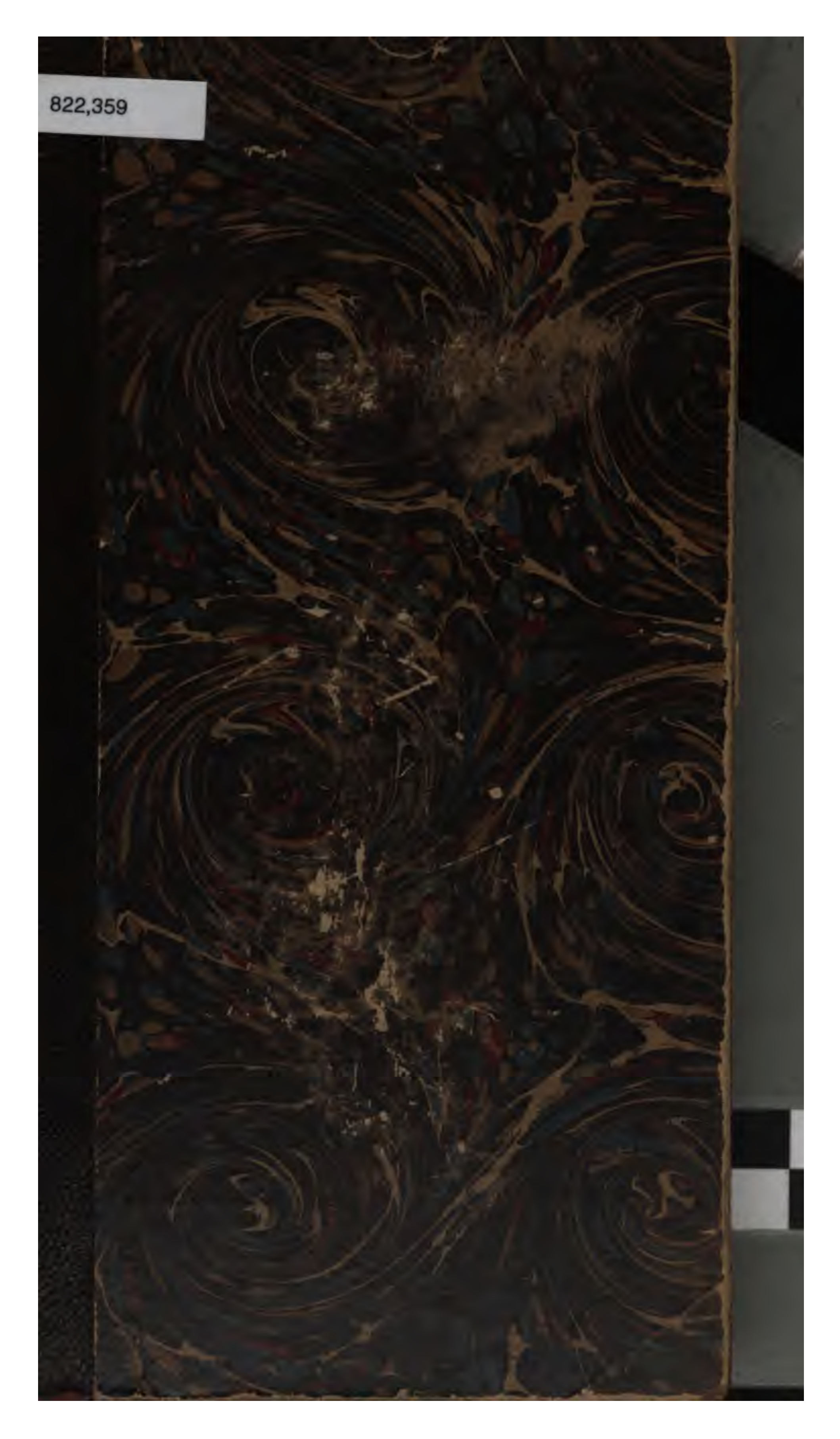
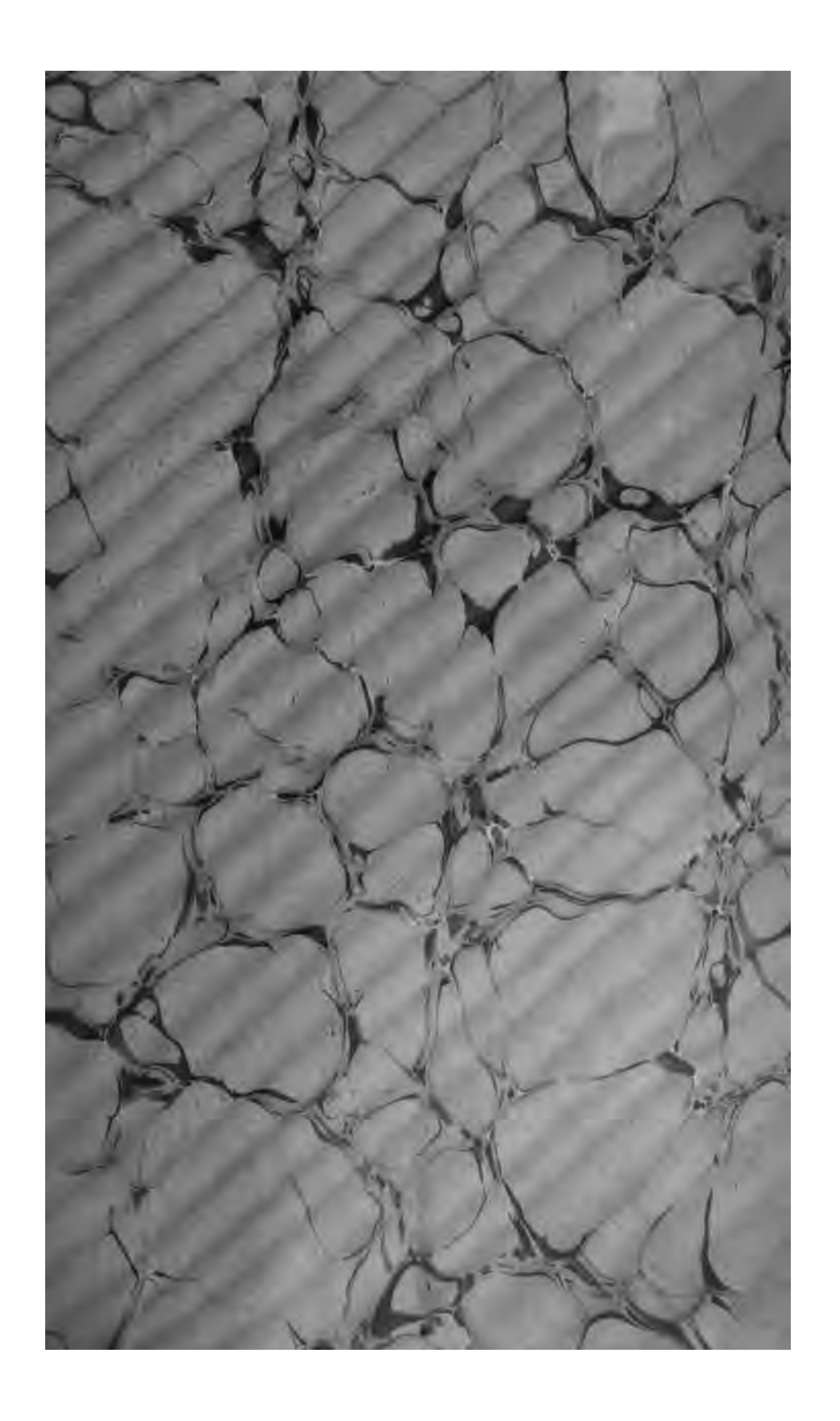



822,359



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PSYCHOLOGIE DE L'IDIOT

ET DE L'IMBÉCILE

DU MÊME AUTEUR

Le Sens musculaire (*In Arch. de Neurologie*, 1887). — *Traduit en italien*, 1887.

Du Rôle de l'hérédité dans l'Alcoolisme. — 1 vol. de 216 p.; Paris, 1888, DELAHAYE et LECROSNIER, éditeurs. (*Traduit en anglais.*) — New-York, 1890.

Cours d'Hygiène (*Manuel pratique de la garde-malade et de l'infirmière*). — 1 vol. de 164 p.; Paris, 1888. (4e *édition*).

Les Troubles de la Mémoire. — 1 vol. de 262 p.; Paris, 1892 (2e *édition*). RUEFF, éditeur.

Guide pratique des Maladies mentales. — 1 vol. de 511 p.; Paris, 1893. G. MASSON, éditeur.

Idiocy. — New-York, 1897; WOOD et Cie, éditeurs. (*Traduction italienne sous presse.*)

Traitement de l'Idiotie (*In Traité de Thérapeutique* de A. ROBIN). — Paris, 1897; RUEFF, éditeur.

Genèse et Nature de l'Hystérie (*Recherches cliniques et expérimentales de psycho-physiologie*). — 2 vol. in-8° de 526 et 333 p.; Paris, 1897. FÉLIX ALCAN, éditeur.

Études sur la Morphinomanie et son traitement, 1894-99. — *Traduites en russe*, 1899.

Le Problème de la Mémoire (*Essai de psycho-mécanique*). — 1 vol. in-8° de 218 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). — Paris, 1900. FÉLIX ALCAN, éditeur. — (*Traduction espagnole en préparation.*)

L'Hystérie et son traitement. — 1 vol. in-12 de la *Collection médicale*. — FÉLIX ALCAN, éditeur.

PSYCHOLOGIE DE L'IDIOT ET DE L'IMBÉCILE

PAR

LE Dr PAUL SOLLIER

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE, AVEC 12 PLANCHES HORS TEXTE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1901

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

C'est pendant notre première année d'internat, dans le service des enfants idiots, arriérés et épileptiques de Bicêtre, dirigé par notre excellent maître le Dr Bourneville, que nous tenons à remercier ici des documents qu'il nous a libéralement fournis, que nous avons commencé ce travail. Étant resté, depuis cette époque, attaché à cet hôpital, soit comme interne, soit comme conservateur du Musée pathologique, nous avons pu continuer nos recherches sur ce sujet pendant près de quatre ans. La forme que nous avons adoptée pour cette étude ne nous a pas permis de donner des observations détaillées et complètes qui n'auraient eu aucun intérêt. Notre but n'était pas, en effet, d'élucider tel ou tel point de la psychologie des idiots et des imbéciles, de montrer le plus ou moins de fréquence de telles de leurs particularités psychiques, mais de faire une étude d'ensemble. Bien loin de rechercher les cas particuliers ou curieux, nous nous sommes attachés au contraire à dégager, autant que faire se pouvait, les traits généraux et caractéristiques de leur psychologie, et de faire

PSYCHOLOGIE
DE L'IDIOT ET DE L'IMBÉCILE
(ESSAI DE PSYCHOLOGIE MORBIDE)

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS ET CLASSIFICATIONS

SOMMAIRE : Difficultés du sujet. — L'idiotie n'est pas une entité clinique. — Parallèle de l'intelligence des idiots avec celle d'enfants normaux. — Variabilité des causes et multiplicité des lésions de l'idiotie. — Parallèle de l'intelligence des idiots avec celle des animaux. — Principales définitions de l'idiotie et de l'imbécillité. — Classifications proposées par les auteurs, et bases de ces classifications. — Le degré de l'attention peut servir de base à une classification.

Les auteurs qui se sont le plus occupés de l'idiotie, soit dans des mémoires spéciaux, soit plus rarement dans des traités didactiques, ont insisté surtout sur les troubles physiques que présentent les idiots. Quant aux troubles psychiques, ils se sont contentés d'indiquer la marche à suivre pour les étudier, ou de décrire différents types d'idiots, et c'est tout. Aucun d'eux n'en a fait une analyse approfondie suivant les préceptes et l'ordre qu'ils indiquaient, et la plupart sont restés dans des généralités telles, que tous ceux qui ont vu de près des idiots, sans études philosophiques ou scientifiques spéciales, pourraient en dire autant, car elles peuvent presque se résumer en ceci, que l'idiot est un être

dépourvu d'intelligence et de sentiment, ce que tout le monde sait.

Aussi, n'est-ce pas sans une crainte motivée que nous nous sommes hasardé à tenter à notre tour l'étude de l'état mental des idiots et des imbéciles. En présence des difficultés qu'elle offre, nous avons facilement compris pourquoi les auteurs s'étaient bornés à en indiquer les grandes lignes, sans l'entreprendre eux-mêmes. Ces difficultés tiennent à bien des causes. Les montrer excusera peut-être le résultat incomplet auquel nous sommes arrivé, et servira en même temps à indiquer les points sur lesquels il faudra par la suite porter le plus son attention pour tâcher d'en tirer quelques fruits meilleurs.

La première difficulté à laquelle on se heurte, c'est que l'idiotie n'est pas une entité clinique, et qu'il est impossible d'en tracer un tableau unique. On peut faire la psychologie complète de l'homme normal, doué de toutes ses facultés. Mais l'idiot est un être anormal, et anormal à des degrés si variables, qu'on est forcé d'y reconnaître plusieurs types. De sorte que la description de l'état mental d'un idiot du type le plus inférieur ne saurait être la même que celle d'un idiot du type le plus élevé. L'idiot n'est pas un être à part ; c'est une classe d'individus dans laquelle on observe toutes les nuances ; et il est aussi difficile de marquer la caractéristique qui sépare l'idiotie profonde de l'idiotie légère, que celle-ci de l'imbécillité, et celle-ci encore de l'arriération et de la débilité mentale.

Ce qu'on pourrait tenter pour mesurer l'état mental des idiots, c'est de chercher à quel âge correspond chez un enfant normal le développement psychique qu'on observe chez eux. Nous avons, en effet, à cet égard, aujourd'hui, grâce aux travaux de Tiedemann, Preyer, Sikorski, Perez, etc., des données assez précises et concordantes. On a donc des points de repère. Mais de nouvelles difficultés surgissent.

Pour que cette méthode fût applicable d'une façon au moins suffisante, il faudrait que la cause de l'idiotie fût, pour ainsi dire, unique. Si c'était, par exemple, un arrêt de développement cérébral, on pourrait, presque à coup sûr, dire, d'après l'état intellectuel observé, à quel âge l'idiotie

serait survenue. L'idiotie la plus profonde serait congénitale, et plus tard elle serait apparue, plus l'enfant serait développé intellectuellement. Malheureusement, il est loin d'en être ainsi. Tout d'abord, en effet, l'idiotie congénitale n'est pas forcément complète et incurable, et elle présente tous les degrés comme l'idiotie acquise. De plus les lésions qui produisent l'idiotie sont extrêmement variées (1) et ne consistent pas le moins du monde en un simple arrêt de développement. Or, suivant que la lésion causale est plus ou moins étendue, plus ou moins profonde, l'idiotie est plus ou moins grave, et surtout l'intelligence est inégalement touchée. Il devient dès lors impossible de prendre pour terme de comparaison l'intelligence d'un enfant normal dont le développement des diverses facultés est dans un rapport presque constant.

Mais l'impossibilité théorique d'un tel parallèle saute aux yeux dès que l'on veut le réaliser, et l'on est frappé alors de la différence qui existe entre un enfant non encore complètement développé et un idiot même très éduqué. L'enfant a en germe toutes les facultés et le pouvoir de les développer. Elles surgissent spontanément à mesure que son cerveau s'organise. Chez l'idiot, il faut aller les chercher au fond même de l'intelligence, et, une fois qu'on est arrivé à les développer, à les façonner un peu, on doit appliquer tous ses efforts, non pas tant à les développer davantage qu'à les maintenir au degré où on les a amenées. L'enfant se meut spontanément, l'idiot est un automate qui se meut suivant l'impulsion qu'on lui donne. Un enfant peut comprendre une chose et ne pas savoir la faire,

(1) M. Bourneville distingue les formes suivantes : 1° Idiotie symptomatique de l'hydrocéphalie (*idiotie hydrocéphalique*); 2° Idiotie symptomatique de microcéphalie (*idiotie microcéphalique*); 3° Idiotie symptomatique d'un arrêt de développement des circonvolutions; 4° Idiotie symptomatique d'une malformation congénitale du cerveau (*porencéphalie, absence de corps calleux, etc.*); 5° Idiotie symptomatique de *sclérose hypertrophique ou tubéreuse* ; 6° Idiotie symptomatique de *sclérose atrophique* : *a.* sclérose d'un hémisphère ou des deux hémisphères; *b.* sclérose d'un lobe du cerveau; *c.* sclérose de circonvolutions isolées; *d.* sclérose chagrinée du cerveau (?) ; 7° Idiotie symptomatique de méningite ou de méningo-encéphalite chronique (*idiotie méningitique*); 8° Idiotie avec cachexie pachydermique, ou *idiotie myxœdémateuse.*

un idiot peut la faire et ne pas la comprendre. Quand l'enfant sait faire une chose, c'est qu'il la comprend, et la preuve, c'est qu'il cherche à la modifier suivant les circonstances ou même par besoin de varier son activité. L'idiot fait automatiquement les choses, et s'arrête dès qu'il survient le moindre obstacle qu'il ne sait comment vaincre. Aussi, quoique les actes soient en apparence le meilleur critérium de l'intelligence et du sentiment chez les individus normaux, on arriverait à des conclusions tout à fait erronées si on voulait juger d'après eux du degré d'idiotie. A notre sens, et après bien des essais, nous pensons donc que la comparaison de l'état psychologique des idiots avec celui des enfants normaux ne saurait mener à aucun résultat intéressant et est même impraticable.

Ce qu'on ne peut faire avec l'intelligence humaine, serait-il possible de le tenter avec l'intelligence des animaux, et de chercher dans la série animale un être dont le développement intellectuel fût l'équivalent de celui de telle ou telle variété d'idiots ? Pas davantage. L'intelligence des animaux peut être aussi restreinte qu'on voudra, elle sera toujours normale dans son développement et comparable à elle-même. L'idiot est un monstre au point de vue psychologique, comme il l'est souvent au point de vue physique, et les monstres ne sauraient comporter une description uniforme. Rien de ce qui est dans l'idiot n'est normal. Il n'y a pas seulement diminution dans la quantité, il y a modification dans la qualité des facultés.

En somme, description d'ensemble impossible parce que les idiots forment un groupe très diversifié, description comparative avec l'état psychologique des enfants normaux impossible, non plus qu'avec l'intelligence des animaux, parce que l'idiot, même éduqué, est un être anormal qui n'a pas d'équivalent absolu au point de vue psychologique dans la série animale normale.

Cette difficulté dans la manière de décrire l'état mental des idiots n'a rien qui doive surprendre, si on jette un regard sur celle qu'ont eue les auteurs à trouver une définition simple de l'idiotie et de l'imbécillité. L'énumération de quelques-unes

des principales montrera combien l'abondance cache ici la pauvreté réelle. Peut-être serait-il juste d'ajouter qu'il était bien difficile d'en donner une bonne. Aussi Séguin, qui, cependant, se vantait d'être le premier à avoir connu l'idiotie, et dont le livre, excellent pour tout ce qui concerne le traitement physique et moral, est une diatribe continuelle contre les médecins, n'a pas de peine à critiquer, avec une insuffisance qui fait souvent sourire, toutes les définitions de ses prédécesseurs. Mais, quand il en vient lui-même à en proposer une nouvelle, on est surpris de voir qu'elle ne vaut pas mieux que les autres. Il s'efforce de substituer aux définitions négatives une définition positive en disant : l'idiotie est une intelligence mal servie par des organes imparfaits ; mais il craint de n'être pas entendu, et il n'insiste pas, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, s'il avait cru dire juste. Du reste, la façon dont il comprend l'idiotie, et sur laquelle nous aurons à revenir à propos des symptômes psychologiques, est si singulière qu'elle dépare considérablement son étude médico-philosophique de l'idiotie.

Lorsque des hommes compétents se sont heurtés à cette simple définition depuis près d'un siècle, il nous paraît bien inutile d'insister et d'en proposer à notre tour une nouvelle, qui aurait toute chance de ne pas valoir mieux. Tout le monde se comprend quand on emploie le terme d'idiot, et c'est là le principal. On ne lui a pas donné de synonyme, et c'était le seul moyen de lui laisser sa clarté.

Mais revenons à nos *définitions* de l'idiotie.

Si l'idiotie était une affection une dans son essence, son histoire tiendrait dans sa définition. Si aucune définition n'est applicable à tous les cas, cela prouve qu'il n'y a pas une idiotie, mais qu'il y a seulement des idiots. Eh bien ! cette difficulté que l'on a de caractériser en peu de mots l'état de ces idiots, n'est rien à côté de celle qu'on rencontre à chercher des différences caractéristiques entre leurs différents types, et cela par cette seule raison, que nous donnions tout à l'heure, qu'il y a pour ainsi dire autant de types que d'idiots et que chaque idiot est un monstre particulier.

Nous ne pouvons regarder comme définitions les appellations données par les anciens auteurs à l'idiotisme, comme

on disait avant Esquirol, telles que : *amentia* de Sauvage, *imbecillitas ingenii* de Sagar; *fatuitas ingenii* de Vogel, *morosis* de Linné, *démence innée* de Cullen et Fodéré, *stupiditas* de Willis, etc. La première vraie définition semble être celle de Pinel : *abolition plus ou moins absolue soit des fonctions de l'entendement, soit des affections du cœur*, définition qui peut aussi bien s'appliquer à la démence avec laquelle l'idiotie était du reste encore confondue à cette époque.

Pour Esquirol (1), *c'est un état particulier dans lequel les facultés intellectuelles ne se sont jamais développées*; définition inexacte puisque l'idiotie est loin d'être toujours congénitale.

Belhomme (2) s'en rapproche beaucoup quand il dit que c'est un *état constitutionnel dans lequel les fonctions intellectuelles ne se sont jamais développées*. Et tous deux ajoutent : ou n'ont pu se développer assez pour que l'idiot ait acquis les idées, les connaissances que l'éducation donne aux individus placés dans les mêmes conditions que lui.

Ailleurs Belhomme définit l'idiotie proprement dite : un *état dans lequel il y a oblitération des facultés affectives et intellectuelles*, et l'imbécillité, *un état dans lequel les facultés ne se sont développées que jusqu'à un certain point, ce qui empêche les individus qui en sont atteints de s'élever au degré de développement intellectuel auquel parviennent ceux qui, placés dans les mêmes conditions, ont le même âge, le même sexe et la même fortune.*

« Il est fâcheux, dit-il, de changer d'expression pour désigner les nuances d'une même maladie. Le mot idiotie auquel on ajouterait l'épithète complète ou incomplète ne suffirait-il pas ? Cependant, comme le terme imbécillité désigne bien l'impuissance de l'esprit qui empêche l'homme de pouvoir penser, je le conserverai, quoique à regret. » Nous éprouvons moins de regret que lui, car pour nous l'imbécillité, tout en se rapprochant sous beaucoup de rapports de l'idiotie, nous semble un état absolument distinct et dans ses manifestations et dans ses conséquences.

(1) Esquirol, *Traité des maladies mentales.*
(2) Belhomme, *Essai sur l'Idiotie*, 1824.

L'idiotie, dit Séguin (1), est *une infirmité du système nerveux qui a pour effet de soustraire tout ou partie des organes et des facultés de l'enfant à l'action de la volonté, qui le livre à ses instincts et le retranche du monde moral.* L'idiotie semble, d'après cela, être la lésion, la cause et non l'effet. De plus cette définition est inexacte : les idiots profonds, complets, n'ont absolument aucun instinct, et ce n'est en tout cas pas la perte de la volonté qui fait d'un enfant un idiot, comme il le croit et l'affirme positivement. Ne dit-il pas en propres termes : « L'idiot jouit de l'exercice de toutes ses facultés intellectuelles, mais il ne *veut* les appliquer que dans l'ordre des phénomènes concrets, et encore seulement à ceux des phénomènes concrets comme la texture, la forme, la saveur, le goût, le son ou telle autre propriété particulière (et que souvent il apprécie seul) qui sollicitent en lui un désir, une manifestation de l'intelligence, de la vie ? » En vérité, c'est là une étrange philosophie que de considérer la volonté comme une chose distincte du reste de l'intelligence. Ainsi l'idiot pourrait presque à son gré ne pas l'être si sa volonté était assez forte ! Pourquoi alors tout le traitement de l'idiotie ne consiste-t-il pas à développer cette volonté trop faible ? L'idiot ne veut pas parce qu'il ne peut pas ; il ne sent pas parce qu'il ne peut pas, et s'il ne peut pas, c'est que son cerveau est mal construit et insuffisant, qu'il est anormalement et incomplètement développé. Plus ce développement cérébral sera défectueux, plus l'idiotie sera profonde, que ces défectuosités soient congénitales ou consécutives à une affection survenue après la naissance.

Félix Voisin (2), dans un mémoire peu connu sur l'idiotie chez les enfants, la définit ainsi : « Dans l'état actuel de la science, l'idiotie pourrait donc être définie : *cet état particulier de l'esprit dans lequel les instincts de conservation et de reproduction, les sentiments moraux et les pouvoirs intellectuels et perceptifs ne se sont jamais manifestés, ou cet état particulier dans lequel ces différentes virtualités de*

(1) Séguin, *Traitement moral des idiots.*
(2) Félix Voisin, *De l'idiotie chez les enfants*, 1843.

notre être, ensemble ou séparément, ne se sont qu'imparfaitement développées. »

Au Congrès annuel des médecins aliénistes allemands de 1881 (1), M. Kind, au nom d'une commission composée de MM. Cramer, Guttstadt, Ideler, Koch et Kœhler, a proposé la définition suivante : *Sont appelés idiots tous les psychopathes privés partiellement ou complètement d'intelligence ou de raison dès l'accouchement ou dans la première enfance.* MM. Guttstadt, Cramer, Ideler proposèrent d'appeler idiots tous les psychopathes qui, à la suite d'une affection cérébrale congénitale ou acquise dès les premières années de la vie, ne sont pas complètement susceptibles d'éducation.

Les autres définitions que donnent Griesinger, Delasiauve, Dagonet, Luys, Ireland, etc., se rapprochent toutes plus ou moins de celles que nous venons de citer, aussi les passerons-nous sous silence.

M. J. Voisin propose la définition suivante : L'idiot est un individu dont les facultés intellectuelles, sensitives et motrices, ne se sont pas développées ou se sont développées anormalement d'une manière défectueuse ou encore se sont arrêtées dans leur évolution, avant ou quelques années après la naissance, à un degré qu'elles ne peuvent franchir, par suite de lésions fœtales ou chroniques variées de l'encéphale.

Pour nous, c'est une *affection cérébrale chronique à lésions variées, caractérisée par des troubles des fonctions intellectuelles, sensitives et motrices, pouvant aller jusqu'à leur abolition presque complète, et qui n'emprunte son caractère spécial, particulièrement en ce qui concerne les troubles intellectuels, qu'au jeune âge des sujets qu'elle frappe.*

Penser, agir, sentir, sont les trois modes de la fonction physiologique du cerveau. Les fonctions motrices sont dévolues à des territoires spéciaux assez bien déterminés ; des territoires analogues moins précis sont préposés aux fonctions sensitives. Quant à la pensée, on n'a pu la localiser nulle part jusqu'ici, quoiqu'il soit vraisemblable que les lobes frontaux y participent d'une façon plus spéciale. De fait, c'est à ce niveau

(1) *La question des idiots*, Arch. neurologie, 1883, t. I, p. 395.

que chez les déments et les idiots on trouve les lésions les plus marquées. Mais les processus pathologiques qui entraînent après eux l'idiotisme sont le plus souvent généralisés, aussi toutes les fonctions de l'organe sont-elles plus ou moins troublées, la motilité au même titre que l'intelligence et la sensibilité. Cela nous montre que dans les formes les plus graves de l'idiotie on ne saurait étudier séparément l'état mental et l'état physique. Pour parler plus justement, c'est l'état cérébral qu'il faudrait dire, et aucune de ses manifestations fonctionnelles ne doit être négligée. Ce n'est qu'en nous élevant vers des degrés un peu supérieurs, où l'ensemble du cerveau n'est pas pris, que nous pourrons laisser de côté les troubles purement moteurs et sensitifs pour nous occuper exclusivement des fonctions intellectuelles.

Comme on peut s'y attendre, les *classifications* des divers degrés de l'idiotie n'ont pas manqué. A l'inverse de ce que nous disions des définitions, elles se valent presque toutes entre elles, car, avec une aussi grande variété de types, il était loisible aux esprits les plus ingénieux et les plus subtils d'établir autant de catégories qu'il leur plaisait, et on doit leur savoir gré de n'avoir pas abusé de la latitude qui leur était laissée. Il ne sera pas inutile de passer en revue ces diverses classifications qui jetteront peut-être un peu de lumière sur les principales caractéristiques de l'idiotie.

Esquirol (1), se fondant sur l'état de la parole, admettait dans l'idiotie et l'imbécillité cinq degrés. Dans le premier degré de l'imbécillité, la parole est libre et facile ; dans le second degré, elle est moins facile, le vocabulaire est plus circonscrit. Dans le premier degré de l'idiotie proprement dite, l'idiot n'a à son usage que des mots, des phrases très courtes ; les idiots du second degré n'articulent que des monosyllabes ou quelques cris ; enfin, dans le troisième degré il n'y a ni paroles, ni phrases, ni mots, ni monosyllabes. Toutefois, embrassant les choses à un point de vue plus général, il dit ailleurs : « Depuis l'homme qui jouit des facultés sensitives et intellectuelles, mais qui, faiblement organisé, est placé dans le dernier degré de la vie

(1) Esquirol, *loc. cit.*

correspond à l'idiotie simple, à la seconde classe de Dubois d'Amiens ; enfin, ce qu'il désigne sous le nom d'imbécillité, c'est la démence, car l'imbécillité est tout aussi congénitale que l'idiotie et ne va pas forcément en s'aggravant.

Henke admet trois catégories : stupidité, imbécillité, bêtise, qui paraissent correspondre à l'idiotie profonde incurable, à l'idiotie simple curable, et à l'imbécillité.

Spielmann admet trois degrés aussi : les idiots apathiques, les stupides et les imbéciles.

Hoffbauer en admet cinq variétés.

Morel (1) fait trois degrés : le simple d'esprit, l'imbécile et l'idiot. L'étendue des facultés intellectuelles et surtout du langage forme la base de cette classification. Remarquons que la première catégorie des simples d'esprit constitue ce qu'on appelle aujourd'hui les débiles qui sont de simples dégénérés et ne rentrent pas dans notre cadre. Quant à l'idiot, il présente évidemment plus d'une variété.

Belhomme (2), critiquant la division de Dubois d'Amiens, dit : « Il est évident que ce cadre est trop rétréci et ne donne pas toutes les nuances de l'idiotie. En effet, prenons la première classe de M. Dubois d'Amiens. Dans celle-ci se rangeraient l'idiot complet et l'idiot incomplet. Le premier n'a pas même le sentiment de sa conservation : on est obligé de le nourrir, sinon il mourrait de faim ; le second conserve encore le sentiment très limité de son existence et mange comme une brute, voilà tout. Il en sera de même pour les imbéciles. Il est une nuance, celle dans laquelle l'individu n'obéit qu'à ses instincts, au besoin des organes et à l'habitude ; mais il n'y a rien d'intellectuel. A un degré supérieur, il y a quelque acte intellectuel ; l'imbécile est susceptible d'actes manuels que l'éducation peut perfectionner. Enfin le premier degré d'imbécillité est celui dans lequel l'individu agit et raisonne comme tout le monde, est éducable, mais ne peut arriver au degré intellectuel auquel parviennent le commun des hommes. Ces cinq catégories me paraissent donc essentielles à admettre, et je maintiens encore

(1) Morel, *Traité des mal. mentales.*
(2) Belhomme, *loc. cit.*

aujourd'hui cette classification comme importante à l'explication de l'idiotie. Il me paraît d'ailleurs nécessaire de bien limiter les nuances où il y a chance d'éducation, si l'on veut fructueusement appliquer les principes du développement intellectuel, car ce serait en vain que l'on voudrait faire naître ce qui n'existe pas. »

Félix Voisin (1) donne les divisions suivantes :

« 1re *Catégorie.* — Idiotie complète, rarement abrutissement complet. Aucune force interne ne les sollicite à l'action, et aucune impression du dehors ne vient leur communiquer la vie. Tout se réduit à une existence végétative. La respiration et la digestion sont les deux seules fonctions apparentes. Rien de ce qui peut donner une idée de l'animal ou de l'homme n'apparaît chez aucun d'eux.

« 2e *Catégorie.* — Dans la seconde, je crois devoir placer les idiots moins maltraités par la nature, mais cependant dangereux pour eux-mêmes et pour la société ; ce sont ceux dont les penchants inférieurs sont complètement et fortement développés, tandis que les facultés intellectuelles et les sentiments moraux sont à peine ébauchés dans leur constitution. Je veux parler de l'idiotie qui atteint partiellement l'ensemble de nos facultés. Je m'explique par la simple exposition, traduction et interprétation des faits que j'ai chaque jour sous les yeux. Ainsi l'idiot de cette espèce aura les penchants conservateurs de l'espèce humaine, mais il ne les aura pas tous ; un, deux ou trois lui feront défaut. Il possédera également les sentiments moraux, mais l'un ou l'autre de ses attributs supérieurs manquera dans sa tête. Il se fera remarquer aussi par ses facultés intellectuelles et perceptives ; mais le nombre n'en sera pas complet, et on ne pourra non plus le placer, sous ce rapport, au niveau d'une organisation commune. Son idiotie, regardée jusqu'à présent d'une manière si vague, si banale et si générale, se compose donc d'idioties partielles qui le frappent dans chaque ordre de ses facultés. Ce sont particulièrement ces idiots qui, sous le rapport des facultés de tout ordre qui leur restent, peuvent aisé-

(1) Félix Voisin, *loc. cit.*

ment succomber aux excitations extérieures et peuvent aisément aussi répondre à l'instruction et à l'éducation qu'on leur donne, toujours néanmoins dans la mesure de leur capacité naturelle, car l'éducation et l'instruction ne créent pas les facultés fortes ou faibles ; il faut qu'elles existent pour que les instituteurs puissent, à force de patience, de soins, en tirer le parti le plus avantageux à l'individu comme à l'ordre social.

« 3e *Catégorie.* — Enfin, au-dessus de ces idiots, s'en trouvent quelques autres qui se rapprochent davantage encore de l'homme ordinaire, quoique bien ostensiblement privés de quelques facultés supérieures (comparaison et causalité). Leurs sensations fugitives, leurs sentiments vagues, leurs penchants indéterminés, la marche irrégulière de leurs idées, la facilité avec laquelle ils s'excitent, leur parler en phrases hachées ou par substantifs et par verbes lorsqu'ils éprouvent diverses émotions, tout fait également sentir pour eux la nécessité d'une instruction et d'une éducation spéciales. Ces sujets, que l'on désigne ordinairement sous le nom d'imbéciles, doivent autant que possible être mis dans l'impossibilité de nuire ou de compromettre l'état social. »

Quoique un peu long, nous avons tenu à donner ce passage en son entier, car celui qui l'a écrit est, à notre sens, un des hommes qui ont eu les vues les plus justes sur l'idiotie et l'imbécillité.

Griesinger (1) admet deux degrés seulement : 1° les cas graves dans lesquels l'intelligence est nulle ; 2° les cas légers où il y a simplement faiblesse intellectuelle. Classification évidemment insuffisante. Toutefois, dans un autre passage de son livre, il dit : « Dans tous les cas d'idiotie, on peut facilement distinguer deux formes fondamentales qui, à leurs degrés extrêmes, diffèrent essentiellement entre elles, mais qu'il est souvent assez difficile de préciser quand la dégénérescence est peu profonde. Ce sont la forme apathique (torpide, stupide), et la forme agitée, versatile ». Cette subdivision, basée sur une observation clinique parfaitement exacte, ne saurait cependant

(1) Griesinger, *Traité des mal. mentales.*

suffire pour une classification générale, puisqu'elle s'applique à chacun des divers degrés de l'idiotie.

Séguin (1), critiquant la manie des classifications, renonce à en faire une nouvelle après toutes celles qui existent déjà. Il se borne à différencier les idiots des arriérés, des imbéciles, des crétins et des déments. Quant à l'imbécillité, il ne considère que celle qui est « consécutive à un état du cerveau dont les causes les plus fréquentes sont : 1° la manie solitaire; 2° l'excès du travail intellectuel avant et pendant l'épanouissement de la puberté ; 3° les affections aiguës de l'encéphale et les maladies de l'intestin qui réagissent sur le cerveau ; 4° une chute ou un coup violent sur la tête et en particulier dans les régions antérieures et supérieures pendant les années qui précèdent la puberté ». Séguin fait allusion seulement aux cas d'imbécillité symptomatique, et laisse ainsi complètement de côté l'imbécillité congénitale ou même consécutive à des affections cérébrales de la première enfance, qui, suivant leur degré d'intensité, laissent derrière elles de l'imbécillité, de l'idiotie simple ou de l'idiotie profonde.

M. Dagonet (2) distingue quatre degrés : 1° simplicité d'esprit; 2° imbécillité d'Esquirol ; 3° idiotie proprement dite d'Esquirol; 4° automatisme de Dubois d'Amiens. Les simples d'esprit ne rentrent pas dans notre cadre. Quant aux trois autres catégories, elles se rapprochent absolument de la division de Dubois d'Amiens.

Ireland (3) approuve la classification d'Esquirol, mais ne la suit pas, et divise les idiots d'après leurs manifestations mentales, de la manière suivante : « 1° ceux qui peuvent recevoir des impressions sensorielles, qui ont des sensations qui ne peuvent aboutir à des perceptions. Ils possèdent seulement l'intelligence passive d'Aristote; 2° ceux qui ont aussi le pouvoir de comparer, de raisonner et de tirer des conclusions générales; qui ont une intelligence active; 3° ceux qui peuvent former des idées abstraites. Cette classe comprend tous les

(1) Séguin, *loc. cit.*
(2) Dagonet, *Traité des mal. mentales.*
(3) Ireland, *Traité de l'idiotie et de l'imbécillité.*

plus hauts degrés de l'idiotie et demanderait sans doute une subdivision plus détaillée. »

Il trouve qu'un bon moyen de juger les idiots, c'est de les comparer à des enfants ordinaires d'un âge donné, opinion que nous avons essayé plus haut de combattre. « L'idiotie, dit-il, peut être considérée en somme, dans ses manifestations mentales, comme une condition infantile définitive. Les idiots restent toute leur vie des enfants comme intelligence, souvent aussi comme sentiments et comme désirs. »

Schüle (1) s'exprime ainsi : « On peut chercher à classer les différents cas d'idiotie : 1° au point de vue de la physiologie clinique ; 2° en formant des *familles naturelles*, d'après l'ensemble des signes psychiques, physiques et crâniologiques. Une classification étiologique permettant de séparer nettement les différents cas serait ici artificielle et prématurée, comme pour les autres cérébro-psychoses ; mais les considérations étiologiques servent à distinguer certaines variétés. On ne peut pas non plus baser une classification sur le langage, car on n'a pas seulement affaire chez les idiots à des troubles intellectuels. » Il distingue : 1° l'idiotie absolue, et 2° l'imbécillité. Il divise ensuite celle-ci en : profonde, non susceptible d'éducation (idiotie) ; imbécillité de degré moyen et léger. Enfin il distingue dans ces dernières catégories les types cliniques suivants : 1° imbécillité simple avec apathie ; 2° imbécillité avec délire ambitieux ; 3° imbécillité avec crétinisme ; 4° imbécillité avec aphasie ; 5° moral insanity ; 6° imbécillité hébéphrénique. Il admet en somme trois grandes classes : idiotie absolue, idiotie simple ou imbécillité profonde et imbécillité proprement dite.

C'est la division fondamentale à laquelle de près ou de loin se rattachent toutes les autres classifications. M. J. Voisin admet quatre catégories : 1° Idiotie complète, absolue, congénitale ou acquise ; 2° Idiotie incomplète, congénitale ou acquise, susceptible d'amélioration ; 3° Imbécillité congénitale ou acquise ; 4° Débilité mentale. Cette dernière catégorie nous paraît ne pas devoir rentrer dans l'idiotie et l'imbécillité proprement dite.

(1) Schüle, *Traité des mal. mentales*.

Nous ne parlerons que pour mémoire de celle de M. Bourneville, qui est faite au point de vue spécial de l'anatomie pathologique, et de celle de M. Morselli faite au point de vue de l'étiologie et qui, par suite, ne trouvent pas leur place ici, où nous cherchons avant tout une classification symptomatique.

C'est également à la division en trois catégories : 1° idiotie absolue ; 2° idiotie simple ; 3° imbécillité, que nous nous rallions de préférence, sans préjuger de la base sur laquelle les différents auteurs s'appuient pour l'établir, et qui, pour les uns, est le langage, pour d'autres les instincts, ou encore l'état de l'ensemble des facultés. Pour nous, avant de prendre un point d'appui définitif, nous devons chercher quelle est la clef de voûte du développement intellectuel. Nous pensons la trouver dans l'attention, et, dès maintenant, nous distinguerons ainsi nos trois catégories :

1° Idiotie absolue : *absence complète et impossibilité de l'attention.*

2° Idiotie simple : *faiblesse et difficulté de l'attention.*

3° Imbécillité : *instabilité de l'attention.*

Nous nous proposons de justifier cette division et la base sur laquelle elle repose lorsque nous ferons l'étude de l'attention elle-même. Mais, dès maintenant, nous tenons à établir, comme nous l'avons fait dès 1893 (1), que si l'idiotie et l'imbécillité ont un point commun, la faiblesse intellectuelle, elles diffèrent de tous points sous tous les autres rapports, et que nous les considérons comme deux états absolument distincts au point de vue nosographique. Il nous paraît utile d'insister dès maintenant sur cette différence en nous appuyant sur la clinique et l'anatomie pathologique. On ne saisira que mieux le parallèle psychologique que nous allons faire ensuite des deux états.

La confusion qui règne à cet égard provient en réalité d'une terminologie défectueuse. Idiotie et imbécillité, quand on ne considère que le côté intellectuel, signifient en effet faiblesse intellectuelle plus ou moins marquée. Cette faiblesse

(1) L'idiotie et l'imbécillité au point de vue nosographique, *Arch. de neurologie*, n° 83.

intellectuelle est un symptôme qu'on a eu le tort de regarder comme une maladie. Tout au plus serait-ce un symptôme caractéristique. Mais ce n'est pas même autant. En fait, l'idiotie n'est pas plus une maladie que la démence. Il fut aussi une époque où on se contentait de ce terme de démence, comme on se contente aujourd'hui de celui d'idiotie. La seule différence qu'il y ait entre la démence et l'idiotie, c'est que le premier terme s'applique à une intelligence qui s'affaiblit et disparaît, tandis que le second s'applique à une intelligence qui n'apparaît pas ou est arrêtée dans son développement.

Si nous comparons les lésions cérébrales capables d'entraîner la démence à celles qu'on rencontre dans l'idiotie, nous en trouvons beaucoup de semblables : le ramollissement et l'hémorrhagie cérébrale, la méningo-encéphalite, la sclérose cérébrale, la pachyméningite, les tumeurs, etc. Survenant chez l'adulte elles entraînent la démence, chez l'enfant l'idiotie. Si marquée que soit la démence chez le premier, si importante que soit sa place parmi les autres symptômes, se contentera-t-on du diagnostic de démence? Ira-t-on dire, comme pour l'idiotie, que la démence est complète, incomplète ou légère ? Non assurément. Pourquoi donc se contenter du diagnostic d'idiotie lorsque ces mêmes lésions se produisent chez un enfant ? L'idiotie, c'est-à-dire l'insuffisance intellectuelle, n'est qu'un symptôme secondaire, comme la démence chez l'adulte. La maladie véritable, c'est l'hémorrhagie ou le ramollissement cérébral, c'est la méningo-encéphalite, etc. Pourquoi confondre sous la même rubrique des affections absolument différentes ?

La seule raison, c'est qu'il est beaucoup plus difficile de rattacher l'idiotie à la lésion cérébrale qui l'a produite, que la démence. Il est beaucoup plus facile de diagnostiquer la lésion qui produit une forme spéciale d'aphasie que de déterminer la lésion qui entraîne l'absence de parole chez un enfant. Si son cerveau a été frappé dans la zone de la représentation auditive des mots, il y aura le même mutisme que s'il a été atteint dans le centre de la représentation motrice des mots. Il est évidemment beaucoup plus facile de constater la disparition de phénomènes qui ont existé que l'absence de

phénomènes qui n'ont jamais existé. Chez l'adulte on a ordinairement des renseignements sur les conditions dans lesquelles la démence est apparue ; chez l'enfant la maladie est souvent d'origine intra-utérine ou s'est produite à un âge où les manifestations étaient trop vagues pour fournir une indication de quelque valeur. C'est à la suite de convulsions le plus souvent, c'est-à-dire d'un phénomène qui ne peut être rattaché à rien de bien déterminé, qu'on observe l'idiotie. Si ce symptôme frappe plus l'attention qu'aucun autre, c'est que ses conséquences sont de la plus haute gravité. Mais en réalité il n'a ni plus ni moins d'importance que les autres troubles qu'on observe concurremment avec le non-développement de l'intelligence, tels que le gâtisme, l'incapacité ou le retard de la marche, les tics, les paralysies ou les contractures.

Mais si sérieuse que soit cette difficulté du diagnostic de l'affection cérébrale dont un des symptômes est l'idiotie, difficulté que je suis le premier à reconnaître et sur laquelle j'insiste plus loin, ce n'est pas en intervertissant l'ordre des choses, en faisant d'un symptôme secondaire la maladie fondamentale et en reléguant au second plan les autres manifestations de la lésion causale, que l'on arrivera à éclaircir la pathologie cérébrale infantile. Il est aussi étrange de qualifier de la même épithète d'idiots deux enfants atteints, l'un de méningo-encéphalite et l'autre de porencéphalie, qu'il le serait d'appliquer le seul diagnostic de déments à un paralytique général et à un hémiplégique avec ramollissement cérébral.

L'idiotie n'est donc pas une maladie, mais un symptôme.

L'imbécillité est-elle un degré plus léger de ce symptôme ou constitue-t-elle une maladie spéciale, c'est ce que je veux maintenant établir. Je dois dire dès maintenant que je considère l'imbécillité comme n'ayant aucun point commun avec ce qu'on est convenu d'appeler idiotie. Nous verrons plus loin les profondes différences qui séparent ces deux états au point de vue psychologique et social. Sous le rapport clinique et anatomo-pathologique, la distinction n'est pas moins nette.

Pour s'en convaincre il suffit de prendre, comme je l'ai fait, d'une part les enfants qualifiés d'idiots, de l'autre ceux quali-

fiés d'imbéciles, ces qualifications étant simplement faites au point de vue psychologique, et ces deux catégories de sujets correspondant à la description que j'en donnerai plus loin d'après les observations des auteurs et les miennes propres. On est immédiatement frappé d'une chose, c'est du grand nombre d'infirmités physiques dont sont frappés les idiots : strabisme, cécité, surdité, aphasie, hémiplégie, contractures, paraplégie, tics, arrêts de développement, etc., etc., tandis que les imbéciles n'en présentent pour ainsi dire pas ou n'ont que des stigmates de dégénérescence physique plus ou moins marqués, et ordinairement un développement physique normal, si même il n'est pas, comme cela arrive souvent, au-dessus de la moyenne. Cette différence dans le développement général, dans la vitalité des deux catégories de malades, est corroborée par la mortalité.

Sur vingt et un malades morts en 1892 dans le service de M. Bourneville, nous ne relevons pas un seul imbécile. Il y avait un seul épileptique simple ; les vingt autres étaient des idiots. En 1891, sur vingt-deux malades morts, il y avait trois épileptiques, seize idiots et trois imbéciles seulement. Et encore un de ces derniers ne mérite-t-il pas l'épithète d'imbécile, car il était atteint d'hémiplégie cérébrale. En examinant ainsi la statistique des décès qui se produisent depuis douze ans dans le service des enfants idiots et épileptiques de Bicêtre, on constate que, les épileptiques mis à part, la mortalité des idiots est considérablement supérieure à celle des imbéciles. Ce fait nous montre qu'il existe au point de vue de la vitalité des uns et des autres une différence marquée.

Cette différence s'observe encore dans l'âge auquel meurent ces malades. Tandis que les décès se produisent généralement au-dessous de douze ou treize ans pour les idiots, ils n'arrivent guère qu'après seize ans chez les imbéciles. Tandis que beaucoup d'idiots meurent de consomption, comme les déments, — ne mourant pas mais plutôt cessant de vivre suivant une expression de M. Ball, — ou de complications tenant au mauvais fonctionnement de leur organisme, les imbéciles succombent à des affections intercurrentes quelconques.

La durée de la vie des idiots se rapproche singulièrement

de la survie des déments à leurs lésions cérébrales, tandis que la moyenne de la vie des imbéciles ne paraît pas différer de celle des gens normaux.

On trouve l'explication toute naturelle de ces faits dans l'examen anatomo-pathologique des centres nerveux de ces deux types de malades. *Tous les idiots en effet présentent des lésions cérébrales, tandis que les imbéciles n'en offrent pas.* Telle est la conclusion à laquelle m'ont conduit les recherches que j'ai faites à cet égard au musée de Bicêtre où M. Bourneville a conservé près de trois cent cinquante cerveaux d'idiots, d'imbéciles et d'épileptiques.

M. Bourneville et M. Morselli, les deux seuls auteurs qui aient cherché à faire une classification plus précise des formes de l'idiotie, avaient mis, implicitement en quelque sorte, ce fait en évidence. Le premier, en effet, rattache toutes ces formes à une lésion spéciale du cerveau. Il ressort de l'examen de sa classification que l'idiotie est toujours symptomatique d'une affection organique des centres nerveux. Quant à l'imbécillité, elle est complètement passée sous silence. Le second distingue l'idiotisme endémique ou crétinisme, et l'idiotisme proprement dit, et l'imbécillité. Il subdivise l'idiotisme proprement dit suivant qu'il est congénital, hydrocéphalique, microcéphalique, paralytique, convulsif, traumatique, suivant en somme les symptômes d'ordre cérébral dont il s'accompagne, tandis que l'imbécillité n'est subdivisée qu'au point de vue de son degré en complète, incomplète et fatuité simple. Autant ces auteurs ont été frappés des lésions cérébrales rencontrées dans l'idiotie, autant celles de l'imbécillité leur ont échappé. Il y a à cela une excellente raison, c'est qu'on n'en trouve pas chez les vrais imbéciles.

Je dis chez les vrais imbéciles, c'est-à-dire chez ceux qui répondent à la description classique du type, pour lesquels aucun clinicien n'hésiterait entre l'idiotie même légère et l'imbécillité. Mais il existe des cas où le diagnostic peut être embarrassant, c'est lorsqu'il n'existe ou n'a existé à aucun moment de troubles dépendant manifestement d'une lésion cérébrale. Il y a aussi les cas d'épilepsie avec faiblesse intellectuelle. Tantôt c'est l'épilepsie qui a empêché le développe-

ment intellectuel et amène la déchéance mentale : il s'agit là de démence véritable plutôt que d'idiotie ou d'imbécillité. Tantôt l'épilepsie survient au même titre que des contractures, que des paralysies, que d'idiotie ; il s'agit alors d'idiotie ordinaire conséquence de lésions cérébrales. Tantôt enfin l'épilepsie s'accompagne de l'état mental qui lui est propre, et on ne saurait dire qu'il s'agisse d'imbécillité. En aucun cas donc l'épilepsie n'entraîne ce qu'on entend par imbécillité proprement dite.

L'imbécillité nous apparaît donc comme une affection mentale due probablement à un trouble fonctionnel, mais non à une lésion organique des centres nerveux. Elle constitue le degré le plus inférieur de la débilité mentale, dont elle se rapproche absolument au point de vue psychologique. Elle rentre dans le cadre des psychopathies dégénératives, où elle forme un type à part.

L'idiotie au contraire n'est pas une entité morbide ; ce n'est qu'un symptôme d'une affection organique des centres nerveux survenue dans l'enfance et n'empruntant ses caractères spéciaux qu'à cette circonstance étiologique.

Je crois donc devoir poser en conclusion que l'idiotie et l'imbécillité sont deux choses absolument distinctes, tant au point de vue psychologique et social, comme nous allons le voir, qu'au point de vue clinique et anatomo-pathologique. Jusqu'à ce qu'on ait appris à diagnostiquer les affections cérébrales de l'enfance entraînant de l'idiotie, il faut réserver l'épithète d'idiots aux sujets chez lesquels les troubles intellectuels s'accompagnent de troubles du développement physique général, de troubles moteurs ou sensoriels (cécité, surdi-mutité, etc.), ou lorsque l'idiotie s'est développée à la suite d'une affection cérébrale soit primitive, soit survenue à titre de complication au cours d'une maladie quelconque. Si faible que soit l'insuffisance intellectuelle dans ces cas, on ne peut lui appliquer la qualification d'imbécillité, qui doit être réservée aux cas de débilité mentale assez marquée pour empêcher les sujets de remplir leur rôle social soit vis-à-vis d'eux-mêmes, soit vis-à-vis des autres.

CHAPITRE II

MÉTHODES DESCRIPTIVES

Sommaire : Plans d'analyse psychologique de Félix Voisin et de Séguin. — Caractéristique de l'idiotie d'après Séguin. — Importance de l'attention dans le développement psychique. — Plan suivi dans cette étude psychologique.

Nous avons vu dans le chapitre précédent la difficulté que présentait à étudier la psychologie des idiots et des imbéciles. Nous avons montré combien les auteurs s'entendaient peu sur les définitions même de l'idiotie et de l'imbécillité, et combien leurs classifications des différentes catégories de ces dégénérés étaient vagues ou arbitraires, ce qui tient surtout à ce qu'ils ont moins cherché à prendre une base fixe pour la différenciation des divers groupes, qu'à comparer l'ensemble des manifestations. La description détaillée des idiots et des imbéciles devait donc, à plus forte raison, être très imparfaite, et c'est à peine, en effet, si certains auteurs ont indiqué, dans des sortes de tableaux synoptiques, l'état intellectuel des idiots, tableaux qui indiquent plutôt la marche à suivre dans l'étude, que le résumé de cette étude elle-même.

Avant de donner la méthode à laquelle nous avons cru devoir nous arrêter, nous tenons à montrer ici les méthodes des auteurs qui nous ont précédé. Nous ne nous attarderons pas à la façon la plus commune dont on dépeint les idiots en se bornant purement et simplement à étendre un peu quelques observations, et nous rapporterons les deux plans de

Félix Voisin et de Seguin, qui sont les meilleurs en la matière.

Voici d'abord l'analyse psychologique de l'entendement humain chez les idiots d'après F. Voisin (1).

EXAMEN DE LEUR ÉTAT INSTINCTIF, MORAL, INTELLECTUEL ET PERCEPTIF

Nom et âge du sujet ;
Son tempérament ;
Ses habitudes extérieures ;
Appréciation des fonctions de la vie organique.

FACULTÉS DE CONSERVATION ET DE REPRODUCTION PENCHANTS

Besoins instinctifs d'alimentation.	L'enfant a-t-il un appétit vorace? Mange-t-il comme tout le monde, ou dévore-t-il ses aliments comme un animal ? Mange-t-il ses ongles, du bois, de la terre, des ordures, etc. ?
Érotisme.	L'enfant présente-t-il des idées positives à l'érotisme ? Les manifestations que l'on observe tiennent-elles à des habitudes vicieuses qu'il aurait contractées dès l'enfance ?
Attachement. — Amitié.	L'enfant a-t-il un caractère affectueux? A-t-il au contraire des tendances à vivre solitaire ?
Puissance de réaction.— Courage.	Quelles sont les dispositions de l'enfant à cet égard ? Est-il querelleur, hargneux, difficile à vivre ? Est-il au contraire facile à vivre? Est-il au contraire pacifique, timide ou peureux ?

(1) Félix Voisin, *loc. cit.*

Instinct de détruire.	L'enfant est-il violent, a-t-il des dispositions à casser, briser, déchirer, brûler les objets? Se montre-t-il cruel dans ses jeux avec ses camarades? Le voit-on tourmenter les animaux? Se montre-t-il sous des dehors tout à fait différents?
Instinct de ruse.	L'enfant est-il hypocrite, menteur? A-t-il de l'argutie? Cherche-t-il le subterfuge? Est-il au contraire trop simple, trop candide et trop franc?
Dextérité manuelle.—Habileté manuelle. — Disposition à construire, à tailler, modeler des objets.	L'enfant a-t-il des dispositions pour les arts mécaniques? Est-il habile, adroit et prompt dans ses évolutions? ou n'est-on point à chaque instant témoin de sa maladresse?

SENTIMENTS MORAUX

Estime de soi. — Orgueil.	L'enfant a-t-il bonne opinion de lui-même? A-t-il l'amour de la domination? le désir de la puissance? Se fait-il remarquer par de la présomption, de l'insolence, du mépris? Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ici comme ailleurs savoir s'il ne présente pas le contre-pied de ces dispositions.
Vanité.— Désir de plaire.	L'enfant aime-t-il les flatteries et les compliments? Recherche-t-il la parure, à se faire remarquer même par de mauvais moyens? Est-il au contraire tout à fait insensible à l'approbation de ses semblables?
Prudence et circonspection.	L'enfant a-t-il de l'incertitude, de l'inquiétude et de l'irrésolution dans la tête? N'a-t-il pas une teinte de mélancolie dans le caractère? ou bien agit-il dans toutes circonstances comme un étourdi?

Bonté.—Charité —Bienveillance.

L'enfant se fait-il remarquer par sa douceur ou sa méchanceté ? Le voit-on s'attendrir avec facilité ? Montre-t-il dans sa conduite habituelle de l'opiniâtreté, de l'obstination, de l'entêtement ? A-t-il l'esprit séditieux ? A-t-il au contraire le caractère inconstant, changeant, variable, incertain ?

Sentiment du juste, de l'injuste.—Conscience.—Justice.

L'enfant désire-t-il et cherche-t-il la vérité ? Se révolte-t-il contre l'iniquité, s'exagère-t-il ses torts ? La conscience au contraire est-elle muette dans sa constitution, néglige-t-il ses devoirs ?

Sentiment de l'espérance.

L'enfant a-t-il l'esprit aventureux ? Forme-t-il incessamment des projets chimériques ? Voit-il tout en beau ? Vit-il au contraire dans le découragement et sans foi dans l'avenir ?

Esprit de saillie. — Gaieté.

L'enfant a-t-il une humeur gaie ? A-t-il de la tendance à saisir le côté plaisant des choses ? Cherche-t-il à faire rire ? Est-il railleur, ironique ? A-t-il au contraire le caractère sérieux ?

Sentiment d'imitation.

L'enfant a-t-il de l'inclination à imiter ce qu'il voit faire autour de lui ? N'a-t-il aucune tendance au contraire à répéter les actes dont il est le témoin, à s'harmoniser par cela même avec ses semblables ?

SENS EXTÉRIEURS

Vue.

Y a-t-il strabisme ? y a-t-il rotation spasmodique du globe oculaire dans l'orbite ? L'enfant est-il affecté de myopie, de presbytie ? La cécité ferme le monde extérieur à l'idiot et le rend incurable.

Goût.

Le goût est-il dépravé ? Montre-t-il des préférences pour les saveurs fortes ou douces, aigres ou sucrées, suaves ou nauséabondes ?

Toucher.	Notions du froid et du chaud, du sec ou de l'humide, du doux et du rude, etc. ? On connaît toute l'importance de ce sens vérificateur pour la connaissance des objets extérieurs.
Audition.	Le sens de l'ouïe mérite particulièrement de fixer l'attention. C'est le sens qui peut remuer le plus profondément l'âme humaine. S'il y a surdité, l'idiotie n'offre pas la moindre chance d'amélioration.
Odorat.	L'activité dont ce sens jouit chez les sauvages prouve tout le parti qu'on en peut tirer dans l'éducation des idiots.

ÉDUCATION DES SENS

On ne saurait croire combien il y a à faire sous ce rapport dans notre éducation publique et particulière. Dans les jeux de la première enfance, on trouverait, en les organisant bien, des ressources précieuses. Les philanthropes du XVIII[e] siècle avaient déjà fixé l'attention sur ce point, mais il faut y revenir aujourd'hui.

Mouvements volontaires.	Station, marche, course, sauts, jets.
Mouvements involontaires.	Se balance-t-il d'un côté à l'autre, ou d'avant en arrière? Est-il affecté de la danse de Saint-Guy (chorée) ou de quelque autre tic nerveux ?
Conformation des organes de la parole.	Parle-t-il? Quels sont les vices de la voix ou de la parole?
Sommeil.	Le sommeil est-il profond et réparateur? Est-il léger? L'enfant se réveille-t-il en sursaut? A-t-il souvent des rêves ou des cauchemars ?
Aptitude à l'éducation. — Individualité.	L'enfant prend-il aisément connaissance des objets extérieurs et de leur existence individuelle? Connaît-il ses lettres, sait-il épeler, sait-il lire, sait-il écrire?

Faculté de dessin. — Configuration.	L'enfant présente-t-il quelques dispositions sous ce point de vue? Saisit-il bien la forme des objets?
Faculté d'étendue.	L'enfant présente-t-il sous ce rapport quelques-unes des dispositions saillantes que l'on remarque chez les géomètres, les architectes et les entrepreneurs?
Faculté de coloris.	L'enfant perçoit-il les rapports des couleurs entre elles? Est-il sensible à leur harmonie et à leur inharmonie?
Localité.	L'enfant aime-t-il à se déplacer, à changer de localité? Garde-t-il la mémoire des lieux qu'il a visités?
Calcul.	Quelles sont sous ce rapport les aptitudes de l'enfant?
Ordre.	L'enfant se fait-il remarquer par la force ou la faiblesse de cette faculté?
Mémoire des faits.	Examiner quelle est son activité chez l'enfant?
Musique.	Quelles sont à ce sujet ses dispositions?
Langage et mémoire des mots.	Étudier également à ce sujet les perfections et les imperfections de la nature?

I. — FACULTÉS INTELLECTUELLES OU RÉFLÉCHIES

Ces facultés se composent de la comparaison et de la causalité. Elles sont ordinairement faibles chez les idiots; tout le succès de l'éducation qu'on peut donner à ces malheureux dépend particulièrement du développement que l'on fait acquérir à ces deux attributs supérieurs de l'âme humaine.

Pour prendre le langage habituel de l'école, ce serait ici le lieu de multiplier les questions relatives au degré d'attention dont chaque enfant est susceptible, savoir, par exemple, s'il lui est possible d'embrasser plusieurs objets à la fois, et s'il

peut surtout s'élever jusqu'à la notion des phénomènes qui sont à la fois abstraits et concrets, etc., et on croit devoir retrancher tous ces détails du cadre général dans l'intention où l'on est de la consigner avec le plus grand soin dans la biographie de chacun des idiots.

Séguin (1) trace un cadre monographique de l'idiotie, qui n'est pas sans analogie avec le précédent.

Portrait.
Age.
Sexe.
Tempérament, santé.
Maladies, infirmités accessoires.
Configuration détaillée du crâne.
Configuration de la face.
Rapport proportionnel du crâne et de la face.
Cheveux, peau.
Rapport proportionnel du tronc et des membres.
Habitude générale du corps.
Habitude de la tête.
Habitude du tronc.
Habitude des membres inférieurs.
Habitude des membres supérieurs.
Habitude du poignet, de la main et des doigts.
Configuration des organes de la parole et ses rapports possibles avec le développement des organes de la génération. Dentition.
Configuration thoracique.
État de la colonne vertébrale.
État de l'abdomen.

II. — ÉTAT PHYSIOLOGIQUE

DE L'ACTIVITÉ GÉNÉRALE ET APPLICABLE

État apparent du système nerveux.
De l'irritabilité générale du système nerveux.
De l'irritabilité spéciale de certains appareils nerveux.
Des pleurs, cris, chants, bourdonnement et du changement

(1) Séguin, *loc. cit.*

que certains irritants comme le froid, la chaleur, l'électricité, les odeurs, etc., impriment à l'irritabilité et à la sensibilité générales ou spéciales.

État probable du cerveau.
— de la moelle épinière.
— des nerfs organiques.
— des nerfs sensitifs.
— des nerfs moteurs.

Différence d'action entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs.

Inégalité d'action des nerfs moteurs et sensitifs des deux côtés du corps.

Des appareils musculaires, des rétractions musculaires et de l'état des sphincters en particulier.

Des mouvements musculaires.

Des mouvements volontaires.

Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état du grand sympathique.

Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état des organes centraux.

Des mouvements spasmodiques, du balancement.

Des mouvements coordonnés ou désordonnés.

Des flexions articulaires volontaires.

De la locomotion.

De la station, assis, couché, debout.

De la marche, de monter et de descendre.

De la course.

Du saut.

De la préhension des corps.

Du jet des corps.

De la réception des corps.

Du lancement des corps.

De s'habiller, de manger seul.

Du tact.

Du goût.

De l'odorat.

De l'audition.

Du regard.

De l'érectilité.

De la voix, des voix anormales.

De la parole.

Des fonctions assimilatoires.

Des appétits désordonnés.

De la préhension des aliments.
De la mastication.
De la déglutition.
De la digestion.
Des déjections alvines et urinaires, volontaires ou involontaires, des excrétions, salive, mucus nasal, larmes, humeur sébacée, sueurs, transpiration, etc.
Du pouls.
De la respiration.
Du sommeil.

III. — ÉTAT PSYCHOLOGIQUE

De l'attention.
De la perception.
De la perception intellectuelle.
De la comparaison.
Du jugement.
De la déduction.
De la combinaison.
De l'invention.

Et jusqu'à quel point les opérations intellectuelles, quand elles existent, s'appliquent-elles aux phénomènes concrets, mixtes, c'est-à-dire concrets et abstraits et aux idées de l'ordre moral?

Les notions des propriétés physiques des corps, comme la couleur, la forme, la dimension, l'agencement des parties pour former un tout, sont-elles perçues?

Les idées générales de temps, d'espace, de mesures conventionnelles, de valeur relative, intrinsèque ou arbitraire, sont-elles comprises et sont-elles appliquées à la vie réelle?

Les connaissances vulgaires, telles que lettres, lecture, écriture, dessin, calcul, ont-elles ou non été données au sujet, et peuvent-elles l'être dans son état présent?

L'aptitude à la musique et au calcul, le goût du chant ou le besoin irrésistible de chanter, se sont-ils naturellement produits?

Des mémoires diverses.
De la prévision, de la prévoyance.

IV. — ÉTAT INSTINCTIF ET MORAL

De l'instinct de conservation personnelle.

Des instincts d'ordre, de rangement, de conservation ou de destruction des choses.

De l'agressivité, de la cruauté.

De l'instinct d'assimilation, de possession.

L'enfant est-il obéissant ou révolté, respectueux ou moqueur, affectueux ou antipathique, câlin ou caressant, reconnaissant, jaloux, gai ou triste, vaniteux ou indifférent, courageux ou peureux, timide ou osé, circonspect ou étourdi, crédule ou méfiant, joueur ou imitateur ?

L'enfant a-t-il le sentiment du bien et du mal abstraits? ou seulement par rapport à un petit nombre d'actes qui lui sont relatifs?

L'enfant est-il spontané, a-t-il la volonté active, cette volonté qui est la cause initiale de tous les actes humains ayant un effet intellectuel ou social?

L'enfant a-t-il seulement la volonté négative qui est tout entière au service des instincts et proteste avec une suprême énergie contre toute volonté étrangère tendant à faire pénétrer l'idiot dans l'ordre des phénomènes sociaux ou abstraits.

Enfin jusqu'à quel point l'idiot est-il idiot, seul, en d'autres termes, sous quels rapports et dans quelles limites l'idiot a-t-il franchi la limite de son moi pour entrer en communication physique, instinctive, intellectuelle et morale avec les phénomènes qui l'ont entouré ?

V. — ÉTIOLOGIE

(Nous n'avons pas à insister sur ce chapitre pour l'étude qui nous occupe.)

Notre but n'étant pas de faire de la critique, nous ne nous attarderons pas à montrer ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans l'ordre de ces deux cadres ; nous voulons seulement faire observer que, fort utiles sans doute pour étudier le caractère

d'un idiot pris en particulier, ils ne sauraient nous donner la marche à suivre pour connaître la psychologie générale de l'idiotie, pour montrer quelle est sa caractéristique.

Cette psychologie générale a cependant été ébauchée par Séguin, qui y consacre trois pages à peine et arrive à cette singulière conception de montrer tout ce que l'idiot n'est pas et en fait une description en quelque sorte négative, au lieu d'en donner un portrait positif et d'indiquer tout ce qu'on rencontre chez lui d'anormal, et à quel développement s'y voit ce qui est normal.

Ses conclusions ne sont cependant pas dénuées d'intérêt, et cette psychologie à rebours nous montre certains points qui servent à faire ressortir la différence de l'idiot et de l'homme normal. Pour Séguin, c'est dans la volonté qu'il faut chercher la caractéristique de l'idiot. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de cette opinion. Nous y reviendrons tout à l'heure; mais qu'il nous soit permis tout d'abord de citer tout au long le passage de Séguin.

« Ce qui manque à l'idiot, ce n'est donc :

« 1° Ni la perception distincte, car il en fait preuve quand il distingue du pain d'avec tout autre objet, etc., etc.;

« 2° Ni la sensation interne, quand il savoure ou rejette un aliment, ferme les yeux à la vue d'un objet, ou écoute avec plaisir de la musique ;

« 3° Ni la sensation externe, quand il se brûle, a froid, chaud, et éprouve des sensations correspondantes aux modifications qu'impriment les principaux modificateurs externes de l'état d'être humain ;

« 4° Ni l'attention, quand il fixe son esprit et ses désirs sur les choses ou sur la seule chose qui lui soient agréables ;

« 5° Ni la comparaison, ni le jugement, quand il compare et choisit entre plusieurs objets celui qui lui plaît le mieux ;

« 6° Ni l'entendement propre, quand il subit l'influence morale des paroles douces ou sévères qui s'adressent à lui ;

« 7° Ni la prévoyance pour ses besoins, car, si limitée qu'on la suppose, elle est réelle et pousse son esprit peu hâtif à la satisfaire ;

« 8° Ni les appétits, car ils ne sont ni moins impérieux ni

moins exigeants que les nôtres, quoique moins nombreux, et pour leur pâture, l'idiot (s'il n'est perclus) est capable de tourner ou de renverser tous les obstacles avec une patience et une ingéniosité qui semblent tenir du prodige, eu égard à son état;

« 9° Ni les goûts qui, fussent-ils bornés au désir de déchirer de la toile, de lécher une faïence, etc., occupent aussi assidûment son esprit que le goût du tabac, de la danse, de l'ivrognerie, du jeu, occupent les esprits les mieux faits;

« 10° Ni ses désirs qui veulent être satisfaits, comme son unique désir, le nombre n'y fait rien, non plus que ses répugnances;

« 11° Ni ses affections et antipathies personnelles, qui se prononcent enfin dès qu'il vit dans un milieu propre à les exercer;

« 12° Ni sa volonté même qui existe dans la limite négative que je marquerai.

« Donc ses instincts sont bornés, mais impérieux; ses sensations déterminent en lui l'exercice de l'attention, de la comparaison, du jugement, de la mémoire, de la prévision, de la volonté; il fait acte en un mot de toutes les facultés dites intellectuelles, et pourtant il est idiot.

« Que lui manque-t-il donc intellectuellement pour ressembler à tout le monde ?

« Il ne lui manque aucune faculté intellectuelle, mais il n'a pas la liberté nécessaire pour appliquer ses facultés dites intellectuelles à l'ordre des phénomènes moraux et abstraits; il lui manque la synergie, la spontanéité d'où jaillit la volonté morale.

« L'idiot jouit de l'exercice de toutes ses facultés intellectuelles, mais il ne *veut* (?) les appliquer que dans l'ordre des phénomènes concrets; et encore seulement à ceux des phénomènes concrets dont la texture, la forme, la saveur, le goût, le son, ou telle autre propriété particulière (et que souvent il apprécie seul) sollicitent en lui un désir, une manifestation de l'intelligence, de la vie. Mais il y a plus : non seulement l'idiot n'est en rapport volontaire qu'avec des phénomènes concrets, non seulement il limite ces phénomènes

concrets, avec lesquels il entre en rapport, à un très petit nombre, à un seul quelquefois, mais encore cet unique phénomène ou ce petit nombre, ne vous imaginez pas qu'il en ait une idée ou seulement une notion exacte ou complète, nullement. Dans chaque phénomène, son intelligence active jusque dans sa paresse semble se hâter d'éliminer toutes les propriétés qui ne sont pas le but de son élection; elle ne veut voir dans un dessin que la couleur, ne sentir que le poli dans le métal, n'entendre que certains bruits dans la réunion d'un grand nombre, et, par un procédé d'élimination qui serait peut-être impossible aux natures les mieux organisées, elle réussit à ne se laisser impressionner que par une seule propriété de choses qui en ont nécessairement un grand nombre. L'idiot goûte ainsi instinctivement le charme de sensations très nettes et très prolongées, sans distraction possible, soit de la part des sens qui ne sont pas appelés à fonctionner, soit du côté de l'intellect qui reste toujours et tout entier subordonné à une perception unique.

« Tels sont, en ne tenant aucun compte des anomalies particulières à chaque sujet, les symptômes psychologiques de l'idiotie; tel est l'état intellectuel de l'idiot, ἴδιος, *solitarius*, seul; seul avec la sensation unique, sans rapport abstrait ni conventionnel volontaire, sans volonté intellectuelle ni morale. Physiologiquement, il ne *peut* pas; intellectuellement, il ne *sait* pas; psychiquement, il ne *veut* pas; et il *pourrait* et il *saurait* s'il voulait; mais avant tout, et surtout, il ne *veut* pas! »

Ainsi, pour Séguin, il semble que l'état des facultés psychiques de l'idiot soit pour ainsi dire normal, quoique diminué, mais que la volonté seule lui fait défaut et l'empêche de les exercer. Nous l'avons déjà dit, nous ne saurions souscrire à une telle opinion. L'état qui correspond à la description de Séguin, ce n'est pas l'idiotie, mais l'aboulie. Pas plus qu'il n'est possible à un homme d'une intelligence moyenne de devenir un homme de génie, quelle que soit sa force de volonté, pas plus il n'est possible à un idiot de devenir à volonté un homme d'intelligence moyenne. Les facultés de ce qu'on est convenu d'appeler l'âme humaine, toute théorie philosophique

mise à part, sont toutes solidaires entre elles et sont dans un rapport direct exact avec l'état de la cellule cérébrale. Dès que le cerveau est lésé dans son ensemble, comme c'est le cas dans l'idiotie, toutes sont atteintes ; ce n'est donc pas dans la volonté prise à part, regardée comme une chose distincte du reste de l'âme, qu'il faut chercher l'explication de l'état d'idiotie.

Mais quand on examine les choses de près, on en vient à se demander si véritablement c'est dans l'amoindrissement ou l'absence d'une faculté quelconque qu'il faut chercher la cause de cet état et sa persistance. Toutes les facultés sont atteintes à un degré plus ou moins marqué, et si nous blâmons Séguin d'avoir voulu faire de l'absence de la volonté la clef de voûte de l'idiotie, ce n'est pas pour y substituer une autre faculté, ce qui nous exposerait à une critique aussi facile et aussi juste. Il reste bien entendu que nous n'avons pas le droit d'incriminer telle faculté plutôt que telle autre ; l'anatomie pathologique nous l'interdit. Mais nous pourrons nous placer à un autre point de vue, celui de l'éducation, c'est-à-dire le point de vue pratique, thérapeutique, puisque, à côté de l'hygiène, c'est l'éducation qui forme la base du traitement des idiots. Dès lors, il nous est permis de nous demander ce qu'il y a de plus important à développer chez l'idiot, ce sans quoi l'éducation devient impossible, ou, suivant le degré auquel cela existe, difficile seulement ou possible. A la question du traitement s'ajoute donc aussi celle du pronostic, qui est la première qu'adressent les parents et à laquelle on doit répondre. Sur quoi donc se basera-t-on pour dire, avec probabilité bien entendu, que tel enfant s'améliorera, se perfectionnera, ou, au contraire, risque fort de rester dans le même état d'idiotie ? A cette question nous avons cherché une réponse dans les auteurs et nous n'avons rien trouvé. Force nous est donc de donner notre seule opinion personnelle d'après les nombreux cas que nous avons eus sous les yeux, et qui n'ont fait que confirmer l'opinion théorique que nous nous étions faite en comparant l'idiot avec l'enfant normal.

De cette étude il nous a paru ressortir nettement que c'est au défaut d'attention plus ou moins prononcé qu'on doit rap-

porter le non-développement des facultés et ensuite la persistance de ce défaut de développement, c'est-à-dire l'idiotie. Nous étudierons plus loin l'attention chez les idiots et les imbéciles, mais actuellement nous tenons à entrer dans quelques détails pour justifier la proposition que nous venons d'émettre.

L'attention, l'attention spontanée, bien entendu, paraît avoir pour cause constante des états affectifs, lesquels sont déterminés par des sensations (Ribot)(1). D'autre part, on a remarqué (Pérez) (2) que chez les petits enfants comme chez les jeunes animaux, les plus difficilement attentifs sont, à ce qu'il semble, ceux dont l'excitabilité nerveuse est la plus grande.

Il est donc évident que la faculté d'attention est primitivement en rapport avec la vivacité des sensations. Or, chez les idiots, les sensations sont très peu vives, d'où il résulte que leur attention est très difficilement attirée ou même pas du tout dans les premiers temps de la vie, et ce fait frappe tous les parents d'idiots.

En conséquence de ce défaut d'attention, les sensations n'éveillent chez eux que des perceptions vagues, très confuses et aucune idée nette. Dès la naissance, le défaut d'attention empêche donc l'enfant de percevoir clairement des sensations, de les comparer, et par suite de produire l'idée qui résulte de cette comparaison de sensations multipliées et semblables chacune à elle-même. A mesure que son organisme se développe et devient sujet à de plus nombreuses sensations, l'attention ne se développant pas, ces sensations sont perçues consécutivement comme isolées les unes des autres, sans éveiller aucun rapport entre elles, et partant, pas d'idées, pas de connaissances, pas de mémoire. L'état d'idiotie ne peut donc aller qu'en se confirmant de plus en plus. Les rapports les plus simples des choses, les propriétés les plus saillantes frappent toujours l'idiot de la même façon, et il ne les saisira pas plus à la centième fois qu'à la première. Dans de telles conditions, comment concevrait-on le développement du langage qui est d'une telle importance dans le développement de l'intelli-

(1) Ribot, *La Psychologie de l'attention.*
(2) Pérez, *Les Trois premières Années de l'enfant.*

gence et dans la rapidité de ce développement, que des auteurs comme Esquirol et Dubois d'Amiens l'ont pris comme criterium de l'état intellectuel ? Soit, mais à la condition qu'on dise auparavant pourquoi le langage est possible ou ne l'est pas. Ce pourquoi réside dans l'état de l'attention, en dehors, bien entendu, des lésions des organes d'articulation.

De même que l'attention est la condition première du développement des premières connaissances de l'enfant, de même elle est d'une utilité indiscutable dans l'éducation et l'instruction ultérieures. Tous les pédagogues sont d'accord sur ce point. Le rôle de l'attention dans l'éducation est trop connu aujourd'hui pour qu'il soit utile d'y insister ici. Aussi bien n'est-ce pas notre affaire. Nous voulons seulement retenir le fait à l'appui de notre opinion. C'est pour cela que nous avons basé notre classification des idiots, tant au point de vue de leur état actuel que du pronostic à venir, sur le développement de leur attention.

Ceci nous amène à exposer le plan que nous comptons suivre dans cette étude de la psychologie des idiots et des imbéciles.

Comme nous le disions plus haut, la sensation est la première condition de la connaissance. Nous examinerons donc d'abord l'état des sensations chez les idiots. Puis, l'attention étant pour nous la condition psychique indispensable pour le développement de l'intelligence, nous serons tout naturellement amenés à l'étudier en détail. Passant alors aux diverses facultés auxquelles l'attention permet d'éclore, nous passerons en revue successivement les instincts, les émotions et les sentiments, le langage, l'intelligence proprement dite, la mémoire, l'association des idées, le raisonnement, et enfin, la volonté, la personnalité et la responsabilité.

Dans cette description séparée et progressive de l'état psychologique des idiots et des imbéciles, nous chercherons autant que possible à contrôler et à dégager les lois ou les théories formulées dans la psychologie normale. Nous ne prendrons pour objets d'étude que les idiots et les imbéciles sans complication d'épilepsie, cette dernière affection, qui y est si souvent associée, pouvant par elle-même déterminer de

l'affaiblissement intellectuel et des troubles mentaux spéciaux, et nous induire, par suite, en erreur sur ce qui appartient en propre à l'idiotie et ce qui est la conséquence de l'épilepsie. Enfin nous examinerons surtout l'état mental des idiots jeunes, et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que les idiots meurent en général de bonne heure et ne dépassent guère la trentaine; ensuite que, passé vingt ans, ils sont peu susceptibles d'amélioration et ne feraient plutôt que décroître si on ne les stimulait pas sans cesse et n'entretenait pas les connaissances péniblement acquises. Enfin parce que c'est pendant la jeunesse, pendant leur évolution physique qu'il est le plus intéressant d'étudier l'éclosion de leurs différentes facultés et de les comparer avec des enfants normaux.

CHAPITRE III

DE LA PERCEPTION DES SENSATIONS

SOMMAIRE : Premiers signes de l'idiotie. — État des différents sens. — Vue, cécité ; ouïe, surdi-mutité. — Voracité et perversion du goût. — Perversions et troubles de l'odorat. — Sensibilité tactile. — Sens thermique. — Sens musculaire. — Tics. — Sensations organiques.

Quand on examine les idiots et qu'on interroge leurs parents, une première question vient naturellement à l'esprit, à laquelle il est bien souvent difficile, sinon impossible de donner une réponse : A quel âge a débuté l'idiotie? Questiont très simple à résoudre quand il s'agit d'idiotie consécutive à une affection cérébrale aiguë et qui a souvent laissé à sa suite de l'hémiplégie, de l'épilepsie, du strabisme, etc., mais très embarrassante quand l'idiotie est survenue progressivement sans être accompagnée d'aucune maladie caractérisée, sauf toutefois de convulsions, qui sont si fréquentes, mais qui constituent un symptôme si mal défini chez l'enfant, qu'il ne peut guère en aucun cas éclairer le diagnostic étiologique. Or, dans le cas particulier de l'idiotie, il n'est pas sans intérêt de se demander quand a débuté la maladie, pour savoir, avec une certaine probabilité, à quelle forme anatomique on a affaire, et, par suite, pour porter un pronostic plus ou moins favorable dans quelques cas. Eh bien ! il existe des signes permettant de reconnaître l'idiotie dès qu'elle se montre chez un tout jeune enfant. Les nombreux interrogatoires que nous avons fait subir aux parents

d'idiots sur ce point particulier nous en ont convaincu. Nous avons été en même temps conduit à penser que l'idiotie était plus fréquemment congénitale qu'on ne le pense généralement, et que le plus souvent les parents s'aperçoivent dès la naissance que leur enfant présente quelque chose d'anormal, ce qu'ils expriment par la phrase caractéristique : « Je voyais bien qu'il n'était pas comme les autres. » Nous allons voir tout à l'heure ce que cela signifie. Qu'il nous soit permis de faire ici une légère digression au sujet de l'étiologie pour comprendre la fréquence de l'idiotie congénitale.

Preyer (1), Féré (2) et d'autres prétendent avec raison que le fœtus ressent le contre-coup des passions, et des émotions surtout, de la mère. Dans des recherches que nous avons faites à cet égard, nous nous sommes convaincu que les impressions maternelles à partir d'une certaine époque de la grossesse, que les traumatismes pendant la gestation, que certaines conditions physiologiques anormales, et particulièrement l'ivresse, au moment de la conception, influaient d'une façon non douteuse sur le fœtus et pouvaient, sur un terrain bien préparé héréditairement du reste, déterminer des troubles assez violents pour entraîner l'idiotie ou l'imbécillité. Si l'on songe que le système nerveux est le moins développé de de tous au moment de la naissance, et quelle fragilité il a, on ne sera pas surpris de la facilité avec laquelle il peut être lésé et troublé dans son fonctionnement et des conséquences irrémédiables qui peuvent en résulter. Que le nouveau-né ait des sensations absolument inconscientes, cela n'est pas douteux, comme en témoignent les mouvements réflexes qu'elles déterminent, mais que ces sensations et ces mouvements n'aient aucun retentissement dans les centres d'idéation sensitivo-sensorielle et motrice, que l'enfant soit un être purement spinal, comme le pensent Virchow et un grand nombre de physiologistes, nous ne le croyons pas. Et, en effet, un idiot qui l'est du fait d'émotions violentes de la mère pendant la grossesse, par exemple, présente, dès sa

(1) Preyer, *Physiologie de l'embryon.*
(2) Féré, *Sensation et Mouvement.*

naissance, un aspect, une physionomie spéciale, qui échappe souvent à des parents peu observateurs, mais qui saute aux yeux de personnes attentives.

Passons donc rapidement en revue ces divers signes de début. Les parents sentent mieux qu'ils ne peuvent décrire ce je ne sais quoi qui les choque et qui les inquiète dans leur enfant. « Il n'est pas comme les autres » est ce qui traduit le plus justement leur pensée. C'est qu'en effet c'est surtout par comparaison qu'on peut saisir les nuances si délicates qui séparent différents enfants en très bas âge. Si, avec beaucoup d'attention, on arrive à démêler quelque chose, l'expérience qu'on a des jeunes enfants sert plus que n'importe quoi en cette occasion. Le jeune enfant, en effet, forme un ensemble tout spécial et a une manière d'être générale sur laquelle on peut le juger. C'est cette manière d'être qu'il est si difficile de décrire, mais que chacun a présente à l'esprit chez des enfants normaux, qui frappe surtout les parents et l'entourage. Toutefois, il y a un certain nombre de manifestations que tous les enfants offrent dès l'abord et sur lesquelles en somme on le juge : le cri, les mouvements, le regard, l'action de téter, et ce sont les modifications que présentent les idiots dans ces manifestations normales qui attirent le plus vivement l'attention.

Téter est le premier mouvement instinctif de l'enfant, la première chose aussi qu'on lui montre et qu'il apprenne. Or beaucoup d'idiots congénitaux ont de la difficulté à téter. Il semble que ce soit nouveau pour eux chaque fois qu'on leur présente le sein, et chaque nouvelle expérience ne s'ajoute pas à la précédente pour déterminer chez eux une idée, si peu consciente qu'elle soit.

Chez d'autres on remarque immédiatement des cris persistants, ou par accès de longue durée. « Ils ne font qu'un cri » disent les parents, et en vérité on pourrait croire à de l'exagération si on n'était pas témoin de la persistance extraordinaire de ces accès de cris sans motifs. Cette absence de motifs, lorsqu'elle est bien constatée, doit toujours attirer l'attention.

Chez un certain nombre d'idiots, il y a cécité congénitale,

ce qui est déjà un signe de dégénérescence assez profonde qui doit d'autant plus faire craindre pour l'état intellectuel que l'absence d'un sens aussi important que celui de la vue enlève à l'enfant une source immense de connaissances.

Quand le regard commence à se diriger, les parents sont frappés des particularités qu'il présente. Le plus souvent d'abord, la direction du regard ne se montre que très tardivement, Mais, alors même qu'il paraît se porter d'un objet à un autre, on remarque que les idiots ne fixent pas. Tous les parents, qui ont quelque peu examiné leur enfant, tiennent à peu près le même langage : « Il avait un drôle de regard ». Et cependant il en est qui tournent la tête quand on leur présente quelque chose. Mais, dès qu'on déplace l'objet, le regard ne le suit pas. Dans certains cas, il est même tout à fait impossible de déterminer la direction de leur regard avec quoi que ce soit. Ils se remuent, regardent comme dans le vide à droite et à gauche, ne reposent leurs yeux sur rien. Mais quoi qu'on leur présente, ils ne paraissent pas le voir. Cette impossibilité de l'attention est un fait d'une importance extrême qui se manifeste dès le début et sur lequel nous reviendrons plus tard.

Ce qu'on a remarqué d'abord pour la vue, on l'observe ensuite pour l'ouïe. « On croyait qu'il était sourd », vous disent les parents. Ce n'est qu'au bout de longtemps qu'on s'aperçoit que l'enfant entend.

Le rire est assez caractéristique aussi. Les parents qui attendent avec joie le premier sourire sur les lèvres de l'enfant voient avec tristesse que le leur ne sait pas rire, que tout ce qui détermine ordinairement cette manifestation chez les enfants de son âge le laisse absolument indifférent. Chatouillement, marionnettes avec les mains, rires de la mère, rien n'y fait. L'enfant ne paraît ni voir ni sentir, et encore moins comprendre. Il est assez particulier de remarquer que le rire, qui est spécial à l'homme, fait souvent complètement défaut chez l'idiot. Il y a des idiots profonds qui ne rient ni ne pleurent jamais.

Enfin les mouvements eux-mêmes, si limités qu'ils soient dans les premiers temps de l'existence, et surtout si peu appropriés à un but, ont cependant quelque chose de spécial

qui les distingue de ceux de l'enfant normal. Tantôt c'est une inertie dont rien ne les tire, tantôt c'est un mouvement perpétuel; mais on doit dire que la première est la plus ordinaire dans le tout jeune âge, et le second plus fréquent lorsque l'enfant est en état de marcher.

Il est inutile d'insister davantage sur tout ceci. Nous tenions simplement à montrer que l'idiotie pouvait se révéler dès la naissance, et qu'à mesure que les manifestations intellectuelles se développent, elles présentent un cachet spécial qui les distingue immédiatement de celles de l'enfant normal.

A quoi tiennent ces différences précoces chez les idiots? A ceci que leurs sensations et leurs perceptions ne se font pas d'une façon normale. Le point de départ de tout développement intellectuel, de toute connaissance est dans la sensation. Mais ce n'est pas tout de sentir, il faut percevoir et interpréter la perception. « La perception, dit Binet, est l'acte qui se passe lorsque notre esprit entre en rapport avec des objets extérieurs et présents. Ce n'est pas un acte simple, mais un acte très complexe et qui comprend une action sur les sens et une réaction du cerveau. C'est le processus par lequel l'esprit complète une impression des sens par une escorte d'images. » Chez l'idiot et chez l'imbécile, il ne faut jamais perdre de vue l'état de l'organe de la pensée, qui est toujours plus ou moins profondément altéré, soit en totalité, soit en partie, ou anormalement développé. De plus, chez l'idiot, non seulement les appareils de perception sont atteints, mais les appareils de transmission paraissent l'être quelquefois aussi. Il est toutefois bien difficile de se prononcer catégoriquement, puisque, malgré le bon état de ces derniers appareils, il suffit que ceux de réception soient lésés pour que le phénomène de la sensation s'accomplisse mal.

Lorsque l'on étudie la sensation, deux choses entrent en ligne de compte : l'état des organes sensoriels et sensitifs, et la perception consciente des modifications qu'y détermine l'excitant spécial à chaque organe. Quoiqu'il ne rentre pas dans notre cadre d'étudier l'état des organes sensoriels et sensitifs, nous devons cependant en dire quelques mots,

particulièrement en ce qui concerne la vue. C'est en effet le seul sens où on puisse, chez les idiots, distinguer entre les altérations de l'appareil sensoriel et celles de la perception elle-même. Pour les autres sens, ouïe, goût, odorat, toucher, on est forcé de s'en tenir à ce qu'accusent les malades. Il ne faut pas oublier, en effet, que chez les idiots le défaut d'attention peut les faire passer pour aveugles, sourds, anesthésiques.

Pour la vue, il est facile de se rendre compte si leur cécité apparente tient à une altération de l'appareil visuel ou à un défaut d'attention. Les modifications de la pupille sont là pour en témoigner lorsqu'il n'y a pas de grosse lésion apparente. D'après ce que nous avons pu observer, les yeux seraient frappés de cécité congénitale ou acquise dans les premières années de la vie, dans 7 à 8 p. 100 environ des cas chez les idiots. Chez les imbéciles au contraire, c'est beaucoup plus rare, et sous ce rapport, comme sous tous les autres, en ce qui concerne l'état physique, on n'observe chez eux que peu de différence avec l'homme normal.

La vue étant un des sens les plus utiles au développement de l'intelligence, on conçoit donc combien la cécité, lorsqu'elle s'ajoute à un état cérébral défectueux, contribue encore à accentuer l'idiotie et à laisser à l'état d'idiots complets des individus qui auraient pu gravir les premiers échelons de l'intelligence. Néanmoins ce sens n'est pas indispensable à l'éducation même des idiots, et l'on peut voir à Bicêtre des idiots aveugles, tous gravement atteints intellectuellement, employés cependant à l'atelier de vannerie, où ils arriven- très bien à rempailler des chaises et à faire de la grosse vant nerie. Plusieurs cependant étaient autrefois gâteux et on pouvait désespérer de les utiliser jamais. Il en est même à qui l'on a pu apprendre l'écriture en relief usitée dans les institutions d'aveugles. Néanmoins, ainsi qu'il est facile de le prévoir, les idiots auxquels il manque un sens aussi important que celui de la vue ou de l'ouïe, sont condamnés à rester toujours à un degré très inférieur de l'échelle intellectuelle.

Séguin (1) pense que les incapacités de la vision se rédui-

(1) Séguin, *loc. cit.*

sent à deux et même à une seule à la rigueur : 1° ne pas pouvoir fixer la vue, qui est constamment mobile; et 2° fixité morne et obstinée qui empêche de suivre les objets qu'on présente ou même de les regarder. Il croit que les fonctions volontaires de ce sens sont chez les idiots toujours nulles ou défectueuses; dans presque tous les cas elles sont involontaires; ils voient, mais ils ne regardent pas, ou regardent accidentellement.

Chez la plupart des idiots incurables, il serait souvent difficile de se prononcer de prime abord sur l'état de leur vue, Assis dans leur fauteuil où ils se balancent dans un sens ou dans l'autre, ils restent le regard fixé sur un point sans que rien puisse en changer la direction. Mais outre qu'à la lumière les modifications pupillaires montrent que l'œil luimême n'est pas atteint, on les voit, sous l'influence d'un excitant approprié, changer la direction de leur regard. Rien n'est plus propre à ce résultat que la présentation d'aliments. En réalité, s'ils regardent sans voir, cela tient uniquement à l'absence complète d'attention.

Chez les idiots d'un degré plus élevé, un grand nombre d'objets sont capables d'attirer leur attention, et chez eux il n'est plus douteux alors que la vue est bonne et en général normale. Chez les imbéciles enfin, nous n'avons noté aucune différence spéciale avec l'homme normal.

Guibert (1) a montré que le strabisme est très fréquent chez l'idiot, et qu'on y rencontre souvent aussi le nystagmus, des anomalies de l'iris, de la rétinite pigmentaire, de la diminution du champ visuel.

L'étude de l'acuité visuelle est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, chez la plupart des idiots. Chez ceux où elle devient à peu près praticable et chez les imbéciles, on n'observe rien de particulier. D'après les recherches de Schleich (2), la grande majorité des idiots seraient hypermétropes, contrairement aux enfants de nos écoles qui sont si souvent myopes.

(1) Guibert, *De la Vision chez l'idiot*. Th., Paris, 1890.
(2) Schleich, *Klinische Monatsblætle für Augenheilk*, 1885.

La perception des couleurs ne paraît guère en rapport qu'avec le degré d'intelligence et d'instruction reçue. Il est des idiots qui ne savent nommer aucune couleur, et qui cependant manifestent à leur façon qu'ils sont différemment impressionnés par elles.

Il n'en saurait être question, bien entendu, chez les idiots profonds, incurables, chez lesquels rien ne peut attirer l'attention, qui ne manifestent aucun sentiment, qui ne prononcent pas une parole, et sont des êtres purement végétatifs. Chez les autres, on peut observer tous les degrés suivant l'éducation qu'ils ont reçue. Les uns ne vous nomment qu'une ou deux couleurs, les autres vous les nomment à tort et à travers, d'autres ne peuvent pas apprécier les nuances. Mais, quoi qu'il en soit de ces diverses variétés, nous n'avons jamais, pour notre part, observé d'achromatopsie ou de dyschromatopsie vraies, spéciales, imputables à autre chose qu'à une éducation insuffisante ou à un défaut d'attention.

Nous avons déjà insisté, à propos des signes de début, sur le regard spécial des idiots, qui frappe les parents. Nous n'avons pas à y revenir ici.

L'ouïe est, après la vue, le sens qu'on pourrait appeler le plus intellectuel, si même il ne l'est pas davantage. C'est en effet celui qui favorise le plus les relations d'homme à homme, et par là même, l'échange des idées par la parole. Son importance est donc capitale dans l'éducation. De même qu'un certain nombre d'idiots sont aveugles, un certain nombre aussi sont sourds. Mais tandis que pour la cécité il était assez facile de distinguer entre la cécité vraie et la cécité apparente, pour la surdité, il est des cas où cela devient presque impossible, comme par exemple chez les idiots profonds. Chez eux l'attention, qui peut être encore éveillée par la vue d'objets satisfaisant leurs besoins et leurs instincts naturels, ne peut plus l'être par le son qui ne parle guère qu'à l'esprit. Nous avons remarqué que la surdi-mutité était beaucoup plus rare que la cécité. Séguin et Wilbur (1) ont

(1) Wilbur, in *Proc. Ass. med. off. inl. for idiotic and feeble minded persons*, Philadelphie, 1886.

noté aussi, en y insistant, le petit nombre de sourds-muets. Sur 280 idiots, Wilbur n'a en effet observé que 7 sourds-muets complets et 9 partiellement sourds. Séguin pense même que leur proportion est moindre que chez les enfants intelligents. C'est un point à contrôler, mais, quoi qu'il en soit, on est surpris de la faible quantité de sourds-muets chez les idiots.

A coté de la surdi-mutité vraie, il y a lieu de signaler la pseudo-surdité par défaut d'attention. Son pronostic est loin d'avoir la même gravité puisqu'on peut toujours espérer sa disparition en éveillant l'attention un jour ou l'autre. Ce n'est donc presque qu'une question de temps. Il ne manque pas de moyens pour s'assurer si on a affaire à de la pseudo-surdité, mais souvent ils échouent tous, et ce n'est qu'au bout de fort long-temps qu'on s'aperçoit que le bruit attire enfin l'attention de l'enfant. Si toutefois à cinq ans il n'a jamais réagi à l'audition d'aucun bruit et que d'autre part on le voit susceptible d'attention en ce qui concerne les autres sens, il est, croyons-nous, permis d'affirmer la surdi-mutité vraie.

Chez les imbéciles, l'ouïe, comme la vue, ne nous a paru présenter rien d'anormal, et il est inutile d'y insister.

Le goût et l'odorat sont les deux sens le plus fréquemment atteints, mais, comme leur importance dans le développement intellectuel est très peu marquée, leur défectuosité manque d'intérêt. Chez les idiots complets, il est absolument impossible d'observer aucune manifestation de plaisir ou de dégoût pour tel ou tel mets, pour telle ou telle odeur.

Chez l'idiot simple, à ses divers degrés, ce qu'on observe presque universellement, c'est la gloutonnerie, la voracité : rien ne peut l'égaler, et il faut avoir assisté à des repas d'idiots pour s'en rendre compte. Chez ceux d'un degré très inférieur, il est peu de spectacles aussi repoussants que de les voir plonger à pleines mains dans leurs aliments, les promener sur la table, s'en barbouiller la figure, les introduire gloutonnement et les avaler sans se donner le temps ni la peine de les mâcher. Aussi en voit-on souvent mourir du fait de corps étrangers des voies aériennes. Un idiot de Bicêtre avala un jour sept

parts de boudin et mourut étouffé. A un moindre degré, ils n'ont aucune délicatesse : ils mangent de tout avec la même voracité et préfèrent toujours la quantité à la qualité. C'est ainsi qu'en promenade ils achètent de la charcuterie de cheval ou d'âne, parce qu'avec la même somme ils ont un plus gros morceau. On lés voit manger des harengs saurs non préparés et sans pain, dévorer avec délices du biscuit de troupe. A la vue de leurs aliments, ils sortent de leur apathie, s'excitent légèrement, se précipitent vers le plat, en témoignant par toutes sortes de gestes leurs besoins physiques. Ce sont de véritables enfants.

Chez les imbéciles, la gloutonnerie et la voracité font place à la gourmandise. Presque tous sont gourmands. Dans un autre travail sur l'hérédité de l'alcoolisme (1), nous avons cité un certain nombre d'idiots et d'imbéciles ayant un goût précoce pour l'alcool. C'est un goût en quelque sorte inné chez eux. Un jour, à Bicêtre, un imbécile ayant appris qu'il y avait de l'alcool dans le thermomètre profita d'un moment où il n'y avait personne en classe pour le briser et en aspirer le contenu.

Mais, à côté de la voracité, il y a à considérer les anomalies du goût. Chez beaucoup d'idiots inférieurs il n'y a aucune distinction entre le sucré et l'amer. En leur administrant tour à tour du sucre et de la coloquinte, ils ne manifestent aucun sentiment différent et rouvrent la bouche dès qu'ils voient qu'on leur tend quelque chose. On peut observer de telles anomalies chez des idiots qui, sous d'autres rapports, offrent cependant un développement intellectuel appréciable et qui ne sont pas incurables. Ce fait tendrait à prouver que non seulement le centre récepteur est atteint, mais que l'appareil sensoriel lui-même est doué d'une anesthésie véritable et que le goût n'existe pas à proprement parler. Quelquefois, mais rarement, on observe une inversion totale du goût, les saveurs amères étant préférées aux saveurs douces et sucrées. Chez ces idiots, il n'y a donc que gloutonnerie et pas gourmandise.

En outre, il y a des perversions du goût. Nous ne parlons pas ici des idiots complets qui, comme des enfants en bas âge,

(1) Paul Sollier, *Du rôle de l'hérédité dans l'alcoolisme*, Paris, 1889.

portent à leur bouche tout ce qui leur tombe sous la main, mais d'idiots capables de travailler, d'imbéciles même qui mangent des ordures ou des choses repoussantes. Un microcéphale de dix-neuf ans, à Bicêtre, avale par exemple des chenilles, des souris crues. Un imbécile, instable, à Bicêtre, mange des araignées. Il n'y a pas jusqu'aux excréments qu'on ne voie dévorer par les idiots, et c'est ordinairement leurs propres excréments. On perdrait son temps à rapporter de nombreux exemples de perversions du goût. Il suffit d'indiquer qu'elles sont extrêmement fréquentes.

Les mêmes remarques s'appliquent à l'odorat. Plus encore peut-être pour les odeurs que pour les saveurs, les sens paraissent absolument obtus. On peut même affirmer que l'appareil sensoriel est touché, car des odeurs irritantes, comme l'ammoniaque par exemple, ne déterminent pas les phénomènes locaux et réflexes qui se manifestent si rapidement chez les individus normaux. Mais, dans ce genre de recherches, il faut prendre garde à certaines causes d'erreur. Beaucoup d'idiots, en effet, respirent très irrégulièrement, et si on n'a pas soin d'attendre plusieurs respirations en maintenant l'odeur sous le nez, on n'est pas sûr du résultat. Mais, toute cause d'erreur mise de côté, il n'en reste pas moins que la plupart des idiots différencient à peine les odeurs bonnes des mauvaises et quelquefois même des irritantes.

Les deux sens du goût et de l'odorat sont du reste, en général, corrélatifs, mais, à côté des cas d'obtusion, on observe des cas d'acuité extraordinaire. C'est ainsi que Séguin parle d'idiots « qui distinguaient au flair seul l'essence des bois et des pierres, sans le concours de la vue et qui cependant n'étaient pas affectés par les odeurs et les saveurs stercoreuses, et dont le sens du tact était obtus et inégal ».

Cette combinaison de sensibilité exquise pour certaines choses et d'insensibilité tient, pensons-nous, à ce que dans le premier cas l'attention et l'intérêt étaient mis en jeu, tandis que dans le second le sujet était absolument indifférent aux sensations perçues et que son insensibilité n'était qu'apparente.

La sensibilité tactile est très obtuse en général, mais elle

l'est toujours d'une manière uniforme et non par plaques. A ce point de vue, Séguin (1) distingue les idiots en deux classes : ceux qui, n'ayant pas conscience des sensations qui dérivent du tact, ne recherchent pas l'usage du toucher ou le recherchent mécaniquement, et ceux qui n'ont ni la conscience de la sensation, ni la sensation elle-même, classes qui demandent chacune une méthode d'éducation spéciale. Chez les idiots profonds, on peut quelquefois se demander s'il n'y a pas anesthésie complète. On en voit qui se déchirent, s'écorchent, se rongent les doigts, qui se déchirent la joue jusqu'à l'oreille sans manifester la moindre sensation douloureuse. Car il est bien certain que, s'ils ressentaient de la douleur, ils s'arrêteraient. Dans cet ordre d'idées, on a pu observer toutes les mutilations imaginables et qu'il serait sans doute sans intérêt de rapporter ici. La liste en est longue et ne serait jamais terminée. Chez ces idiots, le contact, la piqûre, le chatouillement ne sont pas sentis.

C'est à peine si quelquefois ils regardent d'un air indifférent ce qu'on leur fait.

A côté de ceux-là, il en est d'autres également profondément atteints qui, tout en ne manifestant pas de douleur, doivent cependant éprouver quelque sensation obtuse, et peut-être agréable, qui les porte à répéter sans cesse le même geste. Belhomme a remarqué à ce propos qu'ils ont le besoin de ressentir des impressions paires, même douloureuses. Il cite l'exemple d'un idiot de quarante-huit ans qui se faisait remarquer par son esprit d'ordre et de rangement, qui aimait à voir les objets placés deux à deux. S'il voyait une fenêtre ouverte, il en ouvrait une seconde ; si on le touchait au bras, il se faisait toucher au bras opposé ; s'il s'était fait mal à une jambe, il se frappait l'autre. Un jour, une bêche lui tomba sur le pied droit, il saisit la bêche et se la fit tomber sur le pied gauche.

Malgré des troubles de sensibilité très profonds, on peut cependant, par l'éducation, arriver à développer le sens du tact comme tous les autres. Ce serait même, d'après Séguin, le premier à exercer, car c'est par là que l'enfant entre en

(1) Séguin, *loc. cit.*

communication volontaire avec tout ce qui l'entoure, sans que la vue et l'ouïe aient besoin d'intervenir. Nous avons déjà dit qu'à Bicêtre on emploie les idiots aveugles à la vannerie. Ce travail, qui demande une assez grande précision et surtout beaucoup de régularité, est en général bien fait, même par des idiots sérieusement atteints. Chez certains même la sensibilité tactile prend un grand développement, et rien qu'au toucher ils reconnaissent les personnes qui les approchent. Cela nous prouve encore que l'anesthésie relative ou complète qu'on observe chez eux tient surtout au défaut d'attention. Dès qu'ils sont susceptibles d'éducation, c'est-à-dire d'attention, ils sentent, et on n'observe plus de troubles de la sensibilité. Ajoutons que nous n'avons jamais observé de dissociation de la sensibilité.

Chez les imbéciles, on peut rencontrer des troubles de la sensibilité, mais dans ce cas ils sont sous la dépendance d'une complication nerveuse, telle que l'hystérie surtout, et ils ne prennent aucune part à l'arrêt du développement intellectuel.

Les sensations thermiques sont parallèles à celles de la sensibilité tactile et douloureuse. Néanmoins on observe quelques particularités. Comme l'a déjà fait remarquer Morel, les fonctions de la peau s'exécutent mal et la température des idiots est au-dessous de celle qu'on observe normalement. Aussi les voit-on s'approcher avec empressement des foyers de leurs salles de réunion, et quand ils bravent les rigueurs de la température ou lorsqu'ils s'exposent à toutes les intempéries des saisons, on doit attribuer ce fait aussi bien au manque d'intelligence qu'au peu de développement de la sensibilité générale (Morel). Cette susceptibilité au froid est sans doute la cause du grand nombre de décès par affections pulmonaires qu'on observe chez les idiots.

L'effet de la température sur les idiots mérite qu'on s'y arrête un instant. Il en est qu'on pourrait appeler hibernants. Nous avons vu à Bicêtre un idiot qui, sous l'influence du froid de l'hiver, tombait dans une espèce de torpeur physique et intellectuelle presque absolue et qui ne se réveillait que sous l'influence de la chaleur du printemps.

Mais s'il en est dont la faible intelligence s'engourdit encore, il en est d'autres chez lesquels elle s'excite par le fait d'une élévation de la température centrale. C'est une remarque que tous les observateurs ont faite, que, sous l'influence d'un léger mouvement fébrile, les idiots semblent jouir de facultés plus étendues. C'est le résultat de l'excitation des centres nerveux qui tombe bientôt du reste. Mais cela tend du moins à prouver qu'il existe un pouvoir intellectuel latent qui peut être mis en évidence par un excitant approprié. Ce que fait la fièvre dans ce cas particulier, une éducation bien appliquée peut le faire aussi dans une certaine mesure. Cela nous montre que c'est la mise en mouvement qui est difficile à obtenir, le stimulant convenable qui est malaisé à trouver, l'attention qu'il est souvent impossible d'attirer ou de maintenir.

Chez l'enfant normal, l'effort musculaire produit certainement une sensation agréable. Il aime à faire des mouvements et à juger de leurs effets. Il les conçoit souvent faussement, se croyant capable de choses impossibles pour sa faiblesse et qu'il essaie sans hésiter et étonné de n'y pouvoir réussir. Chez les idiots inférieurs, cet amour du mouvement ne se remarque guère. Le sens musculaire est pour ainsi dire impossible à étudier chez eux en raison du défaut de compréhension, et nous ne saurions nous prononcer à cet égard. Toujours est-il que chez les idiots profonds il paraît aussi obtus que les autres sensations. On les voit rester assis, inertes, sur leur chaise ou dans leur lit sans faire aucun mouvement. Mais c'est le plus petit nombre. La majorité a des mouvements continuels au contraire; mais ces mouvements ont ceci de particulier, qui les distingue de ceux de l'enfant normal, qu'ils sont en quelque sorte rythmés, cadencés, que ce sont des mouvements automatiques, en d'autres termes, des tics.

Il faut bien les distinguer des mouvements spasmodiques qu'on peut observer également en conséquence de lésions cérébrales. Ils sont extrêmement variés et il est impossible d'en entreprendre une description complète. Les principaux consistent dans un balancement antéro-postérieur ou latéral du tronc, ou dans des balancements simultanés de la tête et

du tronc, accompagnés le plus souvent d'un chantonnement, toujours le même, ou d'un cri intermittent, ou d'un mot appris jadis et dernier vestige de leur langage.

Voici quelques exemples de tics pris au hasard : X... met les doigts de la main droite dans la bouche et avec le pouce de la même main frappe ses dents. — Y... aime à faire aller vivement les mains devant lui, ou à faire le geste de prendre quelque chose sur ses genoux. — Z... a un léger balancement latéral de la tête, puis il pousse un petit cri : *néain*, *néain* — ou bien il fait sortir sa langue, la retourne en crochet et lui fait toucher son nez qu'il semble chatouiller, en louchant. — A... se donne des coups de poings sur les joues, des giffles, se pince à pleines mains, se mord l'avant-bras. — B... se suce le dos de la main jusqu'au sang. — D'autres grincent des dents ou font des grimaces continuelles. On en pourrait citer comme cela des pages sans profit. Ces mouvements automatiques leur procurent-ils du plaisir; il serait douteux de l'affirmer. Quelques-uns cependant pleurent quand on le leur empêche, et d'autre part on peut penser qu'ils éprouvent une satisfaction inconsciente à les exécuter. Mais cette satisfaction a-t-elle quelque chose d'analogue à celle de l'enfant normal? Assurément non. Car l'enfant en faisant un mouvement a un but, si peu proportionné qu'il soit à son mouvement, et la satisfaction est en rapport avec la façon dont il atteint ce but. Or, chez l'idiot, non seulement ces tics, mais bien d'autres mouvements, n'ont absolument aucun but. Cela suffit même quelquefois à révéler leur état. Il en est en effet dont la physionomie et le geste n'offrent rien de bien particulier, mais dont la répétition constante, illimitée, incessante, sans motif, sans but, des mouvements, montre bien qu'ils obéissent à un besoin d'activité automatique et non intelligente.

M. J. Noir, dans sa thèse : *Sur les tics chez les dégénérés, les imbéciles et les idiots* (Paris, 1893), a montré qu'on pouvait rencontrer toutes les variétés de tics, convulsifs, coordonnés, impulsifs, même accompagnés d'écholalie, échokinésie, coprolalie, etc., chez les idiots et les imbéciles.

La difficulté qu'ont la plupart à associer des mouvements

dans un but déterminé est du reste très caractéristique, et n'est pas du tout en rapport avec le degré intellectuel. C'est ainsi qu'on voit par exemple des idiots sachant parler, lire, et quelquefois même écrire, et qui sont incapables de s'habiller seuls. Cette difficulté de l'habillement s'observe aussi fréquemment chez les imbéciles même âgés. Il est vrai que souvent c'est la faute des éducateurs qui se bornent à donner des notions générales et peu pratiques. Il faut assurément suivre le conseil de Séguin, quoiqu'il aille un peu trop loin, quand il dit que tous les symptômes repoussants de l'idiotie sont le fait d'habitudes vicieuses et non le fait de la nature; mais au point de vue de l'éducation, ce qu'on doit mettre en relief comme il le fait, c'est le rôle essentiel de la répétition patiente des mêmes notions, des mêmes impressions, de l'habitude en un mot chez les idiots. C'est ainsi qu'il cite des idiots sachant sauter et faire de difficiles exercices de gymnastique et qui ne savent pas mettre leurs bas ni lacer leurs souliers. L'habillement est une véritable gymnastique et qui demande beaucoup de précision. C'est par elle qu'on doit commencer l'éducation des mouvements combinés.

Avant de passer à l'étude des mouvements volontaires, disons un mot des gauchers et des droitiers. Ireland a trouvé que la proportion des gauchers chez les idiots est la même que chez les autres enfants, 12 0/0. Mais tandis qu'il y a 88 0/0 de droitiers purs chez les enfants, il n'y en a que 72 0/0 chez les idiots, soit 16 0/0 d'ambidextres. C'est là une particularité qu'on relève également chez les criminels, et qui montre les analogies qu'on cherche à établir aujourd'hui entre le crime et la dégénérescence.

Quoique la motilité ne rentre pas strictement dans notre sujet, nous devons cependant en parler à cause des rapports qu'elle présente avec le développement intellectuel. En règle générale, en effet, tous les enfants arriérés au point de vue intellectuel le sont aussi sous le rapport de l'évolution organique tout entière et en particulier pour trois choses : la dentition, la marche et les fonctions sphinctériennes. Dans toutes les observations d'idiots on note un retard plus ou moins

marqué de la marche qui ne commence qu'à dix-huit mois, deux, trois ans, quelquefois jamais. Tantôt cette impotence vient d'une faiblesse musculaire réelle des membres inférieurs, tantôt de paralysies véritables, mais le plus souvent de l'inaptitude des enfants à apprendre les mouvements spéciaux de la marche, lesquels, comme on sait, avant de devenir automatiques, sont d'abord volontaires et peuvent être désappris comme cela s'observe dans l'abasie.

A côté de la marche qui est toujours retardée, on note aussi que l'enfant n'accomplit que très tardivement, ou même jamais, les actes les plus nécessaires à l'entretien de la vie, tels que de porter les aliments à sa bouche avec les mains, et à plus forte raison avec une fourchette ou une cuiller. Il existe chez eux une sorte d'incoordination motrice qui est normale, du reste, chez tous les enfants d'un certain âge, mais qui, par l'exemple et l'éducation, disparaît pour faire place à la coordination volontaire, tandis que chez les idiots cette coordination n'apparaît que beaucoup plus tard, la volonté et l'attention étant à peine développées. De plus, la mémoire étant très faible, celle des mouvements associés et coordonnés est elle-même fort imparfaite, ce qui rend leur éducation beaucoup plus difficile encore et plus lente. Les mouvements instinctifs eux-mêmes n'apparaissent que tardivement; tels ceux de la physionomie. Nous les laisserons de côté pour le moment, nous réservant d'y revenir quand nous traiterons des émotions et des sentiments, et de leur expression chez les idiots.

Il nous reste un dernier ordre de sensations à examiner : ce sont les sensations organiques. Chez l'individu normal, elles sont ressenties dans deux cas, dans l'état de besoin et dans l'état de maladie. Parmi les sensations organiques, la faim et la soif sont les deux plus indispensables pour l'homme. On ne saurait en effet concevoir la possibilité de l'existence sans le besoin de l'entretenir par les aliments, et la conscience de l'état de réplétion. Chez les idiots, ces sensations fondamentales sont cependant atténuées elles-mêmes. On observe quelquefois chez eux des jeûnes plus ou moins prolongés, dont

M. Bourneville (1) a rapporté des exemples très intéressants. Mais ce sont là des cas exceptionnels. La règle, c'est que les idiots, même les plus profonds, éprouvent ce besoin de la faim et de la soif qu'ils expriment par des cris, des mouvements désordonnés quand approche l'heure du repas, et leur satisfaction vorace quand ils sont en présence de leurs aliments. Mais ils ont peu la sensation de plénitude, et leur voracité est telle qu'ils avaleraient indéfiniment, jusqu'à étouffer, si on ne les arrêtait pas.

Quant à la sensation du besoin de déféquer ou d'uriner, elle paraît complètement abolie chez les idiots profonds qui sont tous absolument gâteux et dont rien, dans leur attitude ou leur physionomie, ne témoigne de la sensation qu'ils éprouvent au moment où le besoin est satisfait.

Si les sensations organiques physiologiques sont à ce point obtuses, que s'attendre à trouver pour les sensations pathologiques ? La médecine des idiots est, on peut le dire, pire que la médecine vétérinaire. L'animal au moins manifeste par une attitude, un gémissement, la douleur qu'il éprouve quand on touche le point malade. Chez l'idiot, rien de semblable. Les signes objectifs les plus grossiers, la température, l'état des voies digestives, sont les seules preuves de l'état de souffrance de l'organisme. Interrogez ces malades, ils ne vous répondent pas ; palpez-les, ils ne manifestent aucune douleur ; auscultez-les, ils ne savent pas respirer. « Ils ignorent, dit Esquirol, quelle est la cause de leur douleur, ils ne distinguent pas si cette douleur est en eux, ou si elle est en dehors ; ils ont, en un mot, si peu le sentiment du moi, qu'ils ne savent pas si la partie affectée leur appartient ; aussi en est-il plusieurs qui se mutilent lorsqu'ils sont malades ; ils ne se plaignent pas, ils restent couchés, roulés sur eux-mêmes, sans témoigner la moindre souffrance, sans qu'on puisse deviner les causes et le siège du mal ; ils succombent sans qu'on ait pu les secourir. »

A l'appui de ces assertions, nous pourrions citer plusieurs

(1) Bourneville, *Comptes rendus du service des épileptiques, idiots, etc., de Bicêtre.*

exemples, mais en voici deux assez caractéristiques : l'un, un idiot de dix-huit ans, vient à l'infirmerie de Bicêtre parce qu'on a remarqué qu'il mangeait moins bien et travaillait avec moins de zèle. On constate une stomatite ulcéreuse de nature indéterminée. Il reste à l'infirmerie pour se soigner, continue à aller et venir, à manger, quand tout à coup il est saisi de fièvre et meurt en deux jours. A l'autopsie, on trouve un des poumons à moitié gangréné sans que jamais il se soit plaint de quoi que ce soit, ni qu'aucune expectoration ou quelque autre signe objectif évident eût attiré l'attention du côté de la poitrine. Le second est un idiot de treize ans qui fut envoyé à l'infirmerie porteur d'une pneumonie datant de plusieurs jours. On avait observé en outre un peu de torpeur physique et intellectuelle. Il mourut rapidement, et à l'autopsie, outre une pneumonie au troisième degré, on trouva une méningite suppurée sur laquelle rien n'avait attiré l'attention pendant la vie.

Ainsi l'obtusion des sensations organiques qui les empêcherait de pourvoir aux nécessités de leur existence s'ils étaient capables de le faire, est encore une cause qui les abrège le plus souvent, loin de les prémunir, puisque les maladies, tout en paraissant les atteindre moins facilement, peuvent évoluer sans bruit et aboutir à une terminaison fatale qu'aurait pu écarter une intervention opportune.

Ces troubles des sensations organiques qui s'observent à un degré presque absolu chez les idiots profonds, se rencontrent à un moindre degré chez ceux qui sont éducables. Mais chez les imbéciles on se heurte souvent à un autre genre de difficultés. Si les idiots ne renseignent pas sur leurs sensations, les imbéciles prétendent donner des indications très justes, et, presque toujours, le font de travers. On arrive à leur faire dire tout ce qu'on veut. De plus, ils sont très menteurs, très imaginatifs et prennent souvent pour des sensations pathologiques des sensations normales qu'ils exagèrent pour se rendre intéressants.

Si nous résumons l'état de la sensibilité sous ses différentes formes chez les idiots et les imbéciles, nous voyons en somme

que, très obtuse chez les premiers, elle arrive progressivement à la normale chez les derniers. Ce sont souvent les sens du goût, de l'odorat et du tact, qui demandent une plus grande délicatesse, qui sont le plus atteints. Nous voyons aussi que les sensations dérivant des besoins les plus impérieux de la nature humaine, sans lesquels la vie ne saurait continuer, peuvent être aussi obtuses que les autres. Les idiots qui sont frappés à ce point sont absolument incurables et seraient fatalement condamnés à une mort rapide, comme un nouveau-né, s'il n'y avait personne pour lui donner des soins. Chez les idiots éducables, au contraire, et chez les imbéciles, ces sensations de besoins naturels, si elles apparaissent d'une façon plus tardive que chez les enfants normaux, n'en arrivent pas moins à être ressenties d'une façon tout à fait normale, sauf cependant en ce qui concerne les sensations pathologiques. Ces différences pourraient jusqu'à un certain point servir à établir des catégories entre les idiots.

Nous voyons donc que l'état de la sensibilité, et par contrecoup de la motilité, est intimement lié à celui de l'intelligence. De là à dire que, pour développer l'intelligence, il faut commencer par développer les sens et le mouvement, il n'y a qu'un pas; et c'est sur ce principe que Séguin a fondé sa méthode d'éducation des idiots, qui, élargie et appliquée par le docteur Bourneville à Bicêtre, donne des résultats assez encourageants.

CHAPITRE IV

DE L'ATTENTION

SOMMAIRE : Attention spontanée et attention volontaire. — Rôle de l'attention dans le développement intellectuel et l'éducation. — L'attention comme base de classification des idiots et des imbéciles. — Mise en éveil de l'attention chez les idiots. — Travail, discipline. — Paresse et indiscipline. — Leurs rapports avec l'attention. — L'attention, phénomène sociologique. — Attention chez l'imbécile. — Son instabilité. — Réflexion. — Préoccupation.

Nous avons, au début, fait reposer notre classification des degrés de l'idiotie et de l'imbécillité sur le degré plus ou moins marqué de l'attention. C'est le moment maintenant de justifier son importance dans l'état mental des idiots.

On a cru voir là une contradiction avec notre refus d'accepter l'opinion de Séguin qui considérait l'idiotie comme due à une lésion de la volonté, sous prétexte que l'attention suppose la volonté. Mais avant de considérer l'attention volontaire il faut d'abord s'occuper de l'attention spontanée qui la précède et à laquelle la première est subordonnée. D'ailleurs, en prenant l'attention pour base de classification des idiots et des imbéciles, nous n'avons d'autre but que d'avoir un point de repère facile à retrouver, un caractère mesurable et comparable, et en même temps pratique.

Il y a deux formes bien distinctes d'attention, l'une spontanée, naturelle; l'autre volontaire, artificielle. La première est la forme véritable, primitive, fondamentale de l'attention. La seconde est le résultat de l'éducation. C'est de la première que

nous devons surtout nous occuper, puisque sans elle la seconde ne saurait exister.

Nous n'essaierons pas ici de montrer le rôle de l'attention dans le développement de l'intelligence et dans l'éducation; c'est là une connaissance vulgaire et qui est du domaine de la psychologie normale, non de la psychologie morbide que nous avons en vue. Ce que nous devons rechercher, c'est l'état de l'attention chez l'idiot et l'imbécile et les conséquences qui en découlent, en nous basant sur ce qu'on observe chez les individus normaux. Sous ce rapport, nous pouvons suivre le plan de M. Ribot dans son intéressant livre sur la psychologie de l'attention.

Il est facile dès l'abord de prévoir la faiblesse de l'attention chez les idiots, rien qu'en considérant l'anatomie pathologique de leur cerveau. L'intelligence, d'après Ferrier (1) dont l'opinion est du reste courante et justifiée, est proportionnelle au développement de l'attention, elle est proportionnelle aussi au développement des lobes frontaux. Leur ablation, dans leur portion antérieure, ne cause aucun trouble moteur, mais une dégénérescence mentale dont la dominante est la perte de l'attention; et il ajoute : « Les lobes frontaux sont imparfaitement développés chez les idiots dont le pouvoir d'attention est très faible. » Rien n'est plus exact et montre mieux que l'intelligence et l'attention sont corrélatives. D'autre part, la faculté d'attention semble primitivement en rapport avec la vivacité des sensations. Perez (2) a remarqué chez les petits enfants comme chez les jeunes animaux que les plus facilement attentifs sont, à ce qu'il semble, ceux dont l'excitabilité nerveuse est la plus grande. Or nous venons de voir dans le chapitre précédent combien la sensibilité était défectueuse. L'anatomie et la physiologie tendent donc à nous montrer également l'impossibilité de l'attention normale chez l'idiot.

Si nous passons maintenant à la genèse de l'attention, à son mécanisme, nous verrons encore mieux qu'il n'en saurait être autrement. Forte ou faible, partout et toujours, elle a pour

(1) Ferrier, *Les Fonctions du cerveau.*
(2) Perez, *loc. cit.*

cause des états affectifs, et son mécanisme est essentiellement moteur, c'est-à-dire qu'elle agit toujours sur des muscles, principalement sous la forme d'un arrêt. Aussi Maudsley (1) dit : « Celui qui est incapable de gouverner ses muscles est incapable d'attention. » Les mouvements du corps, de la face, des membres, et les modifications respiratoires sont les conditions nécessaires, les éléments constitutifs, les facteurs indispensables de l'attention (Ribot) (2). En résumé, état affectif mettant en jeu le pouvoir moteur, voilà l'attention. Si ces deux éléments sont altérés, comme ils le sont chez l'idiot, on concevra aisément la lésion de l'attention.

Examinons-les donc séparément.

Pour ce qui est de l'élément affectif, nous sommes forcé d'anticiper sur la suite, sur le chapitre où nous étudierons les sentiments affectifs. Nous pouvons le dire tout de suite, et il est facile de le prévoir, les sentiments affectifs en général sont aussi peu développés chez les idiots que tout le reste. Sans entrer, pour le moment, dans la démonstration de cette proposition et en l'acceptant sous la réserve de la justifier plus loin, nous pouvons dire dès maintenant que le facteur le plus essentiel de l'attention, l'état affectif, fait défaut en tout ou en partie. Quant au second facteur, l'élément moteur, nous savons également qu'il présente très fréquemment des anomalies, paralysies, contractures, convulsions, automatisme, etc. Quand il n'existe pas de troubles aussi marqués, on observe cependant encore une certaine lenteur, de la maladresse ou de l'incoordination des mouvements. Bref, le pouvoir moteur de l'attention mise en jeu par des états affectifs de mauvaise qualité, pour ainsi dire, est lui-même atteint et imparfait. Rien de surprenant dès lors que l'attention présente une telle diminution quand ce n'est pas une absence presque complète.

Si nous recherchons maintenant quels sont, parmi les états affectifs, ceux qui sont les plus simples, et déterminent les premiers l'attention, nous constatons que ce sont ceux qui ont

(1) Maudsley, *Physiologie de l'esprit*.
(2) Ribot, *loc. cit.*

pour cause des tendances, des appétits, des besoins, et se rattachent, en dernière analyse, à ce qu'il y a de plus profondément enraciné dans l'individu, l'instinct de la conservation.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que ce sentiment même de la conservation était très atténué, qu'il ne se manifestait guère que par la voracité pour les aliments, et que le besoin de la faim, qui est la condition primordiale de la conservation de la vie, était souvent très mal apprécié. Chez les idiots incurables, les états affectifs les plus élémentaires capables de provoquer l'attention manquent donc ou sont extraordinairement affaiblis. Et s'il est vrai que l'attention est au service et sous la dépendance des besoins et est toujours liée au sens le plus parfait, on comprend, d'après l'examen que nous avons fait rapidement des perceptions chez l'idiot, qu'elle soit faible comme les sensations elles-mêmes dont elle est corrélative.

En somme, les troubles de la motilité, l'affaiblissement des sentiments, l'imperfection des sensations, tout concourt à diminuer le pouvoir de l'attention, qui peut même arriver à être complètement aboli. Voilà pour la forme de l'attention spontanée, appliquée aux objets extérieurs. Que sera-ce donc pour l'attention appliquée aux événements intérieurs, c'est-à-dire pour la réflexion ? C'est là un phénomène intellectuel totalement inconnu de la plupart des idiots, sinon de tous, et même d'un grand nombre d'imbéciles. Mais nous aurons l'occasion d'y revenir.

L'éducation repose presque exclusivement sur la mise en jeu de l'attention volontaire ; et Ribot distingue trois périodes dans la formation de cette attention :

1° L'éducateur n'a d'action que sur les sentiments simples : cruauté, tendances égoïstes, attrait des récompenses, émotions tendres et sympathiques, curiosité, etc. ;

2° L'attention est suscitée et maintenue par des sentiments de formation secondaire : amour-propre, émulation, ambition, intérêt, devoir, etc. ;

3° Période d'organisation : l'attention est suscitée et maintenue par l'habitude.

Passons en revue ces trois degrés et voyons ce qu'il en est

chez les idiots. Chez l'idiot profond, l'attention est réduite à sa plus simple expression ; on peut presque dire qu'elle n'existe pas. La vue des aliments seule a quelquefois le privilège de le faire sortir de son indifférence. Quelquefois aussi on arrive par surprise à déterminer chez lui une lueur d'attention passagère qui s'éteint plus rapidement encore qu'elle n'est apparue. A l'audition d'un bruit brusque et fort, par exemple, l'idiot se retourne ou tourne simplement les yeux, puis retombe dans son impassibilité habituelle dont rien ne peut plus le faire sortir. D'idées, il n'en a pas ; de sentiment, il n'en a pas ; de sensations, il en a à peine. Le seul besoin qu'il ressente vaguement est celui de la faim. C'est aussi l'aliment qui attire le premier l'attention de l'enfant nouveau-né La sensation de la faim, le sentiment du besoin satisfait qui s'associe avec la sensation du contact du mamelon, constituent presque seuls ses connaissances. Mais au lieu de s'en tenir là, il progresse rapidement. L'idiot, au contraire, ne va pas plus loin. Il a beau grandir, se développer, son horizon intellectuel et sensitif ne paraît pas s'élargir. Il est comme un enfant en bas âge avec cette différence toutefois que, chez ce dernier, tout dans sa manière d'être indique que l'intelligence est susceptible de se développer sous l'influence des impressions qu'elle reçoit de l'extérieur, tandis que chez l'idiot on s'aperçoit facilement qu'elle en est incapable. C'est ce qui donne un caractère si spécial à l'idiot dès le début de son existence, à l'idiot congénital, bien entendu. Nous avons déjà indiqué sur quoi se fondent les parents pour porter ce triste pronostic sur leur enfant. C'est une question d'impression générale plus encore que de détail. Mais si on analyse les choses, on voit que, en fin de compte, ce qui frappe dès l'abord, c'est en toutes choses le défaut d'attention. On cherche à attirer la vue de l'enfant, il détourne la tête d'un autre côté ; on fait du bruit à son oreille, il continue à regarder devant lui comme s'il n'avait rien entendu. On met sous ses yeux un aliment, et son désir ne s'éveille pas ; on lui fait sentir une odeur désagréable, et il ne la repousse pas. Plus on y réfléchit, plus on analyse ce qu'on observe chez les idiots, plus on est convaincu de l'altération fondamentale de l'attention.

Chez les idiots simples on peut rencontrer une attention spontanée capable d'être développée et même transformée en attention volontaire. En d'autres termes, les idiots simples sont éducables, tandis que les idiots profonds ne le sont pas, et cela tient uniquement à la présence ou à l'absence d'attention. Cette remarque n'est du reste pas propre à l'idiot, et on peut la faire chez les animaux qu'on cherche à dresser. Darwin avait remarqué que des singes inattentifs qu'on essayait de dresser par des punitions devenaient rétifs, tandis que les singes attentifs pouvaient toujours être dressés.

Chez les idiots simples, l'attention dont ils sont susceptibles est souvent bien difficile à éveiller ; et il faut user de tous les procédés que la pédagogie peut fournir. Telles sont, par exemple, les images, les couleurs. Les idiots paraissent être en effet surtout des visuels. Aussi est-il nécessaire de se servir, pour les instruire, de tableaux, de livres illustrés, en accompagnant ses paroles de l'explication figurée. Il faut exagérer les gestes démonstratifs et autant que possible leur présenter toujours les objets dont on leur parle. Ils ne paraissent du reste jamais comprendre du premier coup ce qu'on leur dit. L'attention qui ne demande pas d'efforts ou qui éveille chez eux un sentiment de plaisir, ce qui vaut encore mieux, est presque la seule qu'on constate chez les plus inférieurs. Chez les supérieurs seulement, on peut déterminer l'attention volontaire, et par là développer leur intelligence en général.

Sous le rapport de l'attention volontaire, on peut établir différents degrés dans la catégorie des idiots simples. Il en est chez lesquels l'attention volontaire se produit très rarement, par intermittences, sous l'influence d'une grande satisfaction par exemple ; d'autres où elle se produit facilement, mais est peu tenace ; d'autres enfin chez qui elle est presque devenue une habitude quand on les remet dans les mêmes conditions. Ces trois variétés, dont les deux premières sont de beaucoup le plus nombreuses, se distinguent facilement au milieu d'une grande agglomération d'idiots par deux manifestations principales : le travail ou la paresse, et la discipline ou l'indiscipline.

A cet égard, qu'il nous soit permis de citer un passage caractéristique de Ribot (1) : « Nous avons fait remarquer qu'à l'état de nature, pour l'animal et pour l'homme, la possibilité d'attention spontanée est un facteur de premier ordre dans la lutte pour la vie. Dès que, par des causes quelconques qui se sont produites en réalité, puisque l'homme est sorti de la sauvagerie (disette de gibier, densité de la population, sol ingrat, peuplades voisines mieux aguerries, etc.), il a fallu ou périr ou s'adapter à des conditions de vie plus complexes, c'est-à-dire travailler, l'attention volontaire est devenue, elle aussi, un facteur de premier ordre dans cette nouvelle forme de la lutte pour la vie... L'attention est donc née sous la pression du besoin et avec les progrès de l'intelligence. Il est facile d'établir que, avant la civilisation, l'attention volontaire n'existait pas ou n'apparaissait que par éclair, pour ne pas durer. » Eh bien! il en est ainsi chez les idiots, et de même que l'on peut constater la succession du règne de l'attention volontaire à celui de l'attention spontanée, de même on peut observer ces deux stades chez les idiots simples, ceux du dernier degré étant trop imparfaits pour pouvoir entrer en comparaison avec l'homme.

Mais l'expression la plus concrète, la plus saisissable de l'attention volontaire, c'est le travail. Le sauvage est un être indiscipliné et paresseux auquel tout travail répugne. Chez les nations civilisées, il est également des individus indisciplinables et incapables de tout travail, comme les vagabonds, les prostitués, toute la catégorie si nombreuse des récidivistes. On peut y ajouter les idiots, et la plupart des imbéciles qui fournissent de nombreuses recrues aux prisons quand on a la faiblesse de n'en débarrasser la société qu'en lui faisant porter les frais de leur entretien pendant le reste de leur existence, en prénant pour eux plus de soins qu'on n'en prend pour nos soldats, en ne les forçant pas enfin à réparer le mal qu'ils ont causé d'abord et à combler en partie du moins les dépenses qu'on fait pour les mettre hors d'état de nuire.

L'indiscipline, la paresse et la faiblesse de l'attention,

(1) Ribot, *loc. cit.*

parallèle à celle de l'intelligence, vont donc de pair. C'est ce qu'on remarque d'une façon très nette chez les idiots. Plus ils sont faibles d'esprit, moins ils sont attentifs, plus ils sont paresseux, indisciplinables, inéducables. Les sentiments affectifs capables de mettre en jeu leur attention volontaire sont tellement faibles qu'ils échappent à la répression, à la crainte, au châtiment auquel ils restent indifférents, l'expérience étant pour eux lettre morte, les phénomènes restant à l'état isolé, ne se coordonnant pas, ne s'associant pas, ne déterminant pas d'idée abstraite. D'autres au contraire se disciplinent assez bien et peuvent apprendre un métier. Si on compare les premiers aux sauvages, on voit que les seconds commencent à se civiliser. Mais nous ne saurions souscrire néanmoins à l'opinion des criminalistes italiens qui voient là des cas d'atavisme. Il y a cette différence énorme entre les primitifs et les individus qui nous occupent que, chez les premiers, l'apparition de l'attention volontaire et du travail indique le développement progressif de leur intelligence, tandis que chez les seconds le même état de l'attention n'est qu'un résidu et indique leur dégénérescence intellectuelle et morale.

L'opinion de M. Ribot que l'attention volontaire est un phénomène sociologique, qu'elle est une adaptation aux conditions d'une vie sociale supérieure, qu'elle est une discipline et une habitude, nous semble donc absolument fondée. Mais au point de vue social, lorsque le développement de l'attention volontaire est aussi rudimentaire qne chez les idiots et qu'il entraîne une défectuosité intellectuelle aussi considérable que la leur, il n'en résulte pas de conséquences très fâcheuses. Les idiots ne sont pas très dangereux, et d'autant moins que le plus souvent leur état mental oblige à les placer dans des asiles pour toute leur vie. Chez les imbéciles, au contraire, l'attention volontaire existe dans certaines limites, mais il est impossible de la fixer. L'intelligence relative qui l'accompagne et qui est faussée dans son développement, ainsi que nous le verrons plus loin, en fait des êtres souvent dangereux, et cela d'autant plus qu'à l'inverse des idiots leur état psychique permet fréquemment de les laisser

en liberté. Aussi pensons-nous pouvoir dire qu'au point de vue social les idiots sont des *extra-sociaux*, tandis que les imbéciles sont des *anti-sociaux*, et nous pensons que la suite de cette étude le démontrera amplement. Cette distinction paraît aujourd'hui généralement adoptée.

En attendant, examinons l'état de l'attention chez l'imbécile.

L'attention existe chez lui, mais s'il n'y avait qu'une différence de degré toujours difficile à apprécier, avec celle des idiots d'une part, et celle des gens normaux de l'autre, nous n'aurions pas pris cette base de classification. Mais nous pensons qu'il y a un autre caractère à considérer que son intensité, et ce caractère, c'est son *instabilité*, alors même que, par moments, elle pourrait être aussi faible que celle des idiots, ou aussi forte que celle des individus normaux.

L'imbécile a une attention intermittente avant tout. Il passe d'un sujet à un autre avec la plus grande facilité, sans qu'aucun lien réunisse les choses qu'il dit. Tout jeune on le voit, quand on l'interroge, tourner ses regards et porter ses mains sur tous les objets qui l'entourent et ne vous répondre qu'après qu'on lui a fait plusieurs fois de suite la même question. A peine vous ont-ils répondu par quelques mots jetés sans réflexion, qu'ils recommencent leur manège, ou se mettent à bavarder ou à chanter. Ils font répéter continuellement ce qu'on leur dit quand on leur parle de choses sérieuses qui réclament par conséquent leur attention volontaire. Dans la conversation entre camarades, cela n'arrive jamais. Ils parlent avec volubilité, font des coq-à-l'âne continuels, n'attendent pas pour répondre que la question soit finie, ce qui montre bien que leur attention est seulement frappée du premier coup, et qu'ils sont même incapables de la soutenir assez pour entendre jusqu'au bout ce qu'on veut leur dire. S'ils ne répondent pas avant que vous ayez fini votre question, ce n'est pas une raison pour qu'ils vous répondent en fin de compte à ce que vous leur avez demandé. Ils n'ont retenu que le début et se sont fait aussitôt une idée de ce qu'ils s'attendent à voir suivre. Dès lors, ils ne vous écoutent plus, et dès que vous avez fini, ils se répondent à eux-mêmes plutôt qu'à

vous. Sans cesse ils vous coupent la parole. Leur esprit de curiosité lui-même ne les sert pas mieux. Lorsqu'on se promène avec eux en leur donnant des explications de ce qu'ils rencontrent, ils vous assaillent de questions ; on n'a pas le temps de répondre à l'une que déjà ils vous en ont posé une autre.

Cette instabilité de l'attention pour les choses extérieures ou les idées se rencontre aussi prononcée dans les actes. Aussi les imbéciles sont-ils incapables de bien travailler, peut-être moins même que certains idiots. Chez ces derniers, en effet, on peut arriver à déterminer une sorte d'automatisme qui leur fait accomplir machinalement une besogne déterminée et toujours la même. N'allez pas la leur faire modifier d'eux-mêmes dans un cas particulier, ils en sont incapables. Le but en vue duquel ils travaillent paraît leur échapper. Si on leur commande, par exemple, de mettre un clou quelque part, il faut leur dire quel clou prendre, de combien l'enfoncer. Ils savent ce que c'est qu'un clou, ce que c'est que de l'enfoncer, comment on s'y prend, à quel usage on le destine. Mais quant à chercher à résoudre pourquoi on le choisit de telle dimension, pourquoi on le place ici plutôt que là, ils ne le font pas. Ils voient l'acte immédiat à exécuter, ils ne voient pas le but, et par conséquent l'enchainement des actes successifs qu'ils font.

L'imbécile agit différemment. Il est capable de comprendre le but à atteindre ; il ne doute même pas de l'atteindre, et tout de suite, du premier coup. Il voit le premier acte qu'il doit accomplir, mais la série consécutive d'actes pour arriver au but lui échappe. Son attention, vive au début, perd bientôt de sa force et glisse sur un autre sujet. Il semble oublier ce qu'il a commencé. Aussi, après un début qui paraît convenable, le voit-on tout à coup faire les choses de travers. Une excitation extérieure ou intérieure est venue à la traverse et a attiré son attention ailleurs. Dans ces conditions un bon travail est chose presque impossible. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas constamment surveillés, dirigés, gâchent-ils ce qu'ils font, et en général ils ont la prétention de tout entreprendre.

D'autres imbéciles au contraire, tout en ne doutant de rien, n'entreprennent aucun travail malgré toutes les excitations

possibles. Ils restent des journées à ne rien faire, à regarder les autres travailler, à leur donner souvent des conseils sur la manière de s'y prendre, et finissent par croire qu'ils sont des gens très occupés, parce qu'ils vont et viennent, et gênent les autres dans leur travail. Si les premiers travaillent mal, ceux-là ne travaillent pas du tout.

Sous le rapport de l'attention, on peut aussi diviser les imbéciles en deux catégories : les *distraits dissipés* et les *distraits absorbés*, ceux-ci beaucoup moins nombreux que ceux-là.

Cette instabilité de l'attention spontanée, cette difficulté de l'attention volontaire se rencontrent aussi chez les enfants. Mais tandis que chez eux l'âge amène rapidement le développement de l'attention, chez les idiots et les imbéciles il est très lent et atteint un degré qui contraste de plus en plus avec leur âge.

Nous disions plus haut que dans la classe des réfractaires au travail, des anti-sociaux, on pourrait placer les imbéciles à côté des vagabonds, des prostitués, des récidivistes. Ces individus, en effet, incapables de fixer leur esprit sur quoi que ce soit, avec quelque suite, vont à l'aventure, sans que rien les rattache à leur famille, à leur foyer, sans que l'idée de l'avenir, les préoccupations du lendemain, viennent leur montrer le chemin à suivre. Ce besoin de vagabondage est très développé chez les imbéciles. Ils partent sans savoir où ils vont, marchent droit devant eux, profitant d'une porte onverte pour quitter leur famille, sans se soucier de leurs moyens d'existence. Dans les asiles, on les voit souvent s'évader ainsi à deux ou trois, marchant le jour et la nuit, surtout la nuit pour se cacher dans le jour; allant demander du travail dans les fermes pour avoir le droit de coucher dans la grange, ou obtenir un morceau de pain; et cela, jusqu'à ce que, poussés par le besoin, ils arrivent dans une grande ville où on les arrête. Mais si la soif de liberté explique jusqu'à un certain point ces idées de vagabondage pour les imbéciles internés dans des asiles, on ne les comprend pas chez ceux qui trouvent dans leur famille tout le bien-être possible. C'est pourtant ce qui arrive.

M. X..., le fils d'un riche industriel, — est devenu complète-

ment imbécile à la suite d'une fièvre typhoïde. Il est chez lui l'objet de toutes les attentions et de tous les soins et jouit de sa liberté. Néanmoins, il lui arrive fréquemment de quitter la maison, pour errer à l'aventure dans la ville. Accompagné dehors, il quitte pour un motif quelconque la personne chargée de ce soin, et, au lieu d'aller la retrouver, il s'en va d'un autre côté sans savoir où le plus souvent. Ces fugues assez fréquentes chez les imbéciles tiennent vraisemblablement à leur instabilité naturelle.

L'indiscipline est chez eux un véritable caractère de leur état, qui s'allie du reste fort bien avec leur besoin de vagabondage. Aussi sont-ce toujours les mêmes, les plus mauvais sujets qui ne veulent rien faire ni à l'école ni à l'atelier, qui, dans les asiles, organisent les escapades, fomentent les petites insurrections contre les gardiens et entraînent les plus faibles à leur suite. Il semble qu'ils ne sont capables d'attention que pour faire le mal. Nous aurons, du reste, à propos des sentiments moraux, l'occasion de revenir plus amplement sur ce sujet, mais nous tenions à signaler ici le besoin de vagabondage dénotant chez eux une remarquable instabilité mentale qui se traduit par la même instabilité corporelle, le degré le plus léger consistant dans le besoin continuel de changer de place pour changer d'occupation, et le degré le plus élevé étant représenté par le vagabondage, comme se rattachant essentiellement à un trouble de l'attention.

A l'attention se rattachent encore deux phénomènes psychologiques particuliers : la réflexion qui est l'attention appliquée aux phénomènes intérieurs, et la préoccupation qui est l'attention absorbante, obsédante, qui se projette toujours du passé dans l'avenir et qui a des causes extrêmement variées.

La réflexion existe peu ou pas chez l'idiot simple, la préoccupation encore moins. Chez l'imbécile, au contraire, on observe ces deux formes modifiées de l'attention, mais troublées elles-mêmes comme l'attention simple; les imbéciles sont en effet capables d'une certaine réflexion, mais très limitée, appliquée presque toujours à des sentiments et non à des idées. On constate en effet la gradation suivante chez les

idiots et les imbéciles, gradation qui est celle du développement de l'individu normal. L'attention se porte d'abord sur les sensations et sur les objets qui les déterminent, puis sur les sentiments, et enfin sur les idées. L'ordre chronologique indique donc bien l'ordre de supériorité des différentes attributions de l'esprit, les phénomènes mentaux liés aux sensations, c'est-à-dire à l'état physique, sont les plus simples et les plus inférieurs ; puis viennent les phénomènes d'ordre affectif et moral, et enfin les phénomènes intellectuels proprement dits, les plus supérieurs. C'est à ceux-ci qu'atteignent le plus difficilement les imbéciles. Ils réfléchissent si peu qu'ils prennent à la lettre ce qu'on leur dit sans chercher plus loin. Tel est cet imbécile dont parle Esquirol à qui l'on avait conseillé de monter tous les jours à cheval pendant une heure et qui s'en acquittait consciencieusement en restant dans l'écurie. Ce manque de réflexion nous explique aussi la crédulité extraordinaire de ces individus, crédulité dont nous aurons à reparler plus loin.

La préoccupation, qu'on n'observe pas chez les idiots, se rencontre à un degré très faible chez les imbéciles en général. Faisant très peu attention aux choses présentes, ayant par conséquent des impressions très fugitives, le passé reste pour eux très vague et ne leur suscite guère la prévision de l'avenir. Ils sont d'une insouciance remarquable, qui s'explique à la fois par leur manque de jugement sur les difficultés de l'existence et par leur fatuité à croire qu'ils les vaincront quand on les leur montre. Leurs sentiments très égoïstes les empêchent de se préoccuper des malheurs ou des chagrins qui peuvent frapper les autres, et quant aux préoccupations purement intellectuelles, leur défaut d'intelligence les oblige à les ignorer toujours. Il en est cependant qui semblent capables de préoccupations et c'est ceux-là que nous avons désignés du nom de distraits absorbés. C'est du reste le plus petit nombre. Ils sont sous le coup d'une préoccupation le plus souvent vague, mais qui peut prendre le caractère d'une véritable idée fixe. Nous passons là du domaine physiologique au domaine pathologique. L'idée fixe est du reste un élément morbide qui se rencontre fréquemment chez les dégénérés.

Aussi ne doit-on pas être surpris de le rencontrer chez les imbéciles qui sont tous des dégénérés héréditaires ou acquis.

L'idée fixe est une sorte d'hypertrophie de l'attention réfléchie et de la préoccupation. Elle naît souvent sous l'empire de sentiments mauvais, vanité, ressentiment, désirs violents, et peut amener chez les imbéciles de véritables impulsions qui les poussent à commettre des délits et même des crimes. Il est à remarquer en effet que ce ne sont guère que les actes malfaisants, les sentiments mauvais ou simplement les besoins égoïstes à satisfaire, qui ont le don d'attirer l'attention et de provoquer la réflexion et la préoccupation des imbéciles. Tout ce qui est utile, tout ce qui intéresse la société, les laisse indifférents. Nous croyons donc pouvoir répéter que, pour nous, les imbéciles sont, plus que les idiots, des antisociaux. Les idiots sont forcément hors de la société, les imbéciles sont toujours contre elle, qu'ils lui soient simplement inutiles ou qu'ils lui soient nuisibles d'une manière effective.

En somme, au point de vue pratique, les imbéciles sont presque aussi difficiles à éduquer que les idiots simples un peu élevés dans l'échelle intellectuelle. Chez les uns on ne peut que difficilement attirer l'attention ; chez les autres on ne peut la maintenir. Chez les idiots, on arrive à déterminer un automatisme utilisable, chez les imbéciles on n'a pas même cette ressource.

CHAPITRE V

DES INSTINCTS

SOMMAIRE : Instinct de conservation. — Nutrition. — Gourmandise. — Sommeil. — Besoin d'activité musculaire. — Idiots grimpeurs, tourneurs. — Instincts sexuels. — Onanisme. — Sodomie. — Imitation. — Aptitudes spéciales. — Jeux. — Civilité. — Destructivité. — Auto-mutilation.

On peut distinguer deux sortes d'instincts : des instincts personnels et des instincts sociaux, ou encore des instincts propres à l'individu, et d'autres propres à l'espèce. Les premiers ont pour effet de conserver l'existence de l'individu. Tels sont la mise en jeu de tous les organes sensitifs et sensoriels, l'instinct de nutrition, de sommeil, de locomotion. Ce fait établit une transition avec la deuxième espèce d'instincts qui ont pour but de mettre l'individu en rapport avec les individus de son espèce ; le plus fort de tous est l'instinct sexuel, puis l'instinct d'imitation auquel on peut rattacher le jeu, le langage naturel et artificiel, enfin l'instinct de construction et de destruction.

L'instinct le plus puissant, le plus indispensable à l'existence est celui de la conservation qui se manifeste de deux façons, en recherchant ce qui est propre à entretenir la vie, en évitant ce qui peut la compromettre.

L'instinct de nutrition est aussi indispensable que celui de la respiration. Il est inné. Mais les idiots ayant des organes très imparfaits, des sensations très obtuses par conséquent, les

conditions nécessaires à l'existence ne leur apparaissent pas nettement. Du reste, alors même qu'ils les apprécieraient, ils seraient incapables d'employer les moyens propres à les remplir. Car l'acte le plus élémentaire, la préhension, est souvent nul. Ils ne savent pas plus se servir de leurs mains que de leurs jambes, et il leur faut apprendre à manger comme on leur apprend à marcher. Mais les plus profonds sont toujours incapables de se nourrir et on doit les alimenter. Cependant cet instinct de nutrition est le premier qu'ils manifestent et c'est quelquefois le seul. C'est le cas des idiots profonds. « Chez beaucoup d'idiots de cette dernière classe, dit Griesinger, la seule chose qui paraît mettre un peu leur esprit en mouvement, c'est de manger. Les idiots les plus profonds ne manifestent ce besoin que par de l'agitation, des grognements; ceux chez qui la dégénérescence est moins profonde remuent les lèvres, ou bien ils pleurent jusqu'à ce qu'on leur donne quelque chose. C'est ainsi qu'ils expriment qu'ils *veulent* manger. »

Certains, comme celui que cite Morel, à la vue des aliments, poussent des espèces de rugissements, saisissent la viande avec les mains et avalent leur portion d'une seule bouchée. Non seulement les idiots moins profonds se jettent sur les aliments qu'on leur offre, mais encore ils les réclament, les choisissent, cherchent à se les procurer et les volent souvent aussi, gradations qui sont en rapport avec leur développement intellectuel.

La gourmandise peut se rattacher à l'instinct de nutrition. On l'observe fréquemment chez les idiots. C'est même souvent le seul moyen d'action qu'on ait sur eux, et comme avec les enfants qui, eux aussi, sont pour la plupart gourmands, il faut savoir en user pour l'éducation. Il est curieux de voir la façon dont ils accueillent leurs parents le jour de visite. A peine sont-ils entrés, qu'avant même de leur dire bonjour, ils se tournent vers le panier ou le paquet qu'ils apportent et se mettent en devoir de le vider. Dès qu'ils y sont parvenus, ils dévorent tout ce qu'ils trouvent sans plus guère s'occuper de leurs parents. Ils se volent souvent entre eux ce qui leur est

apporté et que quelques-uns mettent en réserve. D'autres profitent de l'absence de leurs camarades pour s'emparer de leur vin ou de leurs aliments. Beaucoup mangent avec tant d'excès et de gloutonnerie ce qu'ils aiment qu'ils se rendent malades. Mais ce défaut qui se rencontre chez les idiots un peu supérieurs est extrêmement fréquent et développé chez les imbéciles.

Le sentiment de préservation paraît absolument inconnu aux idiots profonds. Ils ne bronchent pas à l'approche d'un tison enflammé même s'ils se sont déjà brûlés. Ils prennent des couteaux par la lame, des morceaux de verre brisé, et sans la moindre précaution, quand leur degré de développement leur permet de marcher et de prendre avec les mains. Que de fois n'en voit-on pas qui, en coupant du pain, placent leurs doigts juste sous le tranchant du couteau, et s'entaillent consciencieusement la main. Ils n'ont pas la compréhension du danger, car cela demande un raisonnement dont ils sont incapables. Les parents nous disent couramment que leur enfant ne faisait attention à rien dans la rue, qu'il passait au milieu des voitures au risque de se faire écraser, « comme s'il ne les voyait pas », que plus d'une fois il a été renversé. Tel autre monte sur tout ce qu'il rencontre au risque de se casser le cou. C'est souvent même cette inconscience du danger qui expose l'enfant à des dangers continuels, qui décide les parents au placement dans un asile.

L'imbécile, égoïste par excellence, a le sentiment du danger souvent très développé et même exagéré. Quand il s'expose, ce n'est pas ordinairement parce qu'il ignore le danger qu'il court, c'est parce qu'il ne le juge pas tel qu'il est et qu'il a la prétention de savoir l'éviter.

On observe cependant le suicide chez les imbéciles (1), où M. Cobbold le signale comme une tendance passagère à allures caractéristiques, et ce par trois points : l'absence ou l'insignifiance de la cause déterminante ; l'absence de la fermeté nécessaire pour le suicide ; et enfin l'effacement rapide

(1) Cobbold, *Journ. of mental Science*, 1886.

et l'oubli de l'idée de suicide. Outre cette forme spéciale aux imbéciles de la tendance au suicide, ils peuvent encore l'accomplir par impulsion comme on l'observe chez des aliénés ordinaires.

Le sommeil, comme le besoin de manger, est un besoin naturel extrêmement intense et irrésistible. Si les organes ont besoin pour fonctionner d'être alimentés, la force qui y est emmagasinée peut subvenir plus longtemps au fonctionnement sans recevoir d'aliments qu'elle ne peut le faire sans qu'ils prennent de repos. On succombe plus rapidement à l'insomnie qu'à l'inanition. En somme, tout organe qui fonctionne ne peut le faire d'une façon indéfinie sans être alimenté, ni d'une façon continue sans prendre de repos par moments. Le sommeil est le mode de repos de l'organisme, et particulièrement du système nerveux. On pourrait croire, d'après cela, que les idiots dont le système nerveux est celui qui fonctionne le moins de tous, n'ont besoin que de peu de sommeil pour réparer l'énergie dépensée. Il n'en est rien. Chez les individus normaux, il est à remarquer que ce sont ceux dont le système nerveux travaille le moins qui dorment le plus et le mieux, tandis que ceux qui ont pour besogne ordinaire des travaux intellectuels dorment moins longtemps et moins bien, la cérébration inconsciente étant chez eux très développée. D'autre part, plus on prend l'habitude de dormir, plus on dort. Bien que ces faits soient en apparence paradoxaux et montrent qu'il faut chercher la cause du sommeil ailleurs que dans le besoin de l'organisme de se reposer, on est cependant forcé de reconnaître leur réalité. On ne sera pas étonné de voir les idiots les plus profonds, qui semblent plongés tout le jour dans une sorte d'assoupissement, dormir parfaitement toute la nuit.

On observe cependant quelquefois des insomnies prolongées chez les idiots, ainsi que M. Bourneville en cite un exemple (1). Il s'agit d'un enfant, Napoléon M... âgé de sept ans, placé à Bicêtre. Vers deux ans et demi ou trois ans, il est

(1) Bourneville et Régnard, *Iconographie de la Salpêtrière*.

resté huit mois sans dormir. La nuit il se levait de son berceau, se promenait dans la chambre, tirait sur les draps, les cordons qu'il trouvait en poussant des « gehein ! » Dès que ses parents l'avaient recouché, il se relevait. Il ne voulait pas être couvert. Sa mère était très contente quand il dormait une demi-heure dans le jour, placé sur elle. De trois à quatre ans le sommeil est revenu, mais toujours très court, environ quatre ou cinq heures par nuit. A partir de cinq ans, M... a dormi comme les autres enfants et son sommeil est devenu tranquille. — Ces cas, qui sont assez fréquents dans la première enfance, sont exceptionnels après quatre ou cinq ans, où on observe au contraire ordinairement une propension au sommeil.

Il est très vraisemblable qu'ils sont aussi incapables de rêver qu'ils sont incapables de penser à l'état de veille.

Chez les idiots simples, le sommeil paraît moins profond et les occupations du jour retentissent sur lui. Quelquefois ils se réveillent brusquement, se dressent, se mettent à crier, puis se recouchent et se rendorment. Il n'est pas douteux dans ces cas qu'il y ait eu rêve, cauchemar même. Ce doit être en effet le plus souvent des sentiments forts, plaisir ou crainte, qui viennent surgir dans leur conscience endormie. Quant aux imbéciles, ils rêvent certainement comme les individus normaux et nous n'avons rien à signaler de particulier concernant leur sommeil.

Le besoin d'activité musculaire, comme l'appelle Bain (1), est beaucoup moins puissant que les précédents, au moins chez les idiots, quoique Beaunis (2) le regarde comme aussi impérieux que le besoin de sommeil. Il est cependant certain que chez beaucoup d'idiots profonds il est réduit à son minimum et même complètement anéanti. Il en est qui sont comme des masses inertes ; quand ils se remuent, ce n'est certainement pas pour la satisfaction qu'ils éprouvent à faire fonctionner leurs muscles. Est-ce à ce besoin qu'il faut rapporter, comme

(1) Bain, *Les Émotions et la Volonté*.
(2) Beaunis, *Les Sensations internes*.

le fait Beaunis, l'existence de tics dont nous avons rapporté des exemples plus haut, et même de mouvements plus compliqués de caractère automatique ? Nous ne saurions l'affirmer, tant ces mouvements sont différents de ceux que suggère la volonté, si faible qu'elle soit, ou le désir, qui est corrélatif du besoin.

Nous devons cependant à ce propos, et quelle que soit l'interprétation qu'on peut donner de ces faits, citer certaines manifestations motrices assez singulières qu'on observe chez les idiots. Nous voulons parler des grimpeurs et des tourneurs.

Tel est le cas d'un jeune idiot épileptique de dix ans, du service de M. Bourneville. Cet enfant, qui avait eu des convulsions depuis l'âge de huit mois, poussait des cris continuels que rien ne pouvait calmer depuis sa naissance. Il ne prononçait pas d'autre mot que : maman. Jamais il ne marcha normalement. Il courait toujours ; il se sauvait de chez lui dès que la porte était ouverte. Jamais il ne sut se servir de ses mains pour manger. Il savait cependant approcher sa chaise de la table. Comme tic, on constatait un balancement latéral du tronc. De plus, il était grimpeur ; il montait sur tout, grimpait dans les arbres dès qu'on ne le surveillait pas. Cette manie de grimper n'était pas, comme on le voit, isolée, et il présentait d'autres particularités dans la sphère motrice, telles que les fugues et la manière de marcher en courant toujours, qui sont d'autant plus intéressantes que, d'autre part, on constatait une grande maladresse dans les mouvements des membres supérieurs. Quoique la préhension même des aliments lui fût impossible, en effet, il savait saisir suffisamment les objets sur lesquels il grimpait, pour ne pas tomber. Les mouvements des membres supérieurs n'étaient par conséquent normaux que lorsqu'ils étaient associés à ceux des membres inférieurs dans l'acte de grimper, comme s'il y avait un centre spécial pour cet acte, centre qui aurait été épargné dans le cas particulier et agi d'une façon en quelque sorte supplémentaire par rapport aux autres centres moteurs.

Nous avons aussi rencontré dans le service de M. Bourneville des exemples d'idiots tourneurs. L'un d'eux, âgé de sept ans,

était complètement idiot et gâteux, présentait de la rumination pour les liquides, de l'onanisme, des accès de colère, des tics. Son odorat était très fin ; il sentait tout ce qu'on lui donnait et le rejetait si l'odeur ne lui plaisait pas. Par moments, sans aucun motif apparent, il se mettait à tourner sur lui-même pendant très longtemps.

L'autre, âgé de onze ans, idiot et gâteux, à langage rudimentaire, sait à peine se servir de la cuiller pour manger, ne sait ni s'habiller ni se laver. Il aime casser, déchirer avec ses dents ou ses mains. Ce qu'il aime surtout, c'est tourner sur lui-même jusqu'à ce qu'il tombe en prononçant d'une façon incessante : ba, ba, ba. — On ne sait jusqu'ici à quoi attribuer ces phénomènes. Ils sont à rapprocher des actes automatiques des épileptiques, et vraisemblablement ils sont en rapport avec des lésions plus ou moins localisées des centres nerveux bien plutôt qu'avec le besoin de mouvement.

L'instinct de locomotion est une forme du besoin d'activité musculaire. Il ne se manifeste guère normalement que vers le neuvième ou le dixième mois. Nous en avons déjà parlé dans le chapitre précédent et nous avons montré comment, en raison bien entendu de l'état anatomique et physiologique de la moelle et du cerveau, le défaut d'attention rendait difficile l'éducation de la marche, combien elle était en général retardée chez les idiots, au point même de n'être jamais possible. Le besoin de se déplacer est subordonné aussi au désir de se mettre en rapport plus ou moins immédiat avec la chose et les personnes qui vous entourent. Or, chez les idiots profonds, où rien n'excite ni sentiment ni idée, ce désir n'existe pas. Dès que s'esquisse au contraire un désir, si confus qu'il soit, l'instinct de locomotion apparaît en même temps. C'est par exemple ce qui se passe quand l'idiot reconnaît ses aliments. Il s'agite alors sur sa chaise, pousse des cris, tend les mains, cherche à se rapprocher d'eux. Aussi est-ce là un procédé employé pour le forcer à se tenir sur ses jambes et à progresser. A mesure que le niveau intellectuel et moral s'élève, cet instinct de locomotion se développe de plus en plus, quoique toujours retardé. Nous n'insisterons pas sur ce

point déjà traité. Nous tenions seulement à faire remarquer combien l'instinct de locomotion est intimement lié aux autres instincts, se développe en conséquence de celui de la conservation personnelle (aller au-devant des aliments, ou fuir le danger), mais principalement de l'instinct de nutrition auquel il semble subordonné.

Nous avons dit que cet instinct établissait le trait d'union entre les besoins purement individuels et ceux qui intéressent l'espèce. A cet égard, aucun autre ne saurait être comparé à l'instinct sexuel. Celui-ci, chez les individus éduqués, intelligents et moraux, au lieu de se manifester ouvertement comme chez l'animal, est au contraire l'objet de nombreux freins. Chez l'idiot, ces freins intellectuels et moraux n'existant pas, il se donne libre cours; mais le plus souvent il présente des anomalies ou des perversions. Il peut être en effet rudimentaire ou nul, exagéré ou perverti, et bien que cette dernière modalité soit plutôt du ressort de la pathologie, on ne peut se dispenser d'en parler ici, à cause de l'intérêt qu'elle présente tant au point de vue physiologique qu'au point de vue médico-légal.

En ce qui concerne le plus ou moins grand développement de l'instinct sexuel, on observe des variétés considérables entre les idiots et les imbéciles. Ici encore, la distinction est bien tranchée et nous y retrouvons toujours les mêmes caractères : absence ou rudiment chez l'idiot suivant le degré d'idiotie; exagération, perversion ou inversion chez l'imbécile. L'idiot est là encore un extra-social; l'imbécile est le plus souvent un anti-social. Cette observation en ce qui concerne l'instinct sexuel est, bien entendu, simplement générale et ne saurait s'appliquer rigoureusement à tous les idiots ni à tous les imbéciles sans distinction.

Parmi les causes de plus ou moins grand développement de l'instinct sexuel, il faut considérer d'abord l'état des organes génitaux. Chez l'idiot, la puberté est retardée d'une façon générale et souvent dans des proportions considérables. Quelquefois même elle n'apparaît jamais, et certains idiots présentent toujours un état d'infantilisme qui porte d'ail-

leurs sur tout leur organisme. Les organes génitaux sont souvent mal conformés. Dans un travail fait avec le Dr Bourneville (1), nous avons examiné sous ce rapport 758 idiots ou imbéciles avec ou sans épilepsie et nous sommes arrivés aux conclusions suivantes : les anomalies des organes génitaux chez les idiots et les imbéciles sont extrêmement fréquentes si on les compare avec ce qui se rencontre chez les individus bien équilibrés. Les aptitudes génésiques des idiots sont très atteintes si on en juge par le grand nombre de cas de cryptorchidie. Les anomalies qu'ils présentent consistent en phimosis, hypospadias, varicocèle, arrêts de développement ou atrophie d'un ou des deux testicules, ectopie testiculaire uni ou bilatérale, conformation vicieuse de la verge (en massue ou tordue). Chez les imbéciles, les anomalies, bien qu'encore plus fréquentes que chez les individus normaux, sont loin de l'être autant que chez les idiots, et sont surtout moins graves, moins incompatibles avec l'acte sexuel. La puberté, par suite, n'offre souvent pas de retard et même elle se montre quelquefois d'une façon très précoce, les imbéciles présentant souvent un développement physique très considérable.

Chez les idiots gâteux, incurables, il n'y a pas d'instinct sexuel à proprement parler, car on ne saurait regarder comme une manifestation de cet instinct l'onanisme auquel la plupart se livrent. Chez les idiots éducables, l'instinct sexuel peut apparaître, mais reste toujours affaibli, quoique quelquefois il soit anormalement développé et perverti, jamais normal par conséquent. Quant aux imbéciles, ils sont souvent d'une précocité extraordinaire, et en même temps c'est chez eux qu'on rencontre le plus de perversions sexuelles.

Parmi les perversions de l'instinct sexuel, la plus fréquente et la plus précoce est l'onanisme. L'énorme majorité des idiots se masturbent, mais il y a lieu de faire entre eux une importante distinction : les uns se masturbent automatiquement ; les autres savent ce qu'ils font et y cherchent une satisfaction sensuelle.

C'est parmi les premiers que se rangent ces petits idiots de deux ou trois ans qui se masturbent pour ainsi dire conti-

(1) Bourneville et Sollier, *Des Anomalies des organes génitaux chez les idiots et les épileptiques* (Progrès médical, 1887).

nuellement. C'est chez eux un tic comparable à tous les autres qu'ils présentent. Il est évident que les appétits génésiques ne sont pour rien dans cet acte. Souvent même il y a cryptorchidie ou anorchidie complète, ce qui est bien peu compatible avec l'instinct génésique. Mais nous avons dit que certains idiots mettaient en jeu dans leurs tics une sensibilité exquise. Or, il est peu de points du corps qui soient doués d'une sensibilité aussi fine et aussi spéciale que les organes génitaux. Rien d'étonnant dès lors à voir les idiots éveiller cette sensibilité tactile.

Cette masturbation automatique ne se rencontre à un certain âge que chez les idiots absolument complets. Mais on peut la voir chez de tout jeunes idiots ou imbéciles, au même titre que chez certains enfants d'intelligence normale cependant. Dans ce cas on voit souvent cette habitude disparaître avec l'âge, particulièrement au moment de la puberté, ou sous l'influence de l'éducation. Si les enfants idiots éprouvent dans ces conditions une certaine satisfaction sexuelle, ce n'est pas cependant le véritable plaisir sexuel. Celui-ci ne s'observe ordinairement que lorsque les organes génitaux sont arrivés à ce degré de développement qui marque la puberté. Il en est cependant chez lesquels l'instinct sexuel véritable prend un développement extraordinairement précoce. Nous avons plus d'une fois observé des idiots d'un niveau intellectuel assez inférieur, éprouver dès l'âge de quatre ou cinq ans du plaisir au contact des petites filles ou des femmes. Il en est qui cherchaient à violenter leur petite sœur ou à lui faire des attouchements obscènes. Tel autre que nous avons connu s'en prenait à sa mère dont il soulevait les jupons. Que de fois dans les asiles d'idiots n'en voit-on pas qui cherchent à faire des attouchements à leurs infirmières et qui aiment leur contact, ce qui les met, du reste, dans un état d'excitation générale. On observe en effet ces tendances plus fréquemment vis-à-vis de femmes ou de jeunes filles que vis-à-vis d'enfants de leur âge. C'est ce qui semble bien prouver que c'est véritablement l'instinct sexuel qui est en jeu. Du reste, chez l'enfant normal, l'émotion sexuelle existe plus souvent qu'on ne croit et bien avant le développement de la puberté. Elle n'en est donc pas la conséquence directe.

Mais si ces perversions de l'instinct sexuel se montrent assez souvent chez les idiots, elles sont encore bien plus manifestes chez les imbéciles. L'onanisme est peut-être moins fréquent chez eux que chez les idiots jusqu'à l'âge de la puberté; mais, à partir de ce moment, c'est l'inverse qui se produit, et dans ce cas c'est sous l'influence du besoin sexuel, c'est pour se procurer la satisfaction sexuelle qu'ils le pratiquent. Les filles, sous ce rapport, sont absolument comparables aux garçons, Nous en avons vu une à Bicêtre qui, à force de se masturber en se frottant les cuisses l'une contre l'autre (c'est leur procédé le plus habituel), avait fini par se déterminer un érythème sur la face interne des deux cuisses. Cet érythème ne l'avait pas fait cesser et elle persista si bien que toute la peau se sphacéla et que la plaie ne put jamais se cicatriser complètement.

Ils pratiquent fréquemment l'onanisme à deux, le plus souvent entre imbéciles, mais la sodomie est également pratiquée. Beaucoup d'imbéciles forment de véritables ménages. Lorsqu'ils choisissent un idiot, celui-ci est ordinairement passif. Mais passons sur ces faits et bornons-nous à signaler en somme la fréquence des perversions du sens génésique chez les imbéciles.

Un point plus intéressant à signaler, c'est le caractère trivial, grossier des imbéciles. Ils aiment à dire des obscénités, surtout devant les femmes, en les accompagnant le plus souvent de gestes non moins grossiers que leurs paroles. La trivialité n'est donc pas, pensons-nous, une simple convention. Elle répond à un état psychique spécial. C'est une tendance particulière de l'esprit, qui choque précisément les gens pondérés et bien développés, parce qu'elle est le résultat d'un développement psychique anormal, tout comme une idée délirante nous choque. La trivialité ne s'acquiert pas. C'est une tendance spéciale qui s'observe surtout chez les dégénérés; elle leur est naturelle comme le bon ton l'est aux esprits normaux. Ce n'est pas une tendance naturelle de l'esprit humain corrigée par la civilisation. L'imbécile, sous ce rapport, n'est donc pas un primitif, arrêté à un stade antérieur du développement moral. Ce n'est pas un développement moral enrayé, mais faussé, dévié de sa direction normale.

Les imbéciles du sexe féminin, sans présenter une aussi grande exagération du sens génésique ni des perversions aussi marquées que les hommes, sont cependant très développées aussi sous le rapport de l'instinct sexuel. Mais, au lieu d'être actives, elles sont plus souvent passives. Marie B... est une imbécile de vingt-deux ans, grande, mal bâtie, blésant légèrement. Elle se croit la plus intelligente de toutes ses compagnes. Elle s'est livrée, à treize ans, à un domestique de son père, et depuis elle a eu des rapports très fréquents avec d'autres hommes rencontrés dans les mêmes conditions. Elle se figure être aimée et demandée en mariage par tous les hommes qu'elle voit, quelle que soit leur position sociale. Elle se met aux fenêtres pour envoyer des baisers aux hommes qu'elle voit passer, se livre fréquemment à l'onanisme et à des accès de violence et d'excitation si on l'empêche d'aller trouver les hommes qui pourraient se trouver dans la maison et auxquels elle se livrerait, au premier désir qu'ils en exprimeraient.

L'absence de sens moral, l'impétuosité de leur instinct rendent les idiots et surtout les imbéciles capables de toutes les tentatives sur les femmes et ce sont eux dont les crimes bizarres accomplis après le viol excitent souvent la curiosité publique par leur caractère étrange. — Chez les femmes, on observe une inconscience absolue dans la sphère morale, et non seulement elles se livrent, elles s'abandonnent au premier venu, mais bien souvent même ce sont elles qui s'offrent à lui. On comprend dès lors combien il est utile, quand on se trouve en présence de délits ou même de crimes se rattachant aux choses sexuelles, d'examiner l'état mental des prévenus.

L'instinct d'imitation existe chez les idiots simples et est surtout développé chez les imbéciles, mais il est loin d'être aussi fort qu'on a coutume de le dire. Ainsi que le remarque Séguin, l'imitation est le dernier mot de l'action musculaire. Or, les idiots sont maladroits, nous l'avons déjà dit, ils commandent mal à leurs muscles, ne savent pas s'en servir. Comment donc pourraient-ils imiter convenablement ce qu'ils voient faire ? On sait, d'autre part, le rôle que peut jouer l'imitation dans l'éducation des enfants, et on ne manque pas de l'utiliser

chez les idiots. Mais on est loin de constater d'aussi bons résultats chez les idiots et les imbéciles que chez les enfants normaux, ce qui ne peut s'expliquer que de deux façons : ou que le rôle de l'imitation dans l'éducation n'a pas l'importance qu'on lui attribue, ce qui est faux, ou que l'instinct d'imitation des idiots n'est pas aussi développé qu'on le dit.

En quoi donc diffère le rôle de l'imitation dans l'éducation des enfants normaux et des idiots? En ceci, à notre avis, que chez les idiots l'imitation est automatique, tandis que chez les enfants normaux elle est accompagnée de la compréhension de l'acte imité.

On observe chez les enfants qu'ils imitent les actes et les paroles des grandes personnes, surtout dans leurs jeux. Ils entrent alors tellement dans la peau de leur personnage que, non seulement ils en reproduisent les gestes, mais encore des raisonnements qu'ils ne s'appliqueraient pas à eux-mêmes en pareille circonstance. Il n'y a donc pas seulement imitation de l'acte présent, mais aussi de l'acte passé, des idées exprimées antérieurement, grâce au souvenir. L'idiot, lui, ne joue guère, et sa mémoire est faible; il ne peut donc pas s'inculquer, par l'imitation et la répétition de ce qu'il a entendu dire ou vu faire, les idées qu'on a émises devant lui ou la conduite qu'il a vu tenir.

L'imitation, pour porter ses fruits, a besoin chez l'enfant de se reproduire un grand nombre de fois. De plus elle se produit surtout sous l'influence de l'acte présent, plus que par le souvenir; mais, malgré cela, rien n'est plus faux que de dire que les idiots sont imitateurs comme le singe.

Séguin (1) avait déjà remarqué au contraire qu'ils n'ont souvent ni le goût, ni la possibilité de l'imitation, soit à cause de l'instabilité de leurs organes, soit à cause de leur difficulté d'attention, soit à cause de leur faiblesse de volonté, et que ce sont plutôt les imbéciles qui en sont doués. Il faut d'ailleurs, pour imiter, que l'on ait la notion des diverses parties de son corps et beaucoup d'idiots ne l'ont pas. S'ils imitent, c'est donc tout à fait inconsciemment, et, partant, sans grande utilité.

(1) Séguin, *loc. cit.*

Pour imiter vraiment, il faut une certaine dose d'intelligence, comprendre ce qu'il y a d'intéressant dans un acte et avoir un motif pour le reproduire. Il faut que cet acte attire suffisamment l'attention de l'idiot pour déterminer chez lui une idée qui s'exprime par un mouvement analogue à celui qui s'est produit devant lui. Or, nous avons vu quels troubles présente l'attention chez l'idiot et chez l'imbécile. Ne comprenant pas la portée de ce qu'il voit, l'idiot n'éprouve pas le besoin de le reproduire. Son imitation, quand elle a lieu, se fait donc en quelque sorte à son insu, de la même façon dont inconsciemment on imite les jeux de physionomie d'un interlocuteur ou d'un acteur.

L'imitation chez l'idiot et chez l'imbécile nous paraît donc avoir pour principal caractère d'être un acte auquel l'intelligence ne participe que peu ou point. Le profit qu'on peut en tirer pour l'éducation consiste donc surtout à obtenir la reproduction en quelque sorte automatique d'actes semblables à ceux qu'on aura maintes fois exécutés devant eux, sans grand espoir de les voir interpréter, et par conséquent transformer suivant les circonstances particulières réclamant leur modification. Chez l'idiot, c'est là un fait presque constant, et qui n'a pas lieu de surprendre. Mais chez l'imbécile, on observe en outre que, lorsqu'il cherche à modifier un acte appris par imitation, il le fait d'ordinaire d'une façon maladroite et qui montre bien qu'il n'a pas du tout saisi le but et la raison de l'acte qu'il imite. Ce fait déjà frappant chez lui pour les actes, le devient encore plus pour les idées, et lorsque dans la conversation il se croit, comme c'est le cas le plus fréquent, de l'esprit et veut en faire montre, il se livre à une série de coq-à-l'âne qui égaient souvent fort la société où il se trouve.

Chez l'imbécile, l'imitation, comme tout le reste, est dirigée vers ce qui est mauvais ou malfaisant. Chez les idiots, on observe surtout l'imitation des actes, beaucoup moins celle des paroles, des idées, sauf chez ceux d'un degré un peu supérieur. Mais les actes répréhensibles, les paroles obscènes, grossières, ne sont pas, en général tout au moins, imités de préférence à ceux qui sont indifférents. Les imbéciles prennent au contraire bien plus facilement les manières des gens grossiers et mal

élevés. S'ils paraissent se tenir assez convenablement, quoique pas toujours, au milieu de gens convenables, ils sont dans un état de contrainte et reprennent vite leurs tendances dès qu'ils ont changé de milieu. Ils apprennent avec une facilité étonnante les termes d'argot, se donnent des airs de voyous ou de filles publiques, et ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'ils s'en font gloire. Il faut du reste remarquer que cette tendance s'observe chez un certain nombre d'enfants, d'ailleurs intelligents, mais d'un caractère faible et facilement entraînable. Or, les enfants convenables, bien élevés, ayant de bons sentiments, et surtout des sentiments de leur âge, ne cherchent pas à imiter de telles manières et à en tirer vanité. Mais ceux qui ont de mauvais instincts, qui sont vicieux, qui sont plus avancés que leur âge ne le comporte, qui cherchent à imiter les grandes personnes dans ce qu'elles ont surtout de mauvais, ceux-là essayent d'entraîner les autres en leur faisant entrevoir des satisfactions qui les tentent, mais qu'ils ne peuvent se procurer seuls. Ce sont donc toujours les sentiments malsains, bas, grossiers, qui ont le plus de chances de frapper les esprits faibles. Rien n'est plus facile à entraîner qu'un imbécile. Le raisonnement le plus saugrenu, soutenu avec autorité et conviction, suffit à le décider.

Lorsque l'indiscipline se met parmi les imbéciles dans une section d'hospice, elle se propage avec une remarquable rapidité. Très poltrons généralement quand ils sont isolés, ils ne reculent devant rien quand ils sont en groupe, et souvent, sans savoir de quoi il s'agit, ils se mettent à crier, à frapper, parce qu'ils ont vu les autres crier et frapper. De plus, ils se mettent toujours du côté du plus fort, et nous aurons lieu d'y revenir lorsque nous analyserons leurs sentiments moraux.

Il y a encore une chose qui est plus spéciale aux imbéciles et qui n'est du reste qu'une perversion en quelque sorte de leur instinct d'imitation, c'est la simulation ; simulation grossière et maladroite, bien entendu, mais qui montre bien la perversion de tous leurs sentiments. Ce besoin de simulation les pousse à raconter des choses invraisemblables, particulièrement en ce qui concerne leurs maladies, ou encore à se faire

passer pour plus bêtes qu'ils ne sont. Nous en reparlerons plus longuement à propos du mensonge.

Il nous reste un petit point à signaler aussi, pour montrer que leur instinct d'imitation n'est pas vraiment si grand qu'on le suppose. Il est en effet assez rare de voir se produire chez eux des maladies par imitation telles que l'écholalie, l'échokinésie dont nous n'avons guère rencontré d'exemples chez les idiots. M. Noir, comme nous le disions plus haut à propos des tics, en a cependant signalé des cas. On n'observe quelquefois qu'un degré très atténué d'écholalie, consistant à répéter le dernier ou les derniers mots prononcés devant eux. Mais ce n'est pas de la véritable écholalie, telle qu'on la voit par exemple dans la maladie des tics de Gilles de la Tourette.

L'instinct d'imitation nous amène à parler de certaines aptitudes qui se manifestent assez souvent chez les idiots et les imbéciles avec une grande intensité, et que tous les observateurs ont notées. Ce sont surtout des aptitudes artistiques ou encore mathématiques.

Mais tous les arts ne donnent pas lieu à des tendances analogues, et c'est surtout pour la musique qu'on les rencontre bien plus que pour le dessin, la peinture ou la sculpture. Quoique cela puisse paraître désagréable pour les musiciens, cela tend à montrer que la musique est le moins intellectuel de tous les arts. Tandis que le dessin ou les arts qui en dérivent cherchent à éveiller directement des sentiments et des idées par les scènes qu'ils représentent, la musique s'adresse spécialement aux sens et détermine une sensation agréable ou désagréable, sans qu'aucune idée ou même aucun sentiment intervienne à moins d'une éducation approfondie, et cela par la seule combinaison des sons. C'est donc un art tout à fait sensuel, ce qui explique qu'il est beaucoup plus universellement répandu que les autres et à la portée du plus grand nombre des intelligences. Comme c'est la sensation auditive qui est une des mieux développées chez les idiots, et que c'est à elle que s'adresse la musique, cela explique qu'on rencontre de préférence les tendances musicales chez les individus de cette catégorie.

Nous ne parlons pas bien entendu, comme tendances musicales, des chantonnements continuels de certains idiots incurables; bien qu'à un certain point de vue on puisse les rapprocher de ces chants rythmés sur deux ou trois notes au plus de certains peuples primitifs. Comme ces sauvages qui accompagnent leur chant monotone de mouvements cadencés, toujours les mêmes, les idiots qui chantonnent accompagnent aussi leur chantonnement d'un balancement de la tête et du corps. Pour les amateurs d'atavisme chez les idiots, ils peuvent en trouver là un exemple.

Quelquefois, des idiots, qui ne savent pas prononcer un mot, retiennent du premier coup un air même assez difficile qu'ils fredonnent juste ensuite. Chez d'autres la musique fait cesser leurs cris ou bien ils adaptent leur balancement à son rythme.

Chez les idiots simples, cette tendance musicale se rencontre très fréquemment. Dagonet (1) cite une idiote dont le vocabulaire était très restreint et qui n'avait commencé à parler qu'à neuf ans. Elle n'avait aucune notion des notes et cependant elle avait une aptitude remarquable pour la musique. Ainsi elle répétait sur le piano les airs, sans doute peu compliqués, qu'elle entendait pour la première fois. Elle était, du reste, fille de musiciens distingués.

Morel (2) rapporte également l'histoire d'un idiot qui se mit un jour à jouer du tambour et y fit en trois ou quatre fois des progrès assez rapides pour remplir les fonctions de tambour à l'asile où il était. Or son père et son grand-père avaient été tambours dans l'armée, et son frère avait toujours eu le plus vif désir de devenir aussi tambour au régiment. On pourrait multiplier ces exemples, et nous avons nous-même observé un assez grand nombre d'idiots chanteurs qui connaissaient tous les airs à la mode en en écorchant bien entendu les paroles.

Chez les imbéciles, on observe souvent aussi ces mêmes tendances. Il est même à remarquer que souvent ceux qui spontanément, sans aucune étude préalable, jouent d'un instrument et reproduisent les airs qu'ils ont entendus, sont inca-

(1) Dagonet, *Traité des maladies mentales*.
(2) Morel, *Études cliniques*.

pables d'apprendre la musique enseignée d'une façon méthodique. Cela tient à l'instabilité de leur attention sur laquelle nous avons déjà insisté et qui les empêche de jamais atteindre à un développement complet, même pour les facultés où ils montrent le plus de dispositions. Cette particularité montre bien quelle différence il y a entre eux et les individus normaux et prouve que cette différence tient uniquement au trouble de leur attention. Chez les gens normaux, en effet, l'éducation perfectionne les tendances naturelles et leur permet d'arriver à une grande perfection. Chez les imbéciles, au contraire, la disposition naturelle reste seule et l'éducation est incapable de la développer. On en a un exemple frappant chez ces enfants prodiges qu'on promène de ville en ville de temps à autre comme musiciens ou calculateurs. Jamais on ne les voit devenir de grands artistes ou des mathématiciens distingués. Ils ont une aptitude plus grande que celle des sujets que nous examinons en ce moment, et voilà tout, car leur intelligence n'est souvent pas plus développée que celle des imbéciles. Aussi les voit-on s'arrêter court à un certain âge, au moment de la puberté surtout, cesser de faire aucun progrès, rétrograder même souvent rapidement.

Il est un point sur lequel nous devons attirer l'attention : dans plusieurs de ces observations de dispositions musicales étonnantes, on note que les parents étaient eux-mêmes des musiciens distingués, quelquefois même que l'instrument sur lequel l'idiot se montre habile est précisément celui de son père, de son grand-père. Faut-il voir là une preuve de la réalité de la mémoire organique héréditaire qui apparaît surtout dans les cas où la disposition fait un contraste remarquable avec le faible développement du reste des facultés intellectuelles?

Mais il n'y a pas que les aptitudes musicales qu'on puisse observer à un haut degré chez les idiots et les imbéciles. Ireland (1) cite deux cas où existaient, dans l'un, une remarquable aptitude à dessiner et à graver sur bois, dans l'autre, une disposition toute spéciale pour l'architecture et la cons-

(1) Ireland, *Traité de l'idiotie.*

truction des maisons. Nous avons nous-même observé une petite fille de six ans, imbécile, ne sachant ni lire, ni écrire, incapable de ne rien apprendre et qui dessine tout ce qu'elle voit. Elle copie toutes les lettres de l'alphabet sans connaître leur nom ni leur signification. Elle reproduit tant bien que mal tous les objets qu'elle voit, les scènes dont elle est témoin. Si vous lui demandez ce qu'elle a représenté, elle n'en sait rien. Ceci confirme bien l'opinion de Griesinger (1) que les aptitudes spéciales et les talents qu'on rencontre ainsi chez les idiots et les imbéciles sont plutôt instinctifs qu'intelligents. Cet auteur a remarqué aussi qu'on ne les observe jamais dans l'idiotie accidentelle succédant à une maladie du cerveau chez un enfant qui jouissait auparavant de toute son intelligence, mais seulement dans l'idiotie congénitale.

Quoique cela ne rentre pas dans l'instinct artistique, nous croyons devoir parler ici de certaines autres aptitudes spéciales qu'on peut rencontrer, à un degré surprenant pour leur état, chez les idiots et les imbéciles.

C'est ainsi que Forbes Winslow (2) rapporte le cas d'un idiot qui pouvait se rappeler le jour où chaque personne était morte dans le pays depuis trente-cinq ans, et répétait sans varier le nom et l'âge du décédé. Mais il était incapable de répondre à la moindre question, incapable même de se nourrir seul. M. Falret nous a raconté avoir vu dans un asile d'Angleterre un imbécile qui disait immédiatement la date de la naissance, de la mort et des principaux événements de la vie de tous les personnages célèbres qu'on lui citait. — Le Dr Heim (3) raconte le cas d'une femme dont l'intelligence était très limitée, ainsi que le langage, et à qui, dès qu'on disait son âge, vous répondait immédiatement le nombre de minutes que cela faisait. — Atkinson (4) parle d'une femme idiote dont le seul plaisir était de s'occuper de questions de nombre. — On pourrait multiplier ces exemples ; Griesinger (5) a noté chez les

(1) Griesinger, *Traité des maladies mentales.*
(2) Cité par Ireland.
(3) *Id.*
(4) *Id.*
(5) Griesinger, *loc. cit.*

idiots d'une capacité mentale inférieure une remarquable mémoire des lieux, observation qu'on peut également faire chez les animaux et particulièrement chez le cheval, qui n'est pas un des plus intelligents cependant parmi les mammifères.

A l'instinct d'imitation on peut rattacher le jeu, bien qu'on puisse le considérer comme un instinct à part, non seulement chez l'homme, mais chez tous les animaux supérieurs. Le jeu est, en effet, avant tout, d'essence physiologique. Bain (1) dit avec raison : « Chacun sait qu'il y a une espèce d'activité qui semble vivre d'elle-même, qui ne coûte aucun effort, qui cause du plaisir, loin de fatiguer, et que ne modifie pas sensiblement ni un stimulus, ni l'idée d'un but, c'est manifestement l'effet d'une force spontanée. Le résultat de cette force spontanée est un certain mouvement qui paraît tout à fait indispensable aux jeunes êtres n'ayant pas d'autres moyens de dépenser leur activité nerveuse. » — « Le plaisir que procure ce succédané de l'activité utile, dit Perez (2), est proportionné à la vivacité, à l'exubérance des forces mentales et cérébrales qui montent ou baissent en raison de la vigueur et de la nutrition du système nerveux. » Cette dernière phrase nous laisse prévoir ce que sera le jeu chez l'idiot dont les forces mentales sont loin d'être vives ou exubérantes.

En réalité, en effet, les idiots ne savent pas jouer. Le besoin du jeu, qu'on observe de si bonne heure chez les nourrissons, ne se remarque pas chez l'idiot et les parents vous disent que leur enfant ne jouait jamais, que plus tard il n'aimait pas et ne savait pas s'amuser avec les enfants de son âge. Les agaceries de la mère à l'enfant, qui provoquent ses premiers rires, l'idiot y paraît insensible, et cela attire par son étrangeté l'attention des parents.

Lorsqu'on pénètre dans les réunions d'idiots d'un certain âge, on est frappé de ce fait que, malgré les divertissements qu'on met à leur portée, malgré l'entraînement auquel leurs maîtres cherchent à les soumettre, on ne les voit jamais jouer avec entrain. De deux choses l'une, ou ils sont engourdis, apathiques et n'ont pas de plus grande satisfaction que de rester

(1) Bain, *La Science de l'éducation*.
(2) Perez, *loc. cit.*

immobiles dans un coin, ou ils sont agités et incapables dès lors de se livrer à un jeu suivi quelconque.

On peut jouer seul ou collectivement. Dans les deux cas, on fait montre de qualités différentes et le jeu a des caractères particuliers.

Lorsqu'un enfant s'amuse seul, c'est plutôt, à ce qu'il nous semble, l'élément intellectuel qui est mis en mouvement ; l'enfant a un but, une idée qui suppose un raisonnement. Au contraire, dans le jeu collectif, c'est l'élément moteur et émotionnel qui semble avoir la plus grande part. C'est là que se montre la première tendance sociale, car le jeu collectif représente en petit la lutte ordinaire de l'existence. Les enfants cherchent à se devancer l'un l'autre ; c'est à qui arrivera le premier au but, à qui sera le plus adroit, que ce soit le corps ou l'esprit dont il s'agisse. Le principal est de vaincre et de lutter. Le plaisir du jeu n'est qu'à ce prix, et ce plaisir est l'émotion causée par l'effort, l'exercice des fonctions et des facultés, et le succès ou la défaite. Aussi, le jeu collectif est-il préférable au jeu solitaire. Il habitue l'enfant à se trouver en contact avec ses semblables, à réprimer ses passions, à s'incliner devant ceux qui lui sont supérieurs, sous quelque rapport que ce soit, à juger des sentiments et du caractère de ses semblables. Les idiots, eux, n'ont qu'une conscience bien imparfaite de leurs besoins physiologiques, ils sont indifférents, pas jaloux. Aussi n'éprouvent-ils pas le besoin de jouer parce qu'ils ne trouvent pas de satisfaction dans le fonctionnement de leur organisme ou de leurs facultés. Ils ne paraissent éprouver aucune satisfaction à faire montre de force, d'adresse ou d'intelligence. Néanmoins, comme le côté émotionnel est encore moins développé chez eux que le côté physique, on les voit préférer les jeux purement physiques, les exercices corporels aux jeux d'adresse proprement dits. Tels sont, par exemple, la gymnastique, la canne, les exercices de marche auxquels ils se plient mieux qu'à tout autre. La promenade, qui met en jeu à la fois les tendances physiques et émotionnelles, est un de leurs plaisirs favoris.

Il est une variété d'idiots qu'on voit jouer comme les autres enfants, ce sont les idiots crétinoïdes. Ce sont les jeux

tranquilles, solitaires qu'ils préfèrent. Ils restent très tard enfants sous ce rapport, comme sous celui du caractère général d'ailleurs, et cela contribue encore, avec leur physique, à leur faire paraître beaucoup moins que leur âge. On les voit, à quinze ou seize ans, jouer encore avec des poupées, ou avec des images, comme des enfants de trois ou quatre ans, ce qui, joint à leur physionomie impassible, leur donne un cachet tout particulier.

Les imbéciles savent se livrer au jeu, mais y apportent naturellement tous leurs défauts, et leur caractère s'y montre sous son véritable jour. Les jeux qui leur plaisent le plus sont les jeux bruyants, où ils peuvent casser, crier, être brutaux.

Ils dégénèrent souvent en querelles et se terminent par des coups. Jaloux et mauvais camarades, les imbéciles cherchent en effet à l'emporter par de mauvais procédés, usant de leur force vis-à-vis des plus petits pour gagner même quand ils ne le doivent pas. En un mot, tous leurs mauvais sentiments se donnent libre cours. Il ne faut pas, bien entendu, leur parler de jeux intellectuels, c'est aux jeux physiques surtout qu'ils aiment à s'adonner, et le plaisir qu'ils en éprouvent ne provient pas tant du sentiment qu'ils ont du fonctionnement de leur organisme, que de leur amour-propre et de leur désir de paraître supérieurs à ceux qui les entourent.

Si le jeu est une marque des dispositions sociales de l'individu, il existe une autre manifestation extérieure de ces dispositions. C'est la façon dont il se comporte vis-à-vis d'autrui dans ses rapports journaliers. C'est ce qu'on appelle la politesse, la civilité. C'est un produit de la civilisation, de l'éducation, très variable chez les différents peuples, aux différentes époques, mais qui se retrouve toujours sous une forme ou sous une autre.

On arrive assez facilement à donner des habitudes de politesse aux idiots simples. On en voit souvent de très polis, très avenants, très aimables. Il en est rarement de même chez les imbéciles. Prétentieux et grossiers, ils croient spirituels de se montrer insolents envers leurs supérieurs ; surtout en présence de leurs camarades. Lorsqu'on les réprimande, il arrive fréquemment qu'ils vous répondent par des grossièretés aux

conseils qu'on leur donne et surtout dès qu'on a le dos tourné. Cela faisant partie de leur éducation plutôt que de leurs qualités naturelles, il est inutile d'insister davantage sur ce point qui n'a d'ailleurs pas une grande importance.

Nous avons rapporté à l'instinct d'imitation le langage artificiel. Mais cette question est si capitale dans la psychologie qu'il est indispensable de lui consacrer un chapitre spécial que nous trouverons plus loin.

Il existe encore chez les idiots un autre instinct qui se rencontre du reste à un certain degré chez les enfants normaux : c'est la destructivité qui, chez tous les enfants, se montre comme première manifestation de leur motricité, sous forme de besoin de frapper, de casser, de détruire. Ayant besoin de dépenser leur activité motrice, et ne comprenant pas l'utilité des objets, ils ne trouvent rien de mieux que de les démolir. Quand ils y sont arrivés, ils ont une sensation de satisfaction que donne l'effort couronné de succès. Mais bientôt ce besoin de dépense d'efforts cesse de se traduire par la destructivité. La constructivité apparaît. Les enfants bâtissent en sable, échafaudent des morceaux de bois, des pierres, etc. Mais à peine ont-ils édifié qu'ils se mettent à démolir, paraissant éprouver un tel plaisir à ce dernier exercice qu'ils semblent ne s'être donné tant de peines pour construire ce qu'ils ont fait qu'en vue de la satisfaction qu'ils auront à le détruire. Le désir de conserver ce qu'ils ont élévé se montre enfin et se développe de plus en plus. Il n'y a plus que par instants, dans leurs jeux, quand ils lâchent la bride à leurs instincts, qu'ils détruisent encore pour le plaisir de détruire.

Chez les idiots, ces tendances sont encore bien plus accusées. Plus l'idiot est inférieur, et moins l'idée de construction et de conservation est développée. La plupart brisent pour le plaisir de briser. Encore est-il douteux s'ils éprouvent réellement un plaisir. Ils ne se contentent pas en effet de mutiler les objets qui les entourent, ils se font subir à eux-mêmes des mutilations. Les exemples d'auto-mutilation chez les idiots profonds sont bien connus, mais on peut les rencontrer également chez les imbéciles. Cependant ce qu'on observe le plus

souvent chez ces derniers, c'est le besoin de casser, de détruire ; c'est ce qu'on a désigné du nom de clastomanie. Dans ce cas, il est rare que cela se montre à l'état isolé. Ordinairement les idiots, même d'un certain âge, en restent au point où sont les tous jeunes enfants sous le rapport de l'instinct de destruction ; ils ne savent ni ne cherchent à édifier et mettent souvent une persistance étonnante et une grande habileté pour démolir. Tel est un idiot de Bicêtre, aveugle, et parlant à peine, qui arrive avec un simple clou à démonter toutes les serrures qu'il peut rencontrer.

Plus tard, lorsque la manie de casser et de détruire est passée, on n'observe guère chez eux le besoin inverse d'édifier. Mais du moins se montrent-ils conservateurs, ce qui tendrait à prouver que, s'ils ne construisent pas, c'est qu'ils en sont incapables et non qu'ils ne le voudraient pas. Il n'en est pas de même chez les imbéciles. Leur esprit malicieux ou malfaisant continue à les pousser à détruire non plus dans le but de dépenser leurs forces, mais dans le dessein de nuire. C'est une satisfaction malsaine qu'ils recherchent. Tous ne sont pas ainsi naturellement, mais un grand nombre, et presque tous à un moment donné, sous l'influence d'une rancune, par exemple. Aussi doit-on s'en méfier beaucoup. Car une des formes les plus fréquentes après la clastomanie qu'on observe chez eux, est la pyromanie ou même les tendances homicides, avec l'étude desquelles nous entrerions dans le domaine pathologique.

Ce parallèle rapide des instincts chez les idiots et chez les imbéciles nous montre encore que, si les idiots sont des êtres la plupart du temps indifférents au point de vue social, il n'en est pas de même des imbéciles qui, le plus souvent, sont nuisibles et dangereux, anti-sociaux, avons-nous dit.

CHAPITRE VI

DES SENTIMENTS

Sommaire : Des divers ordres de sentiments. — Plaisir et douleur. — Sentiments affectifs. — Pleurs, rire. — Passions. — Attachement, amitié, amour. — Affectivité pour les animaux. — Commisération. — Crainte. — Courage. — Colère. — Reconnaissance. — Sentiments sociaux. — Protection. — Solidarité. — Propriété. — Vol. — Travail. — Paresse. — Sentiments moraux. — Droit et devoir. — Remords. — Récompenses et punitions. — Religiosité. — Sentiments de famille. — Pudeur. — Timidité. — Modestie. — Vanité. — Coquetterie. — Sentiments esthétiques. — Sentiments intellectuels. — Étonnement. — Curiosité. — Crédulité. — Véracité. — Mensonge. — Ruse. — Physionomie. — Microcéphales. — Hydrocéphales. — Myxœdémateux, leur caractère. — Imbéciles, leur caractère.

« L'appétit est l'essence même de l'homme, a dit Spinosa, et le désir, c'est l'appétit avec conscience de lui-même. » Satisfait, le désir produit une émotion de plaisir ; contrarié, une émotion de peine. Plaisir ou douleur, voilà les émotions fondamentales liées à tout phénomène affectif, et pour nous tous les sentiments dérivent des sentiments affectifs.

Nous examinerons donc ces premiers sentiments avec les émotions et les passions qui s'y rattachent. Les sentiments affectifs nous conduisent tout naturellement aux sentiments sociaux. Mais ceux-ci ont d'autres attaches, et si les sentiments affectifs sont la première condition de leur naissance, les sentiments moraux sont la condition non moins nécessaire de leur maintien. La société repose en effet sur la pro-

priété, de quelque espèce qu'elle soit, et pour l'acquérir il faut développer une certaine activité, produire un travail qui se manifeste différemment suivant les époques et les civilisations, mais qui existe partout et toujours. Tout ce qui viendra dans une société troubler ce rapport fondamental entre le travail et la propriété acquise, sera mal et injuste. Tout ce qui le fortifiera sera bien et juste. La famille et les sentiments qu'elle détermine étant le point de départ de la société, se rattachent tout naturellement à l'étude des sentiments moraux. Mais, pour les entretenir, les hommes n'ont pas cru que les sentiments naturels fussent suffisants non plus que leur intérêt bien entendu, et plus la société s'est développée, plus l'intérêt général a cédé la place à l'intérêt particulier. Pour chercher à maintenir l'état normal, on a recouru à d'autres moyens, la récompense et le châtiment, et ces moyens même ne suffisant pas, on s'est servi des moyens surnaturels ou prétendus tels. L'ignorance où on était des grands phénomènes de la nature rendait la chose facile et peu à peu les religions se sont formées, qui aboutirent à des conceptions idéalistes dont on commence à peine aujourd'hui à voir l'inanité. Les sentiments religieux qui ne sont qu'une conséquence du raisonnement humain ne sont donc pas des sentiments naturels. Aussi, tandis qu'on voit la disparition des autres sentiments pouvoir former des états morbiles spéciaux, celle du sentiment religieux n'a jamais donné lieu à aucune forme pathologique. Une fois la société constituée, l'intérêt n'a pas été le seul but. Le besoin s'est fait sentir de satisfactions générales, les sentiments esthétiques se sont développés et enfin les sentiments intellectuels, supérieurs à tous.

Il va sans dire que tous ces sentiments se sont plutôt développés parallèlement que successivement, mais si l'on considère l'évolution de l'enfant, on voit qu'ils se sont néanmoins présentés avec une prédominance de plus en plus grande dans l'ordre que nous indiquons. C'est encore plus frappant chez l'idiot, et nous chercherons à le démontrer dans les pages qui vont suivre, en même temps que nous tenterons d'établir aussi quels sont les sentiments primaires et secondaires de l'esprit humain. Il est possible que l'ordre que nous donnons

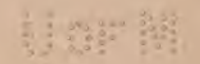


ici ne soit pas admis en général; il nous a cependant paru le plus rationnel et reposer sur l'évolution même de l'esprit de l'enfant, et de cet être qui reste toute sa vie pire qu'un enfant, de l'idiot.

La vie affective ne consiste pas au fond dans le plaisir et la douleur. Ce ne sont là, avons-nous dit, que des effets, des signes qui montrent que certains appétits ou penchants sont satisfaits ou contrariés. Aussi nous avouons ne pas bien saisir la théorie de M. Paulhan (1) qui voit dans tous les phénomènes affectifs le résultat de l'arrêt d'une tendance. Mais passons.

Chez l'idiot complet, les sentiments et les émotions peuvent être nuls, même les sentiments affectifs les plus élémentaires. Et quand on songe que ces êtres sont incapables de reconnaitre ce qui se passe autour d'eux on n'en sera pas surpris. Toutefois, même chez les plus dégradés on peut observer quelquefois des mouvements de plaisir ou de douleur, de joie ou de tristesse, de colère aussi, provoqués par des sensations physiques. Ils agissent en cela comme les jeunes enfants. « Les plus vifs sentiments de l'enfant, dit Perez (2), sont longtemps ceux qui se rapportent au goût. Le besoin de manger domine longtemps tous les autres, même le besoin de mouvement. » Il en est de même chez l'idiot profond qui ne parait guère sensible qu'à la nourriture, si l'on en juge par l'agitation qu'il présente dès qu'on la lui apporte. D'autres fois, comme l'ont remarqué Griesinger, Dagonet, etc., ces mouvements de joie et de tristesse ne paraissent motivés par rien et être le résultat immédiat de modifications insaisissables survenues dans l'état du cerveau et du système nerveux (Griesinger) (3). On les voit quelquefois se mettre tout à coup à rire, ce qui est rare, mais plus souvent à pousser des cris, à s'agiter, à frapper, en même temps que leur visage se congestionne, et cela, sans qu'on puisse découvrir aucune cause à leur accès qui paraît se terminer de même sans motif,

(1) Paulhan, *Les Phénomènes affectifs*.
(2) Perez, *loc. cit.*
(3) Griesinger, *loc. cit.*



et après lequel ils retombent dans leur immobilité et dans leurs mouvements automatiques. Le sentiment du plaisir et de la souffrance est assez vague chez les idiots simples; chez les plus inférieurs, la douleur paraît être à peine ressentie. Les cas d'auto-mutilation sont là pour le prouver. On a cité des femmes qui sont accouchées sans paraître sentir les douleurs de l'enfantement. Nous avons vu, à propos de la sensibilité organique, combien ils ressentaient peu les modifications pathologiques de leurs organes, se promenant avec des maladies mortelles, sans manifester autre chose qu'un peu d'abattement.

Quant à la douleur morale, elle ne peut se montrer évidemment qu'en rapport avec le développement de la sensibilité affective. Nulle chez les idiots complets, elle apparaît avec les degrés moins profonds sans jamais atteindre toutefois un bien grand développement.

Aussi voit-on bien rarement des idiots pleurer. Il faut pour cela qu'ils soient atteints dans leur sensibilité physique ou dans la satisfaction immédiate de leurs tendances. La chose doit être brusque pour qu'ils ressentent un peu vivement les impressions. Le souci de l'avenir pas plus que le souvenir du passé ne les préoccupent, le présent seul existe pour eux. Dans ces conditions, la sensibilité morale est forcément bien émoussée.

Chez l'imbécile, la douleur physique est ressentie beaucoup plus vivement que la douleur morale. Très égoïstes, les imbéciles se préoccupent avant tout de leur bien-être. Ils s'inquiètent facilement du moindre mal qu'ils éprouvent, réclament des soins et sont très douillets, à l'inverse des idiots. Quand il s'agit au contraire de peines morales, ils montrent une indifférence remarquable aux causes capables de les provoquer.

Vous leur annoncez qu'un des leurs est gravement malade ou est même mort : ils ont l'air au premier abord de s'attrister. Cessez de leur parler, et vous allez les voir, après ce premier mouvement, vous entretenir de n'importe quelle idée qui leur passe par la tête, et surtout de ce qui les touche, de quelque futilité le plus souvent. Le meilleur moyen de vous faire aimer d'eux est de leur faire des compliments qu'ils acceptent avec empressement, si hyperboliques qu'ils soient.

En ce qui concerne le sentiment du plaisir en général, il est aussi obtus que celui de la douleur chez les idiots inférieurs. Lorsqu'on arrive à déterminer leur attention par quelque chose d'inattendu, de brillant, etc., on ne saurait trop dire quel est leur sentiment exact, si c'est de l'étonnement simple ou du plaisir. Il est très possible que ce ne soit ni l'un ni l'autre, et qu'il n'y ait chez eux qu'une réaction motrice inconsciente à l'excitation.

Le rire, comme les larmes, est exceptionnel chez les idiots profonds. En cela ils se rapprochent de l'animal et restent même bien au-dessous, car celui-ci a toutes sortes de moyens de témoigner sa satisfaction. Les idiots d'un degré moins élevé savent, au contraire, manifester leur plaisir par des rires et des battements de mains ou des cris. Mais, de toutes leurs manifestations de satisfaction, c'est certainement le rire qui est la moins fréquente, car c'est la plus caractéristique de l'humanité. L'idiot, nous l'avons dit, est peu joueur, il est *solitarius*, ἴδιος, et reste concentré sur lui-même; la raison en est qu'il est inconscient, qu'il ne pense pas et non qu'il réfléchit.

Tout autre est le caractère de l'imbécile. Insouciant, il est tout au plaisir qu'il éprouve et qui, seul, est capable d'occuper son attention, encore qu'il faille en changer souvent. Il s'amuse à n'importe quoi plutôt que de travailler. Au lieu d'être concentré, il est expansif, — lui restant au centre de cette expansion. Son imagination déréglée va à l'aventure et les choses les plus invraisemblables ne l'étonnent pas, tant le jugement et le raisonnement lui font défaut. Il rit des moindres choses, la plupart du temps sans les comprendre, parce qu'il voit rire les autres et qu'il croit risibles des choses qui, quelquefois, ne le sont pas du tout. Il manifeste sa joie bruyamment sans proportion avec le sujet qui la cause, s'excitant progressivement et quelquefois ne sachant même plus à la fin pourquoi il a ri. L'idiot ne rit pas quand il ne comprend pas; aussi rit-il rarement, à moins qu'il ne rie continuellement, comme cela se voit chez certains idiots incurables qui ricanent sans cesse en se balançant. Le rire alors est un vrai tic analogue aux autres, et où l'intelligence n'a absolument rien à

voir. L'imbécile croit tout comprendre et rit sans motif, oubliant même les circonstances tristes dans lesquelles il peut se trouver, si un détail qui lui paraît comique, à tort ou à raison, vient attirer son attention.

A mesure que nous avançons, nous voyons donc se creuser le fossé qui sépare l'idiot de l'imbécile. Dans ce cas particulier, l'imbécile fait certainement preuve de moins de jugement que l'idiot, en riant sans comprendre.

A propos du rire, signalons les accès de rire spontané chez les idiots et les imbéciles, accès survenant sans cause apparente comme cela arrive chez les gens nerveux. Ils sont assez souvent observés comme premier signe attirant l'attention des parents.

Si, dans certains cas, leur cause échappe complètement, dans d'autres, et particulièrement chez les imbéciles, on peut la trouver dans l'existence de certaines idées délirantes, d'ordre érotique surtout, ou comme réponse à des hallucinations auditives ou visuelles.

A côté du sentiment de satisfaction que leur procure la nourriture, le premier sentiment que l'on rencontre chez les idiots les plus dégradés, c'est l'attachement à la personne qui le soigne. Ce sentiment est souvent bien vague, bien fugace surtout, et disparaît rapidement pour se porter sur une nouvelle personne. Aussi est-il bien probable que l'attachement qu'ils montrent s'adresse moins à la personne qu'aux soins qu'ils en reçoivent.

Chez les idiots moins complets, cet attachement à la personne même qui s'occupe d'eux devient bien plus manifeste. Et cela tient surtout à ce qu'ils sont susceptibles d'attention, ce qui leur permet de juger si c'est toujours la même personne qui les soigne, et, si elle change, d'apprécier les différences entre les soins qu'ils reçoivent. Plus l'attention se développe, plus aussi, par conséquent, se développe cette appréciation, d'où naît la préférence et l'attachement pour telle ou telle personne.

L'idiot sourit à l'approche de ceux qui lui causent doucement et qui cèdent à leurs désirs. Parlez-leur brusquement,

vous n'en ferez rien. Il est du reste impossible de connaître à fond un idiot si on essaie de le soumettre immédiatement à une discipline quelconque. Il apprécie parfaitement la bonté et surtout la franchise.

A mesure que nous nous élevons vers les degrés atténués de l'idiotie, nous trouvons que l'affection prend un caractère qui la rapproche de plus en plus de ce qu'on observe chez l'individu normal, c'est-à-dire l'affection fondée, non seulement sur la sympathie, mais encore sur le choix entre certaines personnes. Les idiots, en raison même de ce que nous avons dit de l'attention, sont beaucoup plus susceptibles qu'on pourrait le croire d'attachement et d'affection.

Lorsqu'on les a quittés et qu'ils vous revoient, ils accourent vous dire bonjour avec plaisir et en donnant des signes de joie.

Les imbéciles, au contraire, n'ont pas ou peu d'affectivité. Ils oublient facilement les personnes qui leur ont témoigné le plus d'affection. Ce n'est qu'avec bien de la difficulté qu'on arrive à leur faire écrire à leurs parents absents. Ils ne désirent les voir que pour exiger d'eux des satisfactions de leurs désirs, des distractions, et leur font des scènes dès qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. Ils disent à leur adresse toutes sortes de grossièretés dès qu'ils font une objection ou refusent ce qui leur est demandé. Ils préfèrent n'importe quel plaisir à celui de les voir. Bref, ils se montrent là encore antisociaux par excellence, car, sans les sentiments affectueux envers l'individu et la famille, on ne saurait guère comprendre le développement de la sociabilité.

Il nous faut voir maintenant si le sentiment n'ayant qu'une base purement psychique, morale, existe, et dans quelle mesure. Dans cette étude les idiots profonds doivent être tout d'abord éliminés, car ils sont incapables de comprendre et de pratiquer les divers modes de l'affection : amour filial, amitié, amour sexuel, etc. Nous laissons bien entendu de côté l'amour paternel ou maternel que fort heureusement ils ne sont pas à même de prouver.

Les idiots plus ou moins élevés dans l'échelle intellectuelle sont certainement susceptibles d'affection filiale, quoique d'une

manière très modérée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'assister à la visite des parents dans un asile d'idiots. Leurs témoignages d'affection sont souvent proportionnels aux friandises qui leur sont apportées, mais on en rencontre cependant qui sont heureux de voir leurs parents et leur donnent des caresses non intéressées. L'affection pour les proches marche ordinairement de pair avec l'amour filial. Il en est toutefois qui paraissent n'avoir aucun sentiment affectueux pour leurs parents et en montrent de très vifs pour leurs frères ou sœurs, pour qui ils manifestent parfois une véritable jalousie.

Chez l'imbécile l'amour filial est, comme tous les autres sentiments, d'une remarquable instabilité. Il est trop égoïste, trop occupé de sa personne pour fixer longtemps son attention sur l'affection qu'il doit à sa famille. Lorsqu'il se trouve en présence des siens, il leur témoigne quelquefois, si on l'y pousse, des sentiments tendres. Mais à peine est-il retourné à ses occupations qu'il les a presque oubliés. On a de la peine à lui faire comprendre que la première personne venue ne doit pas supplanter son père et sa mère dans l'affection qui leur est due. Si on leur annonce une triste nouvelle à leur sujet, c'est un incident qui ne les frappe guère plus que ceux de la vie courante et sur lequel ils vous demandent tranquillement des explications comme s'il s'agissait véritablement d'étrangers.

Mais si chez les idiots on peut observer le manque de sentiments affectifs, chez les imbéciles on rencontre souvent leur perversion. Ils ne sont pas rares ceux qui, loin de remercier leurs parents qui viennent les visiter et leur apporter de menus objets, les reçoivent d'une façon désagréable, leur disent des sottises tout en prenant ce qu'on leur donne, ou les injurient si on ne leur apporte rien. Que de fois quand on leur demande s'ils aiment leur père ou leur mère vous répondent-ils que non, en leur donnant les qualificatifs les plus grossiers.

L'amitié est peu fréquente entre idiots, mais on en voit cependant quelques-uns qui vont toujours ensemble pour jouer, et qui s'entr'aident par sympathie. Chez les imbéciles elle se rencontre davantage, mais plutôt sous forme d'association

intéressée que de véritable amitié. Ce sont des pervers qui s'unissent entre eux pour faire de mauvais coups, s'adjoignant quelquefois des idiots assez doux et faibles de caractère pour les aider. On voit ainsi dans les asiles de petites bandes de cinq ou six imbéciles, toujours les mêmes, qui font toutes les méchancetés qu'il y a à faire, qui fomentent tous les petits désordres, qui excitent à l'insubordination contre les maîtres, organisent les évasions. Lorsqu'on les surprend, l'attitude des uns et des autres est bien caractéristique. Les imbéciles de la bande à qui échoient toujours le commandement et le profit se montrent insolents, grossiers, rejettent la faute sur leurs camarades. Ces idiots au contraire ne comprennent souvent pas trop ce qu'on leur a fait faire, en demandent pardon, promettent de ne pas recommencer, sont sensibles aux reproches qu'on leur adresse et tombent ordinairement d'accord pour indiquer les véritables meneurs et les promesses ou plus souvent les menaces qui les ont fait agir eux-mêmes.

« Les pairs de l'enfant, dit Perez (1), ce sont d'abord les animaux, ensuite les autres enfants, puis les adultes qui les amusent. Voilà par conséquent où leurs affections vont de préférence. » Nous avons vu l'affectivité de nos sujets pour leurs parents, pour leurs camarades, voyons le degré le plus inférieur, l'affectivité pour les animaux. — Chez les idiots incurables, néant complet d'affection pour les animaux. Elle n'existe guère plus chez les idiots simples. S'ils ont un animal quelconque en leur possession, ils le serrent, le déchirent, l'écrasent. Demandez-leur pourquoi ? Ils ricanent et vont plus loin pour continuer. Ils ont l'air de croire que l'animal ne souffre pas. Ce motif existe du reste chez l'enfant normal : « Cet âge est sans pitié. » Mais, chez l'idiot, il persiste beaucoup plus tard. Sans doute ne comprend-il pas ce que c'est qu'un être animé.

L'imbécile est raffiné dans ses persécutions, et cela sciemment. Il aime à voir souffrir, il écorche un oiseau vivant, rit de l'entendre crier, et de le voir se débattre. Il arrache les pattes à une grenouille, la regarde un moment souffrir, puis,

(1) Perez, *loc. cit.*

brusquement l'écrase, ou la tue d'une autre façon comme fait un des imbéciles de Bicêtre. Et cependant ce même imbécile aime à élever des petits animaux. A l'époque des nids, presque tous les enfants du service ont des moineaux qu'ils élèvent parfaitement. Ils élèvent de même des souris et des rats.

Ce singulier mélange de sentiments est bien le même, il faut le reconnaître, que celui qu'on peut observer chez des enfants normaux, mais ce qui diffère, c'est sa persistance. Sous ce rapport, l'idiot perfectible peut arriver à avoir des sentiments normaux : l'imbécile n'y arrive guère, à moins d'être toujours maintenu par son entourage dans de certaines habitudes d'esprit. L'imbécile est aussi cruel pour ses semblables que pour les animaux, et cela jusque dans ses plaisanteries. C'est ainsi qu'il rira méchamment et se moquera d'un camarade qui se sera estropié.

En somme, chez l'idiot, la cruauté, quand elle existe, tient à l'absence totale de sentiments affectifs et d'intelligence en même temps : chez l'imbécile elle tient à une perversion du sens moral, et il est bien plus difficile de le corriger que de le développer quand il n'est qu'atténué.

L'amour-passion existe-t-il chez l'idiot? Évidemment pas chez l'idiot profond, ni même, croyons-nous, chez l'idiot simple. Mais il existe certainement chez l'imbécile, où il a toujours un substratum essentiellement physiologique. L'amour platonique n'existe pas. L'imbécile est en effet très lascif. Il aime à dire des obscénités, surtout devant les femmes. Il a tendance à n'employer comme jurons que des mots se rapportant aux organes génitaux et à leurs fonctions.

Nous avons vu qu'ils pratiquent fréquemment la sodomie. Un homme qui a une grande expérience de ces malades nous disait que tous les imbéciles qu'il connaissait la pratiquaient. Ils forment en ce cas de véritables ménages et celui qui représente le mâle protège son ami comme une femelle. De plus ils sont très peu constants dans ces amours contre nature.

Quoi qu'il en soit, malgré sa perversion, il est certain que l'amour existe chez eux. Chez les filles il en est de même, et,

leur instinct sexuel étant aussi très développé, elles parlent d'amour très facilement et jouent leur rôle au sérieux.

Un sentiment corrélatif de l'amitié, et surtout de l'amour, c'est la jalousie. Or il est remarquable qu'on ne l'observe pas, et c'est une preuve que leurs sentiments affectifs ne sont pas très développés, ou sont pervertis. Chez les idiots, au contraire, nous avons vu que la jalousie se manifeste souvent à l'égard des frères et des sœurs.

Le sentiment de la commisération est un sentiment qui marque un grand progrès vers la sociabilité. Il prouve que l'homme sait ce que vaut son semblable; car, pour comprendre la valeur d'un homme et l'utilité qu'il y a à l'aider, à le soulager, à le soigner, il faut réfléchir sur soi-même, se connaître, savoir que les autres hommes sont nos semblables et nous valent.

La commisération est-elle un sentiment complexe ou simple ? Est-elle primitive, spontanée, naturelle à l'homme ? Ou dérive-t-elle du besoin de réciprocité ? Est-ce de l'intérêt bien entendu, forme intelligente de l'égoïsme ? Ce qui se passe chez les êtres inférieurs que nous étudions en ce moment va peut-être nous éclairer un peu.

L'idiot profond est impassible devant une personne qui souffre. Il ne comprend pas. L'idiot d'un degré plus élevé est étonné; il regarde et instinctivement se met à imiter les grimaces de celui qui souffre. L'idiot léger semble prendre plaisir à voir souffrir un de ses camarades. Les deux dernières catégories nous fournissent un spectacle bien instructif. On sait aujourd'hui l'important rapport qui existe entre les jeux de physionomie, les attitudes passionnelles et les mouvements de l'âme.

Les idiots essentiellement automates reproduisent les jeux de physionomie exprimant la souffrance; mais ceux-ci n'éveillent pas chez lui les sentiments corrélatifs faute de développement et de puissance intellectuels. Mais il est déjà permis de supposer que c'est en éveillant chez nous des sentiments analogues à ceux qu'éprouvent les personnes qui souffrent que la commisération se présente à notre esprit par un raisonne-

ment égoïste très simple, consistant à se dire que, si on éprouvait ce que l'individu qu'on voit exprime, on souffrirait et désirerait être soulagé. Mais, chez l'idiot, ce raisonnement ne se fait pas et il reste indifférent. Il ne peut s'élever qu'à un raisonnement encore plus simple, mais beaucoup plus égoïste, à savoir qu'en comprenant que l'autre souffre il se rend compte que lui ne souffre pas. Dès lors il s'en réjouit.

Chez l'imbécile on peut faire des remarques analogues, mais avec quelques différences. Si l'imbécile voit son camarade souffrir d'un accès, par exemple, sa physionomie exprime l'effroi, mais non la commisération. Si son camarade est puni, l'imbécile prend son parti, lance des regards furieux à celui qui vient de le punir. Il y a là une certaine marque de solidarité, germe des instincts sociaux. — Si deux de ses camarades se battent brutalement, il suit la lutte avec intérêt, il est même heureux, se frotte les mains, et semble se féliciter d'être à l'abri des coups qui s'échangent. On est couramment témoin de ces faits dans les services spéciaux.

Quel enseignement pouvons-nous tirer de ces diverses circonstances? Dans le premier cas, comme chez l'idiot, nous ne voyons la douleur d'autrui ne déterminer qu'une chose, l'étonnement et la crainte. L'imbécile ne pense pas qu'il peut lui en arriver autant : dès lors, il n'a pas de pitié. S'il prend, dans le second cas, parti pour son camarade, est-ce bien par commisération pour lui ? N'est-ce pas plutôt par perversion morale? Car ce n'est pas la justice qu'il défend là, au contraire, il s'insurge contre elle, contre le maître qui l'applique. Son instinct de solidarité ne s'éveille que pour le mal, le nuisible. Et ce qui prouve que ce n'est pas parce que son ami reçoit des coups qu'il le défend, mais parce qu'il sait qu'il pourrait en recevoir aussi, c'est que, lorsqu'il voit deux camarades se battre, et sait qu'il ne sera exposé aux coups que s'il s'y expose lui-même, il se réjouit du mal qu'ils se font. La pitié n'est donc pas un sentiment naturel. Tout sentiment naturel se rencontre, si atténué soit-il, chez les individus inférieurs. Quand on ne l'y rencontre pas, on peut dire que c'est un sentiment secondaire, développé par les nécessités de la vie sociale. Produit par un raisonnement conscient ou non, peu

importe, il appartient plus, par conséquent, à la sphère intellectuelle qu'à la phère morale. Le sentiment de la commisération, de la pitié, est dans ce cas. Il n'est donc pas surprenant de le rencontrer singulièrement affaibli et perverti chez les idiots et les imbéciles.

La protection est un sentiment très analogue, et au sujet duquel on pourrait faire les mêmes remarques quoiqu'il soit encore plus faible que le précédent, sauf toutefois chez les petites filles, même très jeunes, observation qui s'applique du reste à celles qui sont normalement développées.

L'idiot est foncièrement craintif. Tout lui fait peur parce qu'il ne s'explique rien. Quand une personne étrangère s'approche d'un idiot, il semble se mettre sur la défensive. Vous lui parlez, il recule, pour venir un moment après auprès de vous si vous cessez de lui causer, ou si le son de votre voix est doux et engageant. La crainte des punitions permet l'éducation des idiots dans une certaine mesure. Mais l'imbécile, à l'état ordinaire, ne craint que les coups. Quand il est surexcité, il ne craint rien.

Ceci nous amène à nous demander si le courage existe chez nos sujets. Pour ce qui est des idiots, nous ne connaissons pas d'actes de courage authentiques. Quant aux imbéciles, ils sont en général lâches, ou s'ils font quelque acte courageux, c'est pour deux raisons : par inconscience du danger ou par impulsion. On peut remarquer aussi que souvent le courage n'est que le fait de l'absence du sentiment de la valeur de la vie humaine, aussi bien la sienne propre que celle des autres. C'est ce qui explique comment certains chenapans, toujours prêts à tirer le couteau, font à la guerre des actions d'éclat; comme d'autres, ne pouvant tuer un individu qui les gêne, se suppriment eux-mêmes par le suicide. La vie humaine n'a que peu de valeur pour eux : ils jouent avec la leur comme avec celle des autres. Si nous considérons quelle notion incomplète l'imbécile a de la valeur de ses semblables et de sa propre personnalité, nous ne serons pas surpris de le voir parfois accomplir des actes de courage, sans qu'on doive lui

en savoir beaucoup de gré. Le courage est très développé chez les races inférieures, ce qui tendrait à prouver qu'il n'est pas tant le résultat d'un mouvement réfléchi que d'une impulsion naturelle, et qu'au contraire, plus l'homme est développé et est capable de mesurer le danger, moins il a de courage. Ce qui le prouve encore, c'est que c'est surtout dans le feu de l'action, alors qu'on est le moins maître de soi, qu'on a le moins conscience de la situation, qu'on a le plus de courage. Bien des sentiments complexes entrent du reste en cause, mais il est si utile de développer le courage, que, dans l'intérêt général, il vaut mieux lui conserver son auréole que de le ramener à ce qu'il est sans doute dans la réalité.

Le courage réfléchi, qui est peut-être plus rare qu'on ne croit, est le fait d'une intelligence forte, qui comprend le danger, mais a confiance dans son énergie pour le vaincre, ou obéit à des sentiments d'ordre très élevé pour le mépriser. Aussi peut-il être allié à une très grande timidité. Les hommes vraiment courageux ne s'en vantent guère. Les imbéciles au contraire, qui ne se rendent compte de la valeur de leur acte que par les félicitations et les encouragements qu'ils reçoivent, s'en targuent d'autant plus qu'ils ont eu moins conscience de ce qu'ils faisaient. Il en est du reste bien souvent de même chez des gens qui ne sauraient, en aucune façon, passer pour des imbéciles.

L'impulsivité et l'irascibilité sont des apanages des races inférieures et se retrouvent chez l'enfant. Les idiots les présentent aussi communément. Ou bien ils ont une apathie extraordinaire, ou bien ils ont des impulsions. La colère est de bon aloi chez un enfant lorsqu'elle a un motif, mais, chez l'idiot, elle est le plus souvent sans raison et d'une violence extrême. Ils se roulent à terre poussant des cris, brisant tout, devenant bleus. Quelquefois même ces accès de colère chez les jeunes amènent à leur suite des convulsions, des suffocations.

Les accès de colère chez les idiots et les imbéciles sont très communs et s'observent souvent à un âge très bas. C'est

presque un symptôme d'instabilité mentale. Ils s'observent du reste chez beaucoup d'enfants qui ont des tares nerveuses et deviendront plus tard des névropathes ou des psychopathes à un titre quelconque.

Mais entre les idiots et les imbéciles se remarquent toujours ces différences sur lesquelles on ne saurait trop insister au point de vue social. Dans ses accès de colère, l'idiot se fait du mal à lui-même, il trépigne, fait des grimaces, agite violemment la tête et se mord souvent les doigts de la main gauche, tandis qu'avec la main droite il frappe ce qui l'entoure et se fait souvent de graves blessures. C'est surtout aux objets inanimés qu'il s'en prend.

L'imbécile s'attaque surtout aux personnes. Il est méchant dans ses colères. Il cherche à faire du mal aux autres, quitte à s'en faire à lui-même. Il porte de mauvais coups à ses adversaires. Quand il est mis dans l'impossibilité de nuire, il écume de rage, la face est violacée ; il a de véritables convulsions quelquefois. Comme le remarque Griesinger, et comme nous avons été à même de l'observer plusieurs fois, ces accès de colère peuvent aller jusqu'à constituer un véritable accès de manie.

La base de la société est le sentiment de la propriété, sans lequel la satisfaction des besoins naturels n'est pas assurée. La sauvegarde des acquisitions faites pour obtenir cette satisfaction est donc la condition première de la vie en commun. Mais on a à se défendre contre la nature et les animaux d'une part, et d'autre part contre l'homme. Dénué de toute protection naturelle, l'homme n'a de force qu'en s'unissant à l'homme pour lutter. Mais, pour rester unis dans cette lutte, il faut la réciprocité, c'est-à-dire un contrat, tacite ou non. Il faut que chacun sache qu'il peut compter sur les autres non seulement pour le défendre, mais pour ne pas être attaqué à son tour par les autres. C'est ici que l'intérêt intervient. L'homme ne secourt l'homme que parce qu'il sait qu'un jour viendra où il aura lui aussi besoin du secours de ses semblables. Ce sentiment de la réciprocité dans la défense, c'est, nous semble-t-il, la base du droit et du devoir, et il n'est

pas besoin pour les expliquer d'aller chercher bien haut dans les sphères élevées de la morale ou de l'intelligence. Il suffit de considérer l'homme avec ses besoins physiologiques et l'intérêt qu'il a à tout faire pour les satisfaire. Et la meilleure preuve qu'il ne faut pas voir dans ces sentiments sociaux autre chose qu'un des modes de l'intérêt, c'est que, dès que l'homme, seul ou en groupe, se sent le plus fort, il attaque celui qui possède ce qu'il convoite. Cette lutte n'est plus de mise, aujourd'hui, d'homme à homme et cela constitue un vol ou un crime. Mais de groupe à groupe elle existe toujours, que ce soit sous forme de société financière, de guerre civile ou de guerre internationale.

Si nous avons dû exposer en peu de mots la genèse des sentiments sociaux que nous croyons la plus simple pour expliquer l'évolution de la société humaine, c'est que l'idiot et l'imbécile, qui nous représentent les types les plus inférieurs de l'humanité, vont sans doute nous permettre de retrouver quelques sentiments sociaux à l'état primitif et rudimentaire, tels par conséquent que devaient les éprouver nos premiers ancêtres. Car on a l'habitude dans la morale spiritualiste de considérer l'homme actuel et non l'homme passé, et d'oublier par quelles séries de transformations psychologiques, modifiées d'une part par les événements, et maintenues de l'autre par l'hérédité, il a dû passer depuis son origine, où, avec un langage primitif, comme celui qu'on retrouve encore chez certaines peuplades, il était plus rapproché du singe que de l'homme actuel.

La société n'a été vraiment constituée que lorsqu'il y a eu de l'industrie et du commerce, cessation de la vie errante et formation de la cité. Or, pour l'industrie et le commerce, la première condition, c'est le travail. Tout individu ne pouvant ou ne voulant pas travailler devient dans une société un être inutile et par conséquent nuisible, car il absorbe à son profit des forces qu'il immobilise et qui sont perdues pour ceux qui en auraient le plus besoin.

Nous sommes donc amenés à examiner le sentiment de la solidarité et de la propriété, puis le goût du travail et de la

paresse. Nous verrons ensuite quelle idée nos sujets se font du droit et du devoir, de la récompense et du châtiment, quels sont leurs sentiments familiaux.

Pour ce qui concerne le sentiment de la solidarité, nous n'avons pas même à rechercher s'il existe, à quelque degré que ce soit, chez les idiots incurables où il est totalement absent. Chez les idiots attentifs, curables, nous avons vu, à propos de l'affectivité pour les personnes, que l'idiot ne paraît pas comprendre la souffrance de son semblable. Or, pour être solidaire, la première condition est évidemment de s'apercevoir que les autres hommes sont nos semblables au moral comme au physique. Nous avons même vu qu'en général un idiot aime à voir un de ses camarades recevoir des coups. La solidarité, le sentiment qu'on aide les autres et qu'on en sera aidé semble donc des plus rudimentaires. Il est juste d'ajouter que le milieu dans lequel ils vivent, les conditions de facilité qu'on donne à leur existence, vu leur incapacité d'y pourvoir eux-mêmes, ne sont pas faites pour développer ces tendances, si elles existent.

C'est chez l'imbécile que nous voyons apparaître la première fois le sentiment de la solidarité. Mais c'est en s'insurgeant contre la société que nous le voyons se montrer. Ce n'est pas pour aider un camarade à faire quelque chose de bien ou d'utile, c'est pour se venger d'une entrave mise à ses mauvais instincts et à ses actes nuisibles. C'est contre le maître qui les punit que les imbéciles se liguent ; c'est pour faire un mauvais coup qu'ils se prêtent un mutuel appui. C'est encore pour défendre l'ami contre nature qu'ils témoignent de leur esprit de solidarité. Nous retrouvons là toujours l'imbécile comme un anti-social, mettant le peu d'intelligence qu'il a au service d'une mauvaise cause, les sentiments sociaux rudimentaires qu'il a se trouvant faussés dès leur apparition.

L'amour de la propriété, pour rester estimable, doit être allié à un respect non moins grand de la propriété d'autrui. Les idiots inférieurs — les incurables laissés de côté — ne paraissent avoir aucune idée de ce sentiment. On les voit aller

venir, s'agiter, toucher à tout ce qui tombe sous leur main, le mettre dans leur poche et se fâcher si on veut le leur retirer. Ils font là, mais à un âge beaucoup plus avancé, ce que font des enfants de deux ans, avec cette différence toutefois qu'à vingt mois un enfant sait déjà ce qui appartient à lui et aux autres. Chez les idiots les plus élevés, ce sentiment atteint souvent un grand développement. Ils ont les poches toujours pleines de bouts de bois, de ficelles dont ils ne se servent jamais, mais qu'ils tiennent à garder. La satisfaction immédiate de leur désir prime toute autre considération, aussi lorsqu'ils rencontrent quelque objet à leur convenance, ne se font-ils pas faute de se l'approprier ; et comme ce qui les touche le plus, c'est la nourriture, c'est ordinairement la part d'aliments ou de vin de leurs camarades qui est l'objet de leurs larmes. Il y en a cependant qui ont une propension toute spéciale au vol. Mais chez aucun plus que chez les imbéciles nous ne voyons cette propension plus développée et acquérant même le caractère impulsif qui lui a fait donner le nom de kleptomanie. Il est rare cependant que ce soit une vraie kleptomanie qu'on rencontre, car il est à remarquer que ce qu'on a regardé comme les stigmates psychiques des dégénérés héréditaires se rencontre beaucoup plus rarement chez les dégénérés profonds que chez ceux qui sont plus légèrement atteints. Ce qu'on rencontre chez eux, c'est le vol fréquent, habituel, inconscient ou déterminé, mais non impulsif. Il en est qui volent à toute occasion : gâteaux aux fêtes, fourchettes et couteaux au réfectoire, cahiers en classe, morceaux de cuir, de bois, de fer à l'atelier, en un mot tout ce qui est à leur portée, sans but, sans utilité, mais aussi sans impulsion. Il en est d'autres, plus nombreux, qui volent pour se procurer un objet qui les tente. Le mobile de leur vol est celui des criminels vulgaires, avec lesquels du reste ils forment une vaste famille dont ils sont les représentants les moins bien partagés peut-être au point de vue de l'intelligence, mais non des mauvais instincts. Mais s'ils n'ont pas le respect de la propriété d'autrui, ils ont le sentiment de la leur propre, et ils la défendent énergiquement, âprement. Ils ont l'amour de la propriété et peut-être faut-il voir dans son intensité la cause de la faible

résistance qu'ils offrent à violer celle des autres. Ils appliquent la théorie qu'on a faussement tirée de Proudhon que la propriété c'est le vol. Nous voyons, en tous cas, que, chez eux, le sentiment de la propriété est faussé comme tous les autres puisque le respect du bien d'autrui est en raison inverse de l'amour qu'ils ont du leur.

A côté du sentiment et du respect de la propriété, il est une autre condition d'une société bien équilibrée; c'est celle même de l'acquisition de la propriété, à savoir le travail. Il n'y a pas lieu de nous en occuper chez les idiots incurables. Chez les idiots curables, la paresse est la règle et a besoin d'être continuellement secouée. « L'extrême paresse, dit Morel, est peut-être le moindre défaut de ces malades ; laissés à eux-mêmes, ils n'ont aucune initiative, ils resteront étendus au soleil, se vautreront dans la boue et ne se réveilleront que pour manger. » Nous ajouterons qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le défaut d'attention de ces malades les empêche de s'intéresser à quoi que ce soit et les laisse plongés dans la vie végétative ; sans imagination, sans préoccupation de l'avenir qu'ils ignorent, ni souvenir du passé, ils n'éprouvent pas le besoin de l'activité. Mais est-ce là de la vraie paresse ? Non. Le vrai paresseux n'est pas celui qui ne fait rien parce qu'il ne sait pas qu'il y a quelque chose à faire, ou ne le comprend pas, c'est celui qui, le sachant et le comprenant, refuse de le faire.

Eh bien ! l'idiot n'est pas paresseux si nous entendons ainsi la paresse. On n'a qu'à lui commander, et il travaillera tant qu'on lui commandera. Il aime même à faire des corvées. Il paraît très fier de la confiance qu'on lui témoigne ainsi.

Tout autre est l'imbécile qui est essentiellement paresseux. C'est avec toutes les peines qu'on le décide à travailler, et encore n'est-ce que par l'appât du gain ou la crainte d'une privation de plaisir ou d'une punition. Cette antipathie pour le travail est la cause de tous les méfaits qu'ils commettent dans la société qui a, avec sagesse, formulé le proverbe que la paresse est la mère de tous les vices.

On se rend bien compte de cette différence entre les idiots et les imbéciles dans des ateliers comme ceux de Bicêtre où

ils travaillent côte à côte. Les idiots une fois dressés à un certain travail — et le fait de travailler marque chez eux une grande amélioration — le font consciencieusement, plus ou moins adroitement, cela va sans dire, ne faisant preuve d'aucun esprit d'initiative et routiniers par excellence. Une fois un certain degré d'habileté obtenu, il leur est impossible de faire aucun progrès, mais ils se maintiennent au même niveau. Quand ils se trompent, c'est par défaut d'attention ou de mémoire.

L'imbécile, lui, outre qu'il est un ferment d'indiscipline partout où il se trouve, a la prétention de bien faire, prend une initiative fâcheuse, se dégoûte vite de sa besogne, voudrait toujours faire celle de son voisin. Il a l'air quelquefois de comprendre assez vite ce qu'on veut obtenir de lui. Sur ces apparences trompeuses, on le laisse livré à lui-même et on ne tarde pas à s'apercevoir des sottises qu'il commet avec un aplomb imperturbable. Il n'a du reste aucun goût dans son travail. Avec son instabilité mentale caractéristique, il voudrait sans cesse changer de métier, n'étant jamais satisfait de celui qu'il fait dans le moment présent.

Là, comme toujours, plus que jamais, l'imbécile se montre un antisocial et est, par là même, dangereux. Livré à lui-même, sans direction, sans travail obligatoire, l'idiot reste inoffensif et indifférent à ce qui l'entoure. L'imbécile, lui, a une imagination qui travaille, avec, en plus, des instincts à son service. Le résultat, c'est un jour ou l'autre quelque attentat contre la société. Il n'y a pas lieu de leur en vouloir sans doute, mais il y a lieu de les traiter comme dangereux et nuisibles.

Le travail est, en effet, le meilleur moyen de contention morale et le plus utile au point de vue social pour ces dégénérés, pour ceux surtout qui sont hospitalisés et qui, coûtants à entretenir, doivent au moins, dans la mesure du possible, compenser les dépenses qu'on fait pour eux. Aussi est-il étonnant de voir les critiques lancées contre les réformes introduites sous ce rapport par notre maître Bourneville, dans l'hospitalisation des idiots et des imbéciles. On a fait, dit-on, des palais pour des êtres profondément dégénérés, alors que les aliénés et souvent même les malades ordinaires sont dans de moins bonnes conditions hygiéniques.

Tout d'abord l'épithète de palais nous paraît bien exagérée pour des bâtiments en briques dont le seul luxe consiste dans beaucoup de propreté, d'air et de lumière. Si les services d'aliénés des hôpitaux sont déplorables, il faut les modifier. Quant aux asiles nouveaux tels que ceux de la Seine, ils présentent un confortable bien supérieur encore à celui des services d'idiots de Bicêtre ou d'Angleterre ou d'Amérique. De plus, en ce qui concerne les dépenses que cela occasionne, les chiffres sont le meilleur argument à invoquer. Eh bien! avec l'organisation des ateliers de menuiserie, de serrurerie, cordonnerie, vannerie, etc., les travaux exécutés par les enfants s'élèvent, d'après les tarifs de la ville de Paris ou de l'Assistance, à la somme de 26.000 francs pour l'année 1889, et ce chiffre, qui est allé en augmentant chaque année, s'élèvera certainement encore. Déduction faite des frais des maîtres, c'est un bénéfice d'environ 10.500 francs (1). Quel est le service non seulement d'aliénés, mais d'épileptiques valides, qui en produit autant? Mais n'est-ce que cela? Non. Car si on fait le compte de ce que dépensaient le même nombre d'enfants livrés à eux-mêmes, comme ils l'étaient autrefois, se déchirant, détériorant tout autour d'eux, salissant du linge en grande quantité, gâtant, etc., et ce qu'ils coûtent aujourd'hui qu'on traite leur gâtisme, qu'on les occupe à travailler au lieu de les laisser abîmer leurs effets, on conviendra que c'est peut-être la meilleure façon de comprendre et de pratiquer l'hospitalisation, et que si ce moyen était plus généralement appliqué, les hospices coûteraient moins cher au budget, ou, s'ils coûtaient autant, pourraient rendre service à plus de malades. Nous autres pourtant, qui sommes si enthousiastes de tout ce qui se fait à l'étranger, il est étonnant que nous ne prenions pas en cela exemple sur lui. Il est vrai que beaucoup ignorent ou veulent ignorer que les établissements de ce genre pullulent en Amérique, où véritablement ils ne seraient pas si en honneur s'ils ne présentaient aucune utilité pratique.

Quel est le degré de développement de leur sentiment du

(1) *Compte rendu du service des enfants idiots, épileptiques et arriérés de Bicêtre*, 1890.

droit et du devoir ? Le sentiment du droit est corrélatif de celui de la propriété. Il y trouve son origine. Comme chez les enfants, ce sentiment est bien peu développé chez les idiots, ou, pour mieux dire, il ne l'est pas du tout. L'idiot ne connaît les droits que son maître a sur lui que par l'expérience, comme un animal pourrait le faire. Mais quant à l'idée de ses droits à lui, en tant qu'homme, nous ne saurions affirmer qu'elle existe, si ce n'est d'une manière négligeable. Il faut, en effet, pour posséder cette idée de droit, avoir à l'exercer, à la défendre. Le droit est d'ailleurs chose variable avec les époques et l'état social. Pour eux qui vivent en dehors de toute société, ils n'en éprouvent pas le besoin, n'ayant aucune revendication à formuler. La vie se résume pour eux dans un si petit nombre d'actes que l'étendue de leurs droits est forcément proportionnée à eux. Plus l'activité se déploie au contraire, plus les rapports sont multiples entre les hommes et plus on sent le besoin d'établir des limites autres que la force aux empiétements des voisins, ce déploiement de force physique faisant perdre une grande quantité d'énergie intellectuelle. Plus l'intelligence des hommes s'élève, plus leur activité se développe, et plus en même temps leurs droits se compliquent et s'étendent. Plus au contraire elle reste inférieure comme chez les idiots, plus il est naturel que leurs droits soient peu étendus et leur sentiment de ces droits très atténué.

Chez les imbéciles on remarque, au contraire, une grande propension à exiger des droits auxquels leur intelligence ne les convie guère. En état de se juger hommes, et se croyant les égaux de leurs semblables, avec leur fatuité naturelle, ils ne doutent pas un instant de leurs droits, incapables d'ailleurs le plus souvent de discerner dans quels cas il faut les faire valoir, mais y tenant d'autant plus qu'ils les comprennent moins. Ne les retenant qu'au point de vue des avantages qu'ils procurent, ils crient avec la plus grande facilité à l'injustice, réclament avec acharnement et généralement à tort et s'insurgent au besoin s'ils n'obtiennent pas satisfaction. Pour eux, « la force prime le droit », ou « la raison du plus fort est toujours la meilleure », sont deux maximes péremptoires. Ils ne font guère de distinction entre tuer, voler, dormir ou manger.

Tout désir devient un besoin et tout besoin exige sa satisfaction immédiate. Quand ils vous disent : « J'ai le droit de faire ça ! » vous devez entendre : « Qui peut m'empêcher de faire ça ? » Aussi l'imbécile est-il aussi indiscipliné et indisciplinable que l'idiot l'est peu.

Quant à l'idée de devoir, incompréhensible sans l'idée de droit, elle est, comme celle-ci, absente ou rudimentaire chez les idiots complets ou profonds. C'est du reste un sentiment très complexe que celui du devoir, et qui tient à l'éducation, à l'habitude, à la crainte, plus peut-être qu'au raisonnement sur la nécessité de la réciprocité et sur l'intérêt bien entendu qu'on a à le remplir pour conserver les droits dont il est le corollaire. Le sentiment égoïste étant le plus naturel à l'homme, et le sentiment altruiste étant, au contraire, un produit du raisonnement, conscient ou non, il en résulte que le sentiment du droit, qui est égoïste au premier chef, se rencontre bien plus facilement et bien plus tôt que celui du devoir, qui est un sentiment altruiste. Le premier se remarque donc chez les êtres humains inférieurs ; le second, au contraire, ne se rencontre que chez des êtres plus développés au point de vue moral et intellectuel. Il y a toutefois une différence aussi à ce point de vue entre l'idiot et l'imbécile et qui montre que le devoir appartient plus à la sphère morale qu'à la sphère intellectuelle. L'idiot, en effet, est capable, jusqu'à un certain point, d'être dressé à faire son devoir ; l'imbécile ne l'est que difficilement. Or, si le sentiment moral est rudimentaire chez l'idiot, chez l'imbécile il est dévié et cela est pire. On comprend d'ailleurs qu'il en soit ainsi, étant donnée l'idée qu'ils se font du droit, qui n'est pour eux que la possibilité de faire une chose sans en être empêché matériellement.

Cette absence de sentiments moraux peut être poussée à un tel degré, ou plutôt leur perversion peut être telle qu'elle constitue une sorte d'aliénation mentale connue sous le nom de folie morale. Si elle peut se rencontrer quelquefois en dehors de l'imbécillité proprement dite, elle est cependant toujours accompagnée d'un certain degré de débilitation mentale, et la perversion qu'on observe dans les instincts et dans les sentiments se rencontre toujours dans la sphère générale de l'in-

telligence. Il n'y a peut-être pas lieu de considérer cette folie morale comme une véritable aliénation, mais simplenent comme un degré très intense, de ce qu'on observe à l'état normal. Mais nous nous occupons ici de la psychologie normale de l'idiot et de l'imbécile et nous ne pouvons insister sur ce point spécial qu'on a l'habitude de traiter dans la pathologie.

Une des nécessités de la vie sociale, c'est le commandement et l'obéissance. Les idiots, comme beaucoup d'enfants, ont très bien la notion du degré d'autorité auquel ils sont forcés de se soumettre. Nous ne parlons pas, naturellement, des idiots profonds, incapables de saisir un ordre. Mais dès qu'ils sont un peu plus développés, ils comprennent très bien au ton du commandement si la résistance leur est ou non possible. Aussi beaucoup d'enfants qui ne sont susceptibles d'aucune direction dans leur famille, se soumettent-ils très facilement à celle des maîtres. C'est le fait, du reste, de tous les individus dénués de volonté. Dès qu'ils en sentent une supérieure à la leur, et inébranlable, ils s'y soumettent, d'autant plus que cela leur épargne la peine de se déterminer eux-mêmes.

Cette observation ne s'applique pas seulement aux individus, mais aussi aux sociétés, et les peuples cherchent à secouer le joug d'une autorité limitée à un petit nombre de personnes dès qu'ils se sentent assez de volonté pour se diriger eux-mêmes.

Les idiots sont assez obéissants, en général, parce qu'ils semblent sentir la faiblesse de leur volonté et que leur réaction n'est pas suffisante pour contre-balancer l'influence de l'autorité. Mais les imbéciles, au contraire, sont tout à fait indisciplinés et désobéissants, ce qui tient en général à ce qu'ils se croient des facultés remarquables et égales au moins à celles de leurs supérieurs. C'est par défaut de jugement. Quand ils sont doux, ils peuvent être obéissants, mais le plus souvent c'est la crainte, la force brutale, indiscutable, qui les fait plier. Mais autant ils sont peu souples pour obéir, autant ils ont le sentiment de la domination sur les autres, sentiment absolument antisocial.

En présence d'êtres doués de sentiments semblables, quelles récompenses et quels châtiments agissent le mieux pour les

encourager, développer et faire jaillir les bons instincts et réprimer les mauvais ? On sait que c'est là un point délicat à établir pour les enfants normaux et à plus forte raison pour ceux-là. Autrefois, avec les enfants, il n'y avait guère de milieu entre l'amour et les coups. Aujourd'hui on cherche à employer d'autres arguments, et ce n'est pas sans raison.

On a remarqué, par exemple, que c'étaient les places qui frappaient le plus les enfants, beaucoup plus que les prix auxquels ne peuvent prétendre que les élèves d'élite. Il en est de même, et plus encore, avec les idiots et les imbéciles. Les premiers, à vrai dire, sont bien peu sensibles aux récompenses purement intellectuelles, consacrant simplement la reconnaissance de leur supériorité sur leurs camarades. Du reste, en général, tous sont plus sensibles aux châtiments qu'aux récompenses, à la peine qu'au plaisir, au blâme qu'à la louange. Et de fait, le plaisir d'être félicité suppose la mise en jeu de bien des sentiments d'ordre élevé auxquels ils n'atteignent guère, tandis que la peine, quelle qu'elle soit, comporte toujours un élément physique, la privation d'un désir, d'un besoin qu'on ressent plus que le plaisir qu'on aurait à le satisfaire. De plus, le champ des récompenses et des châtiments est beaucoup plus limité que pour l'enfant normal, chez lequel on peut s'adresser à toutes les branches de la sensibilité. En outre le défaut d'attention chez les idiots rend très précaire le résultat de la récompense et de la punition, et en tous cas très peu durable. La crainte du châtiment existe très peu chez l'idiot ou même pas. Du reste la crainte est en rapport avec l'expérience, et c'est précisément ce qu'ils acquièrent difficilement, leur attention n'étant pas suffisamment attirée ni leur raisonnement assez développé pour remarquer toutes les circonstances dans lesquelles on les a réprimandés une ou plusieurs fois, et saisir le rapport qui existe entre l'acte qu'ils ont commis et la peine qu'ils subissent, si ce n'est à la longue.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'avec les idiots en général on a peu besoin de recourir aux procédés d'encouragement et de répression. Ils n'ont guère de méchanceté et il suffit de les empêcher de mal faire si on les aperçoit, car le plus souvent

ils agissent sans intention. C'est surtout une grande surveillance qu'il faut exercer sur eux.

Chez les imbéciles, on s'attendrait à avoir beaucoup plus de prise, car ils sont éminemment sensibles à la louange et au blâme, plus encore peut-être à la louange qu'au blâme, étant ordinairement si infatués de leur personne que le blâme ne les atteint pas, toujours persuadés d'une injustice dans l'appréciation de leur valeur personnelle. Chez eux, à l'inverse des idiots, les récompenses agissent surtout quand elles frappent leur amour-propre si naturellement exagéré. C'est ainsi que les places qui témoignent de leur supériorité sur leurs camarades, les prix donnés en séance solennelle, les félicitations publiques ont une influence manifeste. Momentanée seulement, par malheur, car ils profitent souvent des éloges qu'on leur a décernés pour se croire tout permis et donner libre cours à leurs mauvais penchants. De sorte qu'on est pris entre ces deux alternatives, ou les récompenser et exalter leur amour-propre et leurs prétentions, ou ne pas leur témoigner de satisfaction lorsqu'ils ont bien agi, et les décourager de recommencer, les livrer souvent, par colère, à leurs mauvaises tendances.

On doit donc se montrer très circonspect dans la distribution des louanges, ne les donner qu'à bon escient et plutôt en deçà qu'au delà, sinon on est debordé.

Quant aux châtiments, leur action est tout aussi momentanée, et l'alternative est tout aussi délicate que pour les récompenses. D'instinct on se révolte toujours contre un châtiment ; on a de plus toujours la tendance à le trouver disproportionné à sa faute, pour laquelle on invoque d'excellentes raisons de l'avoir commise. Chez les imbéciles qui ont une idée de leurs droits si fausse et en même temps si étendue, il est naturel que toute peine leur paraisse un abus de pouvoir dont ils gardent du ressentiment. Ils se soumettent parce qu'ils ne peuvent faire autrement, parce qu'ils reconnaissent un pouvoir supérieur au leur, mais dans leur for intérieur ils gardent de la rancune et un espoir de vengeance.

Plus ils se croient supérieurs, plus ils se sentent humiliés. N'espérez guère qu'ils feront un retour sur eux-mêmes, qu'ils

se repentiront sincèrement. Ils n'ont qu'un désir : recommencer sans se faire prendre. L'absence de sens moral, ou plutôt sa déviation, fait qu'ils croient ne devoir rien à personne, ni à leurs parents, ni à leurs maîtres, ni à ceux qui les soignent. Leur propre satisfaction est leur but unique et leur supériorité sur les autres. Obligés de céder, ils s'insurgent. Aussi les châtiments moraux ont-ils peu d'action sur eux, ils leur sont indifférents ou ne font que les exciter. Les imbéciles se donnent des airs provoquants vis-à-vis de leurs maîtres, pour se poser auprès de leurs camarades. Très poltrons au fond, ils font les fanfarons pour étonner les autres. Cette satisfaction qu'ils éprouvent à poser ainsi, quand ils sont punis, enlève naturellement beaucoup de l'action qu'aurait la punition. Aussi le meilleur moyen est-il de leur enlever cette satisfaction en les soustrayant à la vue de leurs camarades. L'isolement, pendant quelques heures, en cellule, est un moyen très efficace. Plus qu'avec aucun enfant il ne faut agir avec emportement et brutalité. On ne doit jamais discuter avec eux.

Nous ne saurions entrer ici dans plus de détails. C'est une question de traitement moral, de pédagogie que cette façon de se comporter avec les imbéciles. Ce que nous devons retenir, c'est le peu d'action qu'on a sur eux aussi bien par les récompenses que par les châtiments. Tout glisse, ou tout s'emploie à développer leurs mauvaises tendances, leurs tendances antisociales. Ce sont les individus les plus indisciplinés qui soient.

L'instabilité de leur attention fait que, à peine la louange ou le blâme, la récompense ou le châtiment passés, ils les oublient, et leurs tendances reprennent le dessus. Cet inconvénient, qui en est déjà un gros dans les asiles, et qui souvent du reste y amène ces malades, rend l'existence impossible pour eux au dehors. Chez leurs parents, ils font tous les mauvais coups imaginables, maltraitent leurs frères et sœurs, torturent les animaux, font des niches aux voisins, font des fugues de la maison paternelle pour vagabonder à l'aventure avec tous les garnements du voisinage, qui s'en servent du reste le plus souvent, en les excitant, pour faire les coups qu'ils n'ont pas l'audace de tenter. Bref, la vie n'est pas tenable

pour ceux qui les entourent, sans compter que souvent leurs penchants peuvent les pousser à commettre des actes dangereux, comme de mettre le feu, de blesser les gens, etc., etc. Ils doivent, plus encore que les idiots, être l'objet d'une surveillance de tous les instants. Ces dispositions, lorsqu'elles ne sont pas réprimées — et cela est bien difficile dans la famille — ne font que croître avec l'âge, et il ne faut pas s'étonner plus tard de voir ces enfants, devenus hommes, finir par la Cour d'assises pour vol ou crime, et fournir un fort contingent à tous les déclassés, les énergumènes de toute nuance, instruments demi-inconscients d'individus plus intelligents et plus vicieux qu'eux.

Nous venons de voir le peu d'influence des récompenses et des punitions sur la conduite des idiots et surtout des imbéciles. Quand on songe que ce sont cependant les mobiles mis en jeu le plus naturellement par les parents vis-à-vis des enfants, par les sociétés vis-à-vis des individus, on ne sera pas surpris de reconnaître que les mobiles religieux n'ont aucune action et ne sont même pas compris. Chez les idiots, l'idée d'une force supérieure au monde est absolument lettre morte. L'idée de force en soi leur paraît même inconnue, et les notions d'infini, d'éternel, d'absolu, conceptions purement rationnelles pour nous, sont inaccessibles à leur faible intelligence. On ne trouve jamais chez eux l'idée, même vague, de la divinité. Ils sont incapables de s'élever même à la superstition ou au fétichisme, car ils ne s'étonnent de rien, comme nous le verrons, pas même des grands phénomènes de la nature, contrairement, sous ce rapport, aux hommes primitifs.

S'il fallait admettre chez l'homme une âme suivant la conception spiritualiste, caractéristique de l'homme et absolument différente par ses attributs supérieurs de celle des animaux, on doit convenir qu'on serait assez embarrassé pour en accorder une semblable à un idiot incapable de parler, ce qui est la vraie caractéristique de l'homme. C'est qu'en effet l'âme n'est pas une chose qui existe en soi, séparément, en dehors des fonctions cérébrales ; c'est l'ensemble des facultés, des fonctions, pour mieux dire, du cerveau qui constitue l'âme.

Or dans cette âme, pour nous servir de ce terme consacré qui ne signifie pas grand'chose, nous voyons les sentiments religieux complètement absents. Il n'y en a pas trace sous quelque forme que ce soit. Ce sentiment, soi-disant inné, fait donc défaut lorsque le cerveau n'est pas assez développé pour que l'intelligence soit normale. L'âme se montre donc ainsi liée essentiellement à l'organe de la pensée, et l'on est forcé d'admettre ou que les idiots en sont dépourvus, quoique hommes, ou que l'âme n'est pas une émanation divine, indépendante du fonctionnement cérébral. De sorte qu'il est à craindre, de toutes façons, qu'après avoir perdu le royaume de la terre, les simples d'esprit n'obtiennent pas celui des cieux, ce qui serait du reste de nature à décourager les gens intelligents.

Les imbéciles qui ont une intelligence plus développée sont-ils du moins capables de comprendre cette idée d'une force supérieure au monde ? Il est facile de se convaincre que, sous ce rapport, ils diffèrent peu des idiots. Si on observe chez eux quelques idées de la Divinité, c'est qu'on leur a inculqué ces principes comme à la plupart des enfants. Ils ne sont pas assez curieux des choses qui les entourent pour aller s'enquérir du pourquoi et du comment de la vie. Tout leur paraît simple d'ailleurs et facile à comprendre. Ils se montrent quelquefois très convaincus, mais on n'a pas de peine à voir que c'est une vraie leçon apprise par cœur et à laquelle ils n'entendent pas grand'chose. En tout cas, jamais cette idée ne leur vient spontanément, amenée par des déductions logiques. En somme on peut dire que le sentiment religieux n'existe pas chez l'idiot et n'est pas compris par l'imbécile, quand on l'y rencontre, ce qui revient à peu près au même.

C'est un sentiment artificiel, créé d'abord par la crainte, entretenu par le besoin d'explication des phénomènes, par le parti surtout qu'avaient à en tirer les plus intelligents pour mener, gouverner les plus crédules. Ce n'est pas un sentiment naturel, aussi ne le rencontrons-nous pas même atténué, perverti, chez les idiots, alors qu'ils nous présentent toutes les autres variétés de sentiments, à quelque degré que ce soit. Il est raisonnable de supposer une raison à cette lacune, alors

surtout qu'on ne peut pas invoquer pour l'expliquer le défaut de transmission héréditaire. Les autres sentiments instinctifs se transmettent bien, pourquoi le sentiment religieux, s'il était réellement instinctif, ne se transmettrait-il pas ?

Nous voyons donc que, chez les idiots et les imbéciles, non seulement les sentiments sociaux sont affaiblis ou pervertis, mais encore que tout ce qui sert à les développer et à les maintenir, n'a que peu d'action sur eux, soit à cause de l'attention défectueuse dont ils sont capables, soit à cause de leur intelligence rudimentaire, qui ne leur permet pas de s'élever à des conceptions idéalistes qui, pour beaucoup d'hommes, sont un moyen de contrainte.

Avant de passer aux sentiments esthétiques nous devons dire un mot d'un sentiment extrêmement complexe qui est assez spécial à l'homme : la pudeur. Qu'elle se manifeste d'une façon ou d'une autre, peu importe, cela dépend uniquement des mœurs et du climat, de la religion, de la convention sociale, etc. Mais chez tous les peuples on peut la retrouver. Elle est plus développée et plus complexe chez la femme que chez l'homme, ce qui tient à différentes raisons qui ne sauraient trouver place ici. Elle n'existe pas chez le jeune enfant et apparaît seulement avec l'âge et surtout avec la puberté.

Chez l'idiot, il n'existe pas à proprement parler, et cela tient peut-être au retard de la puberté, qui, quelquefois même, n'arrive jamais. Quelques idiots sont toutefois très pudiques, et nous citerons en particulier à cet égard les idiots crétinoïdes. Quant aux imbéciles, ils ont certainement le sentiment de la pudeur, car ils savent comment la choquer, et nous avons déjà insisté sur leur amour des obscénités et des grossièretés touchant surtout les organes sexuels. Bien souvent aussi ils ont une absence complète de pudeur. Séguin (1) pense qu'un certain nombre paraissent avoir de l'impudeur parce qu'ils ont tout simplement de l'indifférence pour se couvrir. Il en est qui se masturbent tranquillement sous les regards d'autres personnes sans que cela paraisse le moins

(1) Séguin, *loc. cit.*

du monde les gêner. En général, cependant, ils nient l'onanisme et rougissent en l'avouant. Il n'y a guère que les idiots ou certains impulsifs qui s'y livrent ouvertement. Les filles sont beaucoup moins impudiques que les garçons, à intelligence égale.

La timidité est un sentiment à rapprocher de la pudeur. Les idiots sont en général assez timides. Par contre, les imbéciles ont une fatuité, une arrogance, un aplomb qui provient de leur suffisance et de leur faible intelligence qui ne leur permet pas de se rendre compte de leur inégalité de niveau avec ceux qui les entourent, ni des sottises qu'ils lancent avec une inconscience absolue.

La modestie n'est pas non plus l'apanage des imbéciles et leur besoin de se vanter est tel qu'ils inventent souvent de toutes pièces des histoires qui sont la plupart du temps bien loin d'être à leur honneur. Il n'en est pas de même des idiots dont l'imagination n'est du reste pas assez vive pour inventer ainsi des choses qui ne sont pas arrivées, et ils sont en général modestes.

La vanité et la coquetterie qu'on remarque chez les idiotes sont des moyens puissants pour leur instruction et leur progrès. « Presque toutes, dit Séguin (1), car je n'y connais pas d'exception pour ma part, sont susceptibles d'attention, d'activité, de patience, quand on touche habilement en elles ces cordes-là, mais si la coquetterie de toilette n'offre pas de grands dangers, et si l'on peut en user presque sans inconvénient, l'autre, la vanité personnelle, côtoie des penchants qu'il ne faut flatter qu'avec une circonspection extrême. »

Nous avons vu, à propos des instincts, que certains idiots ou imbéciles possèdent des tendances artistiques, en particulier pour la musique, moins souvent pour le dessin et la sculpture. Nous ne reviendrons donc pas ici sur cette question. Nous chercherons seulement à voir si, à côté de ceux qui possèdent ces instincts artistiques d'une façon assez

(1) Séguin, *loc. cit.*

marquée pour les manifester, soit par leur facilité à retenir les airs, à en composer, à jouer de certains instruments, à copier ce qu'ils voient, soit en dessin, soit en modelage ou par tout autre procédé, il en est qui éprouvent certains sentiments esthétiques, qui sont capables de discerner ce qui est beau de ce qui est laid, et de ressentir une véritable émotion à l'audition et à la vue de belles choses. Rien n'est plus instructif à cet égard que d'assister à un concert donné devant un public d'idiots et d'imbéciles. On est frappé de la différence de physionomie de ces malheureux suivant ce qu'ils entendent. Ils écoutent souvent avec une attention mêlée de respect et applaudissent à outrance, mais non indistinctement. Ce ne sont pas souvent les choses les plus drôles qui excitent le plus leur enthousiasme. Ce sont plutôt les choses graves, imposantes, la musique d'orgue, les instruments à cordes. Cela paraît les surprendre, — et la surprise touche de près à l'admiration — qu'on puisse produire de semblables effets dont ils ne se doutaient même pas. C'est une impression essentiellement sensuelle qu'ils ressentent sans doute, car ce n'est pas seulement la musique qui les enthousiasme, mais la déclamation. C'est ainsi que de beaux vers, bien dits, auxquels ils ne comprennent rien, les tiennent bouche béante. Ils suivent la cadence, le rythme des vers, ce qui, il est vrai, est encore de la musique. Séguin dit (1) : « Généralement, l'idiot aime et saisit très bien les rythmes, je dirai plus : cette faculté que l'on nomme faculté musicale, est le propre des idiots caractérisés. Je n'ai pas vu d'idiots (à moins qu'ils ne fussent frappés de non myotilité ou de paralysie) qui n'exprimassent le plus vif plaisir à l'audition d'un morceau de musique. J'en ai vu un grand nombre qui chantaient juste, quoique parlant mal ou à peine. Ils sont plus sensibles aux rythmes énergiques, rapides et gais qu'aux mesures lentes et graves. Sans doute parce que plus les vibrations sont nombreuses, plus leur action est matériellement énergique. Ils sont également plus sensibles à la musique instrumentale qu'à la voix humaine. »

(1) Séguin, *loc. cit.*

Wildermuth (1) d'études comparées chez des individus normaux, et chez des idiots et des imbéciles, a reconnu que le sens musical est relativement accusé chez les idiots. C'est la seule représentation artistique qui existe chez eux. Il est partisan de la culture du chant chez les idiots, et aussi de la danse qui s'y joint pour exciter la coordination des mouvements. L'aphasie motrice, qui généralement n'est pas congénitale, s'accompagne, quand elle se rencontre dans la première enfance, d'un trouble ou de la disparition de la faculté d'exécution et même de l'obnubilation et de l'extinction des conceptions musicales dans le sensorium. Cet ordre de sensation et d'activité peut, au contraire, parfaitement subsister quand il n'existe que de la dysphasie, des troubles de la parole tendant à un développement défectueux de l'intelligence.

L'opinion de Séguin sur le rôle de la musique dans le traitement de l'idiot diffère de celle de Wildermuth. Il la considère comme un écueil plutôt qu'un adjuvant; et en tous cas, elle doit être employée d'une certaine façon. « L'action de la musique, dit-il, principalement sur l'idiot agité, doit être prompte, soudaine même, mais une fois l'excitation produite, il faut se hâter de l'employer utilement. » Pour nous, nous pensons qu'elle peut servir surtout à développer l'éducation et par conséquent à agir ainsi sur le moral. Nous croyons, d'autre part, contrairement à Séguin, que c'est plutôt la musique grave qu'il faut employer que la musique très gaie, la première déterminant des émotions plus profondes que la seconde.

L'amour qu'ils ont du rythme se remarque non seulement pour la déclamation, ainsi que nous l'avons dit, mais encore dans la conversation ordinaire et surtout dans le commandement. L'intonation a une très grande importance en effet, et on peut observer que, chez les enfants, il n'est pas besoin qu'ils comprennent le sens des mots pour comprendre le sentiment de celui qui les prononce. C'est ainsi que vers, deux ou trois mois, l'enfant différencie déjà les tons de caresse ou de menace, d'affection ou de colère.

(1) Wildermuth, *Congrès des médecins aliénistes allemands*, 1888.

L'idiot aime le bruit rythmique ou cadencé, indépendamment même de la voix. C'est ainsi que le bruit d'un rabot, d'une scie, d'un marteau frappant en mesure, leur plaît.

Nous avons vu plus haut l'instinct d'imitation des idiots. C'est encore là un mode d'expression de l'émotion esthétique que ce besoin de reproduire les belles choses. Malheureusement le sens du beau est très rare. Il est confondu avec l'amour de la grosseur, de l'éclat, de la nouveauté, bien plus que de l'harmonie des formes, des couleurs, etc., etc. Pour beaucoup un objet est beau s'il reluit. Ils ramassent des morceaux de verre, des débris de porcelaine, des bouts de bois coupés, des boutons de métal. Il s'agit dans ce cas de l'idiot simple ; l'idiot profond n'a jamais rien dans les mains, car rien ne l'attire.

Si l'idiot aime le colossal, qu'il confond avec le beau, l'imbécile aime le grotesque. Dans le dessin, il aime les monstres fantastiques qu'il sait ne pas exister. Plus leurs comparaisons sont grotesques, et souvent absurdes, plus elles leur plaisent. C'est ainsi qu'ils diront à un camarade : « Tu as l'air d'un sucre d'orge en nourrice. » — Il en est de même dans leur langage, et vous les entendrez dire, par exemple pour exprimer qu'ils rient au point de ne pouvoir retenir leur salive : Tu me fais baver des ronds de chapeaux. » On pourrait multiplier ces exemples. — Il est un mot pour désigner ces façons de parler : Salade ou encore « varine », expression dont on ne saisit pas bien le sens du reste.

Si, comme le dit Perez, « l'idéal auquel nous mesurons à chaque instant la beauté est composé des sensations qui nous ont fait le plus jouir, et implique l'exclusion de celles qui ont été pénibles », nous voyons que l'idéal des imbéciles, au point de vue esthétique, n'est pas bien relevé.

En face des choses peintes, des dessins, des sculptures, ce qui paraît le plus frapper les idiots et les imbéciles, c'est la ressemblance exacte avec ce qu'ils connaissent. C'est ainsi que lorsqu'on fait défiler sous leurs yeux des vues de paysages, d'animaux, etc., à la lanterne magique, ils s'enthousiasment surtout pour ce qu'ils connaissent, si l'art a rendu très exactement la nature. Pour eux l'art est la représentation de la nature, et non son interprétation. Il est juste d'ajouter que

beaucoup de gens l'envisagent de cette manière. L'émotion esthétique n'en existe pas moins. Elle se traduit non seulement à l'égard des objets d'art, ou de la nature, mais aussi à l'égard des personnes. Ils préfèrent les personnes jeunes aux personnes âgées, les jolies aux laides. Ainsi, à Bicêtre, ils ont eu deux maîtres d'escrime : l'un, un vieux sous-officier auquel ils ne voulaient jamais obéir, l'autre un jeune soldat qui fait d'eux tout ce qu'il veut.

On comprend tout le parti qu'on peut tirer au point de vue intellectuel et moral de la culture de ces goûts et tendances esthétiques si vagues, si éloignés des nôtres qu'ils soient. Tout se tient dans l'esprit humain et tout développement d'une portion de l'esprit retentit forcément sur le développement du reste. Aussi tous les hommes qui se sont occupés de l'éducation des idiots ont-ils eu soin de profiter de ces tendances. « Car, selon la juste remarque de Pérez, l'émotion esthétique, en éveillant tout ce qu'il y a de plus intime dans la personnalité, produit une tendance plus ou moins forte de l'activité », et c'est au développement de celle-ci sous toutes ses formes que doivent tendre les efforts.

Nous en arrivons maintenant à la dernière classe de sentiments, les sentiments intellectuels, l'étonnement et la curiosité qui sont des dérivés de l'attention, la crédulité à laquelle se rattachent la véracité et le mensonge.

L'étonnement est un des moyens les plus énergiques pour attirer l'attention ; mais c'est un sentiment passager et qui ne suffit pas à le maintenir. Si c'est un grand levier chez les enfants, il n'en est malheureusement pas de même chez les idiots et les imbéciles. Ils sont sous ce rapport comparables à l'homme primitif dont Spencer dit : « Il accepte ce qu'il voit comme fait l'animal, il s'adapte spontanément au monde qui l'entoure ; l'étonnement est au-dessus de lui. » L'idiot toutefois s'étonne plus que l'imbécile, et souvent même très vivement. Mais l'étonnement, quand on arrive à le déterminer, dure peu. Car l'idiot par le fait de son défaut d'attention, l'imbécile par l'instabilité de son attention, ne considèrent pas assez longtemps l'objet qui le provoque. L'étonnement causé par le

bruit semble plus vif que par la vue. Il paraît en être de même chez le jeune enfant, qui a plus peur de ce qu'il entend que de ce qu'il voit. Les inpressions auditives déterminent aussi plus de satisfaction ou plus de peine que celles de la vue, ce qui tient peut-être à ce qu'elles agissent sur le corps tout entier, tandis que celles de la vue ne portent que sur un seul organe.

La curiosité chez un individu bien constitué est une conséquence presque forcée de l'étonnement qu'il éprouve à voir, entendre ou apprendre certaines choses. La curiosité chez l'enfant se manifeste de très bonne heure, dès qu'il a acquis une certaine expérience ou certaine habitude. C'est un instinct naturel, qui, mis intelligemment en œuvre par un maître adroit, active singulièrement le développement de l'intelligence, car on apprend beaucoup plus facilement ce qu'on a le désir de savoir. Chez l'idiot profond, il y a, nous l'avons déjà dit, une indifférence complète. L'idiot simple veut savoir, mais n'ose pas demander. Si on explique l'usage de telle ou de telle chose, il écoute et cherche à retenir.

L'imbécile pose beaucoup de questions, mais n'attend pas la réponse Son instabilité lui fait tout oublier. C'est toujours ce défaut de l'attention qui est en cause. Nous voyons donc encore ici cette différence entre l'idiot et l'imbécile basée sur la différence de leur attention. L'idiot, capable d'une certaine attention, faible il est vrai, mais timide, sans prétention, cherche à comprendre et à s'intéresser si on a su et pu accaparer son esprit. L'imbécile, au contraire, incapable de soutenir son attention, passe d'un sujet à un autre, sans transition, sans regrets, sans désirs, parlant pour parler, interrogeant pour se faire remarquer le plus souvent et n'est même pas capable d'attendre qu'on le renseigne.

Mais pour apprendre, il ne suffit pas de faire attention aux choses d'abord, de désirer les comprendre ensuite, savoir leur pourquoi et leur comment; il faut encore ajouter foi à ce qu'on nous dit. Sous ce rapport de la crédulité, les idiots et les imbéciles se ressemblent beaucoup. L'idiot simple est crédule, il ne sait pas distinguer ce qui est possible de ce qui est

impossible. Aussi ne doit-on pas jouer avec cette crédulité et s'en amuser si l'on veut obtenir quelque chose des idiots. On arriverait à leur donner des notions fausses qui seraient ensuite difficiles à déraciner et leur enlèverait toute confiance dans ce qu'on enseignerait ensuite. Il ne faut pas oublier que les idiots sont en général confiants et qu'on doit éviter avec soin tout ce qui peut diminuer la confiance qu'ils ont dans leurs maîtres.

Où la crédulité est parfois invraisemblable, tant elle est absurde, c'est chez les imbéciles. A côté de cette crédulité extraordinaire, il y a souvent pour les choses réelles une incrédulité non moins absurde. Il y a dans leur esprit une déséquilibration complète. Pour croire ce qu'on vous dit, il faut se représenter l'idée qu'on entend exprimer, se souvenir, juger, comparer, etc. L'imbécile est peu ou pas capable de ces opérations. Tout ce qui le flatte est admissible pour lui, aussi accepte-t-il les compliments les plus hyperboliques. Il croit qu'il est appelé aux plus hautes destinées, qu'il peut devenir général, ministre, etc. Il suffit pour en imposer à ces individus de prendre un ton sérieux et d'avoir l'air de leur rendre hommage. Ils acceptent les plus belles promesses de gens qu'il leur suffirait d'un peu de réflexion pour juger aussi incapables de les tenir qu'eux-mêmes de les mériter. Cette crédulité est telle qu'ils arrivent à se croire eux-mêmes dans ce qu'ils inventent et cette tendance prend des proportions colossales lorsqu'ils se mettent à délirer. On voit, en effet, souvent se développer chez eux un délire mégalomaniaque qui rappelle celui des paralytiques généraux. Même incohérence, mêmes contradictions, même absurdité, même mobilité. Mais au lieu de céder facilement comme les paralytiques généraux qui tournent dans le même cercle ou ne trouvent pas d'explication pour justifier leurs prétentions, les imbéciles ne s'embarrassent pas pour si peu. Ils cherchent une explication dans de nouvelles histoires plus invraisemblables encore et se fâchent si on ne les prend pas au sérieux.

M. Séglas, dans une thèse d'un de ses élèves (1), a bien fait

(1) Boiron, *Etude du diagnostic de la paralysie générale*. Thèse, Paris, 1889.

qu'il y a quelques idiots impliqués dans un mauvais coup organisé par des imbéciles, on n'a guère de chance d'obtenir la vérité que par eux, qui racontent naïvement ce qu'ils ont fait et ce qu'on leur a dit de faire, souvent sous la menace de coups. Ils disent la vérité ou se renferment dans le mutisme.

La gourmandise les fait souvent mentir aussi. Ils disent qu'ils n'ont pas été servis pour avoir deux fois ce qu'ils aiment. Une forme de mensonge fréquente occasionnée par la paresse, c'est de se faire passer pour malades. A l'inverse des idiots qui ne savent pas dire quand ils souffrent, les imbéciles s'écoutent beaucoup et souvent même mentent pour qu'on les reconnaisse malades et qu'on les dispense d'aller à l'école ou à l'atelier. Assurément tous ces mensonges ne diffèrent pas de ce qu'on observe chez certains enfants normaux ; mais ce qui est spécial, c'est la fréquence avec laquelle le mensonge s'observe chez les imbéciles. C'est ce qui montre que, chez eux, le mensonge est une conséquence du mauvais fonctionnement intellectuel.

A côté du mensonge, il faut signaler aussi la ruse, qui s'en rapproche par certains côtés. Elle est très développée chez les idiots et surtout chez les imbéciles. Chez ces derniers elle peut donner le change pour des actes intelligemment conçus et exécutés. Certains imbéciles mettent quelquefois une habileté extraordinaire à déjouer la surveillance, pour sortir de certains lieux ou s'y introduire, s'évader, etc. On est surpris, quand on se rend compte des difficultés qu'ils ont eues à surmonter, qu'avec une intelligence aussi faible ils aient pu réussir, alors que pour des choses beaucoup plus simples ils se montrent incapables. Sous ce rapport, ils se rapprochent beaucoup des hommes primitifs qui cherchent à se procurer par la ruse ce que leur force ou leur intelligence ne saurait leur donner. La ruse est l'arme du faible et la raison celle des forts.

Il nous reste à examiner deux choses pour en terminer avec ce chapitre des sentiments chez les idiots et les imbéciles, à savoir la façon dont ils expriment leurs émo-

tions, par le geste et la physionomie, et d'autre part leur façon d'être la plus ordinaire, c'est-à-dire leur humeur, leur caractère.

Nous ne saurions examiner ici en détail tous les jeux de physionomie de ces dégénérés sous l'influence des divers sentiments et émotions. Ce que nous voulons surtout étudier, c'est l'ensemble de leur physionomie et aussi de leur habitus extérieur, car les jeux de physionomie ne vont pas sans des attitudes spéciales qu'on arrive à dominer et à dissimuler, comme on n'arrive à dissimuler les mouvements mêmes du visage que par la volonté et les nécessités sociales.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'attitude des idiots, quel que soit leur degré, c'est l'absence complète de grâce, et du côté du visage, c'est la laideur. Les idiots incurables ne sont pas toujours les plus laids, car la laideur se développe surtout avec l'âge, lorsque les traits prennent une forme plus accusée et définitive. Or il est rare que les idiots complets arrivent à un âge assez avancé pour qu'on puisse juger de leur type. Néanmoins, un certain nombre qui résistent malgré leur incurabilité offrent alors le facies le plus laid et le plus repoussant de tous et portent tous les stigmates d'une dégénérescence profonde. La conformation de la tête et de la face est des plus défectueuses, mais on ne saurait à cet égard donner une description d'ensemble. Quelle comparaison établir, par exemple, entre un microcéphale et un hydrocéphale ou un idiot myxœdémateux. Voilà trois types caractéristiques, et dont les individus ont tous un air de famille. Mais de ces trois types le plus constant est sans contredit le type myxœdémateux, remarquablement décrit par M. Bourneville. Nous nous attacherons surtout à décrire ces trois types, car pour les autres nous ne pourrions rien dire de précis. L'idiotie qui tient, par exemple, à la méningo-encéphalite, à la sclérose cérébrale, à l'arrêt de développement des circonvolutions, etc., etc., n'offre rien de particulier qui fasse dire à première vue à quelle classe d'idiotie appartient le sujet. Dans ce cas on ne peut, le plus souvent, faire que des présomptions que la nécropsie vient plus d'une fois réduire à néant.

Certains auteurs anglais, Langdon Down (1) en particulier, paraissent affecter une grande prédilection dans leurs classifications des types pour la comparaison avec les types des races humaines. Nous avouons n'avoir jamais remarqué rien de bien caractéristique à cet égard. Sans doute il en est qui rappellent plus ou moins le type mongol ou esquimau, ou d'autres encore. Mais cela se rencontre tout aussi fréquemment chez les individus ordinaires, et la fréquence de ces ressemblances des idiots avec les différentes races n'est pas, au moins chez nous, assez commune, pour en faire une base de classification. Nous croyons du reste que l'on fait absolument fausse route en cherchant à voir, dans les types d'idiots, de l'atavisme.

Il n'y a d'abord aucune raison pour que, dans notre race, un individu retourne au type mongol ou lapon, etc., et de plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, ils offrent un type perverti, mal développé, mal conformé. Ils ne présentent jamais un type pur. Ce n'est pas un type atavique, c'est un type dégénéré, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Nous nous en tiendrons donc aux trois types que nous avons indiqués plus haut. Pour ce qui est des idiots qui ne rentrent pas dans ces trois catégories, tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'ils présentent un plus ou moins grand nombre de stigmates de dégénérescence. Le crâne est très fréquemment asymétrique, plagiocéphale, etc., etc. Les différents diamètres ne présentent pas les rapports normaux. Les yeux sont trop rapprochés, ce qui est le cas le plus fréquent, ou trop écartés de la racine du nez. Ce qui frappe surtout, c'est leur défaut d'expression. Si les yeux, comme on l'a dit poétiquement, sont le miroir de l'âme, que pourraient-ils donc refléter chez nos sujets ? Nous avons vu, à propos des premiers signes de l'idiotie, l'importance qu'avait le regard, et que c'était souvent la singularité qui attirait l'attention des parents. Le regard est terne, sans vivacité, vague, incertain, ne se fixant sur rien, caractérisant par conséquent le défaut d'attention du sujet. Souvent aussi chez des idiots éducables

(1) Langdon Down, *Lettsomian Lectures*, 1887.

il est indécis et dénote de la timidité. Il semble qu'ils aient conscience de leur infériorité. Des états pathologiques de l'œil, strabisme, cécité, taies, conjonctivite, etc., viennent encore fréquemment s'ajouter pour ôter au regard toute expression et tout charme.

Le nez est dévié, asymétrique, mal formé; les oreilles sont plus ou moins mal conformées, mal ourlées, à lobule adhérent ou détachées exagérément de la tête, ou asymétriques, à plis anormaux, etc. Mais ces parties donnent beaucoup moins d'expression au visage que la bouche. Celle-ci est presque toujours entr'ouverte chez la plupart, et plus ils sont inférieurs, plus elle l'est. Il s'en écoule alors une salive abondante. La bouche est rarement petite, les lèvres rarement fines. L'ouverture laisse voir une dentition des plus mal formées. Mme Sollier (1), dans sa thèse sur la dentition chez les enfants idiots ou arriérés, a passé en revue, après M. Bourneville et d'autres, toutes les anomalies que peuvent présenter les dents des idiots et leur fréquence. Elles sont de toutes sortes et se rencontrent isolées ou combinées entre elles dans 90 0/0 des cas. Le prognathisme se rencontre très fréquemment, ainsi que l'élargissement des maxillaires inférieurs, qui paraît encore plus marqué par suite de l'étroitesse du crâne et surtout du front. Il en résulte un aspect bestial qu'on remarque aussi chez beaucoup d'épileptiques, qui, du reste, au point de vue de la dégénérescence physique, n'ont rien à envier aux idiots. Ajoutons à cela tous les tics possibles, clignotement des paupières, mouvements incessants de la langue et des lèvres, grimaces, grincements des dents, et nous aurons un tableau complet de la physionomie d'un idiot incurable.

Certains auteurs distinguent deux sortes d'idiots : apathiques et agités. Les premiers restent continuellement assis, impassibles, indifférents à tout ce qui se passe autour d'eux, ne riant, ni ne pleurant jamais, poussant quelquefois des cris sans qu'on sache pourquoi, présentant du balancement, les

(1) Sollier, *De l'état de la dentition chez les enfants idiots et arriérés*. Thèse, Paris, 1887. — Bourneville, *Journal des connaissances médicales*, 1862-63. — Th. Ballard, *in The Lancet*, 1862. — Langdon Down, *in The Lancet*, 1875.

mains placées sur leurs genoux. Les autres au contraire sont sans cesse en mouvement, vont, viennent, touchent à tout, jettent à terre tout ce qu'ils trouvent, ne font attention à rien de ce qu'on leur dit, n'ont pas l'air de voir ni d'entendre, simplement préoccupés de s'agiter, et ne fixant leur attention nulle part.

Les idiots incurables restent confinés dans leur lit, ou placés sur des fauteuils percés à cause de leur gâtisme et de leur impotence personnelle. Ils sont incapables de manger seuls, ou alors ils mangent avec leurs mains, ne sachant se servir ni de cuiller ni de fourchette. Ils sont d'une maladresse insigne, n'ont aucune idée de la direction, ce qui témoigne même de l'état rudimentaire de leur sens musculaire. Car ils mettent continuellement leurs aliments à côté de leur bouche, se barbouillent le visage avec, renversent leur boisson, mangent avec une malpropreté révoltante. Ils n'ont, du reste, aucune idée de la propreté, et ne savent ni se moucher, ni retenir leur salive, leur urine ou leurs excréments. C'est le dernier degré de l'abjection. A la vérité, ils sont peu intéressants. Le seul jeu de physionomie qu'on puisse surprendre chez eux, c'est la joie de manger. Schüle (1) a remarqué que l'expression de leur visage, inerte pendant la veille, peut quelquefois être assez agréable et douce pendant le sommeil. Quant à leur habitus extérieur, Griesinger (2) l'a bien décrit : « Les idiots profonds, dit-il, ont souvent une taille lourde, massive, mal proportionnée ; leurs traits sont épais et plus vieux que ceux de leur âge ; la lourdeur de leurs mouvements, l'état de passivité, de stupidité dans lequel ils se trouvent constamment et dont rien ne peut les tirer, font qu'ils ont toujours l'air plongés dans un état de somnolence ; beaucoup d'entre eux ont un aspect sombre, mélancolique ; d'autres, au contraire, ont la physionomie absolument indifférente. Ils ont l'air de ne penser à rien. Leur intelligence est complètement muette. »

Les idiots curables ne sont déjà plus gâteux ; ils savent se servir de la fourchette, de la cuiller, du verre, du couteau,

(1) Schüle, *loc. cit.*
(2) Griesinger, *loc. cit.*

plus ou moins mal, d'un ou de plusieurs de ces objets, mais ils mangent déjà moins malproprement. Leur tenue laisse cependant beaucoup à désirer, malgré la surveillance la plus constante. Ils sont débraillés, couverts de taches, se roulant partout sans précaution. Il est exceptionnel d'observer un idiot propre. Leur attitude générale est mauvaise. Ils ne se tiennent pas le corps droit, la tête est penchée, ils ont un déhanchement en marchant, ils laissent les bras ballants. Toute leur personne dénote l'incertitude, l'indifférence qui est le fond même de leur nature. Il faut ajouter encore à cela de fréquentes difformités, genu valgum, pied-bot, rachitisme, hémiplégie, athétose, chorée, etc.

Passons maintenant à la description des trois principales catégories d'idiots, qui se différencient nettement à première vue.

Les microcéphales présentent un aspect très variable. On ne s'entend pas encore très bien sur la signification précise du terme microcéphale, et dans beaucoup des cas on a confondu le nain avec le microcéphale. Il est évident cependant qu'un enfant de six ans qui en paraît deux comme développement général ne saurait présenter un cerveau aussi volumineux qu'un enfant de six ans normalement développé. Nous croyons donc qu'il faut considérer comme seuls microcéphales les individus dont le cerveau n'atteint pas la moyenne normale, étant donnés leur âge et leur développement général, et celui de la face en particulier. C'est en effet cette disproportion entre la face et le crâne qui frappe au premier abord. Les microcéphales peuvent être et sont en réalité souvent d'une taille élevée et d'une force assez considérable. Ils ont dans toute leur personne un air de bestialité qui fait comprendre qu'on ait cherché, pour eux surtout, à voir dans l'idiotie un retour au type atavique. La possibilité ou l'impossibilité d'attribuer une origine commune aux hommes et aux singes se discutent surtout à l'occasion du crâne et du cerveau des microcéphales. Gratiolet, après avoir étudié ces derniers, a conclu qu'ils se rattachaient au type humain et ne ressemblaient pas au type simien. Gaddi de Modène s'est rat-

taché à cette opinion. C. Vogt (1), d'après l'examen de neuf microcéphales, les place au point de vue craniographique entre l'orang et le gorille. Humains par la face, ils seraient simiens par la voûte du crâne et les parois. Les sutures sont bien loin d'être toujours soudées comme le croyait Virchow. « La microcéphalie, dit-il, est une formation atavique partielle qui se produit dans les parties voûtées du cerveau et qui entraîne comme conséquence un développement embryonnaire dévié, lequel ramène, par ses caractères essentiels, vers la souche dans laquelle le genre humain s'est élevé. » Quant à leur état intellectuel, « ils sont mobiles, irritables, aimant et haïssant sans motif, traduisant toutes leurs impressions par une vive mimique, par-dessus tout imitateurs de tout ce qu'ils voient, privés de toutes les facultés d'abstraction propres à l'homme »; les microcéphales seraient, au point de vue de l'intelligence, au-dessous des singes supérieurs; ils ne s'en distingueraient même pas par la parole, car chez tous le langage serait nul ou excessivement rudimentaire. Cette dernière particularité dépendrait de l'état anatomique, absence ou rudiment de l'étage sourcilier gauche par suite de la saillie exagérée de la voûte orbitaire. — Sander n'est pas de l'avis de Vogt et se rattache à celui de Wagner qui dit que, tandis qu'ils paraissent se rapprocher du singe, dans leur partie antérieure, ils s'en éloignent d'autant plus dans leur partie postérieure. (Manque à peu près complet de lobes occipitaux.)

En somme, la question est bien loin d'être élucidée. Il y a toujours entre le microcéphale et le singe cette différence capitale que chez le microcéphale la conformation du cerveau n'est pas un simple arrêt de développement, mais bien la conséquence d'une lésion ou d'une malformation. Cette seule considération nous empêche de voir dans la microcéphalie un retour au type ancestral. En outre, au point de vue intellectuel, la description de Vogt est fausse sur certains points et en particulier pour le langage. Les microcéphales sont souvent très bavards, et, de tous les idiots, ce sont ceux qui causent le plus.

(1) C. Vogt, *Mémoires de l'Institut national génevois*, 1867.

Si nous nous sommes laissé entraîner à parler aussi longuement des microcéphales, c'est qu'il n'était pas inutile de rappeler les diverses opinions émises à leur égard à cause des points de ressemblance qu'ils offrent en effet avec le type simien dans leur ensemble, dans leur habitus, dans leur attitude.

Les microcéphales, avons-nous déjà dit, ont une physionomie bestiale. Le crâne très étroit en avant, sans saillie en arrière, avec de l'acrocéphalie souvent, les oreilles détachées de la tête, le prognathisme, le nez fort, les yeux petits, vifs, trop rapprochés de la racine du nez, la mâchoire inférieure forte, tout contribue à leur donner cet air. Leur attitude générale n'y prête pas moins. Ils se tiennent ordinairement le cou un peu tendu en avant, le corps légèrement penché, les bras ballants. Ils ont, en d'autres termes, une attitude simiesque qui a naturellement attiré et frappé l'attention des observateurs et les a conduits à des analogies peut-être trop exagérées. La physionomie est ordinairement mobile, quelquefois même elle a l'air spirituel, à cause d'un rire cynique et malin qu'on y remarque souvent. Les microcéphales sont en effet assez souvent malicieux et espiègles en même temps que brutaux et méchants. Très bavards ils parlent sans suite, sans mesure, sans liaison d'idées, et cependant ils ont quelquefois des réparties plus ou moins fines qui étonnent. Ils ont des mouvements d'humeur très fréquents. J..., un grand microcéphale du service de M. Bourneville à Bicêtre, est parfois très poli et très affectueux, d'autres fois inabordable. Il faut même alors se méfier de lui, car il pourrait donner un mauvais coup. Ces mêmes changements se remarquent surtout chez les idiots épileptiques. Ils sont en général têtus et méfiants, grossiers, orduriers, haineux et méchants. Un de mes malades de Bicêtre, Ch..., était doué d'une imagination assez vive, avec une élocution facile. Il avait un accoutrement et des allures bizarres et avait la manie de collectionner les objets les plus disparates et n'ayant aucune valeur.

Chez un autre, Ed..., le regard stupide, la démarche, les gestes, tout dénotait en lui la lourdeur et l'hébêtement. Sa parole se réduisait à : non, papa, maman, chameau, cochon. Il

avait des périodes de calme dans lesquelles sa physionomie était douce, et d'autres où il était sujet à des accès de colère difficiles à réprimer. Il avait une sorte de besoin d'approbation, était sensible à la flatterie. Un refus, une préférence provoquaient son ressentiment, le rendaient maussade, et lui faisaient repousser avec un dédain irrité les offres les plus séduisantes. La vue d'objets éclatants, la musique lui causaient une vive impression et lui arrachaient des transports frénétiques : « Beau ça ! » En dehors de ces stimulants assez vifs, son attention était difficile à fixer.

Les hydrocéphales forment un contraste frappant avec les microcéphales. Ils sont du reste très différents entre eux suivant le degré d'hydrocéphalie. C'est ainsi, par exemple, que les hydrocéphales considérables ne peuvent supporter le poids de leur tête et restent toujours couchés ou assis, la tête appuyée. Le regard est morne, les traits sans aucune expression ; les jeux de physionomie, quand ils existent, d'une remarquable lenteur. Cette apathie se remarque du reste dans toute leur attitude, dans tous leurs mouvements. Ils sont toujours somnolents, ne parlant que peu ou même pas du tout. Donc, en général, ni affectueux ni méchants. Ils n'ont pas d'accès de colère. Ils ne sont pas grossiers comme les microcéphales. Leur visage n'a pas la bestialité du leur. Ils étonnent et apitoient, à cause de leur tristesse apparente et de leur langueur. Nous ne parlons, bien entendu, que des hydrocéphales d'un degré suffisant pour être jugés tels à première vue et non pas de tous les idiots chez lesquels, consécutivement à d'autres lésions plus importantes, peut se rencontrer un certain degré d'hydrocéphalie.

Leur face paraît petite par rapport à leur crâne dont les saillies antérieures et latérales la dépassent complètement. Les yeux sont à fleur de tête, les sourcils à peine marqués, le nez petit, ainsi que la bouche. Ce n'est donc pas un effet dû au défaut de proportionnalité, mais bien une réalité que cette finesse relative du visage chez les microcéphales. Ils sont ordinairement timides, craintifs et doux, très peu impressionnables, peu remuants, peu curieux. Ils jouent peu, ne rient guère

et paraissent assez indifférents aux excitations des divers sens. On peut dire qu'ils sont tout l'inverse des microcéphales, aussi bien par l'aspect extérieur que par le côté moral.

Moins nombreux que les catégories précédentes, les idiots myxœdémateux ou crétinoïdes ont un aspect encore plus caractéristique et qui leur donne à tous un air de famille sur lequel on ne se trompe plus une fois qu'on les a vus. De petite taille, les bras courts, le thorax volumineux, le ventre proéminent avec, le plus souvent, une hernie ombilicale, la tête grosse, bouffie, le cou très court, élargi par des pseudolipômes qui encombrent ses creux sus-claviculaires, les cheveux rudes, gros, avec une éruption eczémateuse du cuir chevelu qui résiste à tout traitement, les yeux bouffis, réduits à une fente, le nez large, les joues bouffies, les lèvres épaisses, la bouche souvent entr'ouverte, complètement glabres, ils sont tellement semblables entre eux qu'il est au premier abord difficile de distinguer les garçons des filles. Avec cela une voix rude et nasonnée pour émettre le très court vocabulaire auquel ils sont réduits. Ils ont l'air de petits hommes et il est difficile de leur donner un âge. Tout jeunes ils paraissent vieillots, à vingt ans ils paraissent des enfants. Ils ont souvent des airs d'importance, de componction, de sérieux mêlé de dédain qui vont bien avec leur physique. Ils se tiennent droits, se redressent de toute leur petite taille. Cette attitude avait fait donner à l'un d'eux, classique aujourd'hui, et un des plus beaux types de Bicêtre, le surnom de Pacha. Leur aspect est quelquefois repoussant lorsqu'ils sont complètement idiots, comme l'était celui-là. Mais un certain nombre sont capables de quelque développement intellectuel. Ils portent sur leur visage un air de satisfaction qui tient peut-être bien à ce qu'étant un objet de curiosité, ils arrivent à se croire une certaine importance. Beaucoup de ces malheureux sont exhibés dans les foires comme nains, Esquimaux, etc. Un sujet de Bicêtre était présenté comme roi des Esquimaux et il a conservé dans son attitude l'empreinte de sa souveraineté passée. Ils parlent en général très mal ou même pas du tout et sont toujours très difficiles à comprendre. Ils sont affectueux,

doux, timides, pudibonds, surtout les filles. Ils conservent longtemps des goûts enfantins comme amusement, et on voit des filles de vingt ans jouer encore à la poupée comme une enfant de trois ans. Ils sont ordinairement polis, peu remuants, peu tapageurs. Ils sont souvent maussades, pleureurs, n'aiment pas à être dérangés, détestent qu'on ait l'air de se moquer d'eux, qu'on ne les prenne pas au sérieux et ne les traite pas en grandes personnes. Ils ont un caractère très tranché en somme et qui leur est très spécial. M. Bourneville, auquel on doit l'histoire complète de cette variété d'idiotie, méconnue ou inconnue avant lui, a bien montré ce qu'il y avait de vraiment spécial chez eux aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue mental.

Rien n'est plus difficile à analyser que le caractère. On s'en rend bien compte chez les enfants normaux. Ils sont en effet peu précis, souvent peu sincères dans les réponses qu'ils nous font, quelquefois, il est vrai, involontairement et par incapacité d'analyse personnelle. On ne peut bien les connaître que par leurs manifestations. Leur parole et leur mimique très incomplètes nous apprennent peu de chose sur leurs sentiments intimes d'ailleurs très fugaces. Quelle ne sera pas la difficulté chez les idiots ? Il faut vivre constamment avec eux pour les bien connaître et les observer d'une manière très attentive. On ne peut guère, croyons-nous, donner d'indications générales de quelque valeur sur le caractère des idiots. En dehors des trois catégories dont nous avons essayé de montrer les quelques particularités, voici néanmoins ce qu'on observe le plus souvent :

On voit quelquefois survenir chez les idiots profonds des changements brusques d'humeur que rien ne paraît motiver. Leur figure exprime tout à coup l'anxiété, et ils se montrent récalcitrants. Chez des idiots simples, on observe des actes bizarres, des mouvements capricieux que l'on ne peut comprendre. Quelquefois ils ont de véritables accès maniaques, sévissent contre eux-mêmes, se frappent la tête contre les murs, brisent, crient. Il est probable que ces sortes d'accès sont liés à des troubles circulatoires cérébraux.

La plupart des auteurs (Schüle, Griesinger et d'autres) distinguent deux formes, l'anergéthique et l'éréthique ; la seconde prédominerait et s'accompagnerait souvent d'excitation périodique. « Les idiots du deuxième genre, dit Griesinger, sont remuants, agités, vifs, irritables, se laissent promptement aller à leurs impressions, mais ils sont extrêmement distraits et complètement incapables de se fixer à la moindre chose. On est souvent étonné, quand on voit l'air vif et enjoué de ces enfants, de découvrir qu'ils ne se disent pas un mot et qu'ils ne comprennent rien. Dans quelques cas, ils sont tellement excités et turbulents, ils se remuent, sautent de tous côtés, gesticulent, rient, pleurent et crient de telle façon, pendant toute la journée entière, que cela constitue un véritable état maniaque. »

A l'inverse de ces auteurs, nous pensons au contraire que cette forme d'excitation est la moins fréquente, que ne présente pas déjà la plus grande majorité des idiots profonds. Quant aux autres, si ces deux formes existaient, certainement elles ne répondent pas au plus grand nombre de cas, pour lesquels c'est un état moyen qu'on rencontre et qu'il est, du reste, assez facile d'obtenir avec la discipline et l'éducation.

Chez les idiots légers, le fond du caractère est l'inconstance et l'obtusion des sentiments, et la faiblesse de la volonté. Leur humeur dépend surtout de leur entourage, des traitements dont ils sont l'objet. Quand on a besoin d'eux comme on le fait dans les asiles, ils sont le plus souvent dociles, affectuenx, gais et sociables. Ils sont au contraire méchants et malicieux quand on les maltraite. Chez quelques-uns, on observe quelquefois une disposition mélancolique, chez d'autres une surexcitation constante.

L'aspect des imbéciles est tout autre que celui des idiots. Tout d'abord, la conformation du visage, du crâne et de tout le corps peut être parfaitement normale. Ils sont même généralement assez bien conformés. Les traits sont réguliers, mais le crâne est un peu petit, souvent même asymétrique. La face est trop large, ils manquent de grâce, sont maladroits, sauf pour certains exercices. Ils portent dans leur personne un air de suffisance, de contentement, en rapport

avec leurs idées. Indisciplinés, ils n'obéissent que par crainte, sont souvent violents, surtout avec ceux qui sont plus faibles qu'eux, humbles et soumis avec ceux qu'ils sentent plus forts. Peu affectueux, égoïstes au premier chef, vantards. Ils ont fréquemment des accès de colère, sont cyniques, se livrent à toutes les perversions sexuelles. Il en est dont le caractère est absolument indomptable et qui sont d'une méchanceté raffinée remarquable. Insouciants, satisfaits d'eux-mêmes, ils ne pensent qu'à s'amuser et aux moyens d'éviter le travail.

Mais nous ne pouvons insister d'avantage. Tout le long de ce travail, et dans le chapitre des sentiments en particulier, nous avons à maintes reprises montré par le détail le caractère des imbéciles. — Leur physionomie est peu expressive, quoique assez mobile. Mais cette mobilité ne correspond pas à des sentiments coordonnés suivis. Les changements se font sans transition, comme se succèdent leurs idées qui sont déterminées par n'importe quelle impression extérieure. Leurs jeux de physionomie sont des plus simples. Ils expriment exactement l'impression momentanée produite, sans modifications apportées par les états d'âme antérieurs. Dès que l'impression cesse, la physionomie reprend son indifférence, les phénomènes intérieurs étant trop faibles pour déterminer une réaction de la physionomie. Aussi, celle-ci est-elle au repos très peu intéressante. Ce peut être — rarement — une belle statue, mais c'est une statue. La vie psychique manque. Le regard perd son éclat passager et redevient vague et indécis.

Il en est qui sont assez spirituels, — relativement, bien entendu. C'est parmi eux qu'on recrutait autrefois les fous et les bouffons. Ils ont en effet quelquefois des saillies et des réparties assez drôles, le plus souvent grossières. Ils composent des chansons sur leurs médecins et sur leurs maîtres, qui ne manquent pas de sel parfois, mais sont toujours méchantes. Ils saisissent en effet assez bien, nous l'avons dit, le côté ridicule ou grotesque des gens et ont une grande tendance à l'exagérer. Tant que leur esprit malicieux ne va pas plus loin, il n'y a pas à se plaindre. Mais bien souvent ils causent

dans la famille des divisions par leurs méchants propos et leurs médisances; toujours à l'affût des interprétations les plus désobligeantes pour les autres, bavards, incapables de garder pour eux ce qu'ils savent ou croient savoir, et toujours heureux de voir le mal qu'ils causent, que ce soit un mal moral ou matériel. Si l'on songe combien, avec leur faible jugement ils peuvent être induits en erreur, on verra à quelle triste et dangereuse espèce d'individus on a affaire avec les imbéciles, et quelles précautions on doit prendre contre eux dans la société.

CHAPITRE VII

DU LANGAGE

Sommaire : Rapport du langage avec le développement intellectuel. — Mode de développement du langage chez l'enfant. — Opinions des auteurs sur le langage chez les idiots. — Retard de la parole. — Indépendance de l'idée et du mot. — Phases du développement de l'articulation. — Mutisme idiotique. — Troubles de la parole chez les idiots. — Lecture. — Écriture. — Dessin.

Quoiqu'on ait voulu baser les classifications de l'idiotie sur le développement du langage, il s'en faut de beaucoup que, pour justifier cette prétention, on ait étudié le langage dans toutes ses manifestations chez les idiots, en comparant avec ce qui se passe chez les enfants normaux. Le passage que consacre Kussmaul, dans son remarquable livre, aux troubles de la parole chez les idiots (il n'a, du reste, examiné que des microcéphales) est tout à fait insuffisant. Du reste, comme le remarquait, en 1884, Wildermuth (1), au Congrès psychiatrique de l'Allemagne du Sud-Ouest de 1884, les différentes formes de l'idiotie ne présentent pas, relativement à l'étude des troubles de la parole, un champ aussi profitable qu'on pourrait le croire. Il y a chez ces malades des troubles sensoriels, intellectuels et moteurs associés, qui forment un tableau très complexe dont l'analyse, à raison des allures psychiques des idiots, est hérissée de difficultés.

(1) Wildermuth, *Quelques Observations sur les troubles de la parole chez les idiots*, in Arch. de Neurologie, 1885, t. II, p. 250.

Nous allons passer en revue les opinions assez contradictoires, du reste, de quelques observateurs qui ont donné quelques détails sur le langage des dégénérés, et chercher à nous éclairer des travaux sur l'aphasie qui nous ont appris quel était le mécanisme du langage.

Mais avant d'entreprendre cette étude en détail, il nous paraît utile de fixer certains points concernant les rapports du langage avec le développement de l'intelligence. Ceux qui ont prétendu baser leur classification des idiots sur le développement du langage ont pensé qu'il y avait un rapport direct entre les deux. Il est possible qu'à regarder les choses superficiellement, il existe en effet un certain rapport de ce genre. Mais si on veut se donner la peine d'examiner les choses de plus près, on s'aperçoit vite que non seulement le développement du langage n'est pas corrélatif du degré intellectuel chez les gens normaux, mais même chez les idiots. Des hommes des plus compétents, tels que Kussmaul (1), Preyer (2) et d'autres nient formellement ce rapport et citent des enfants très intelligents et cependant privés de parole, sans être sourds-muets néanmoins. Nous ne voulons même pas insister ici sur l'inégalité frappante qui existe chez les hommes les plus éminents entre l'idée et son expression. Mais chez les idiots eux-mêmes, il en est qui sont assez développés sous le rapport du langage et de la loquacité et qui cependant occupent un degré très inférieur dans l'échelle intellectuelle. Ce sont les microcéphales. La parole n'est donc pas un critérium. Ce qui a pu pousser à lui donner cette importance, c'est le rôle qu'elle joue dans le développement de l'intelligence, des idées dont elle facilite l'acquisition. Mais avant tout il y a le terrain, l'intelligence capable d'être développée, cultivée, de recevoir et de comprendre les notions qu'on veut y faire entrer. Dans ce cas, ce n'est pas le langage des individus qu'il faut considérer, c'est leur aptitude à comprendre le langage des autres. Eh bien ! tandis qu'on peut admettre et se représenter une intelligence capable d'accepter les notions qu'on lui donne par le langage

(1) Kussmaul, *les Troubles du langage*.
(2) Preyer, *l'Ame de l'enfant*.

et de s'en servir, et incapable d'un autre côté de les reproduire par le même procédé (tels les aphasiques moteurs), on ne comprend pas une intelligence incapable de comprendre les notions fournies par les différents sens et capable cependant de recevoir celles que lui fournit le langage. Le langage, s'il est beaucoup, n'est pas tout, et il faut avant tout une intelligence capable de se développer. On voit du reste certains idiots qui, grâce à la mémoire auditive ou visuelle, conservent le souvenir des mots entendus ou écrits, peuvent même les répéter, et ont ainsi un vocabulaire assez étendu, sans cependant comprendre les idées renfermées dans ces mots. Et comme ils pensent, si peu que ce soit, et que ce n'est ni avec des images auditives, ni avec des images visuelles de mots, il est très vraisemblable que c'est au moyen d'images représentatives d'actes ; de sorte que ceux qui croient qu'on peut penser sans mots, et c'est ce que nous croyons aussi, semblent avoir raison. Il est du reste bien certain que les animaux se souviennent, raisonnent, comprennent des sentiments sans l'aide des mots et rien que par des images. Plus on a de mots à sa disposition, plus les images disparaissent, moins on en a, et plus on pense à l'aide d'images. C'est un procédé qui laisse beaucoup de latitude à la pensée, mais qui est plus en rapport avec ces intelligences où tout est acquis directement par les sens, sous forme d'impression.

En somme, le langage ne nous paraît pas en rapport avec l'intelligence pour trois raisons : 1° parce qu'il y a des gens très intelligents qui ont un langage très défectueux, et même des enfants chez lesquels il ne s'est jamais développé ; 2° parce que c'est la réceptivité du langage qui est signe d'intelligence et non pas son émission ; 3° parce qu'il existe des idiots presque complètement dépourvus d'intelligence et chez qui la parole est plus développée que chez d'autres plus élevés intellectuellement. Telle est, par exemple, l'opinion de Séguin.

Les observateurs ne sont pas non plus d'accord sur le mode de développement du langage chez l'enfant normal, ni sur la part qui revient à l'instinct héréditaire, à l'esprit d'invention, d'imitation, etc. Nous n'avons pas l'intention de passer en revue ces différentes opinions sur le développement du langage

chez l'enfant. Ce qu'il y a de certain, c'est que son mécanisme est bien connu aujourd'hui, grâce aux travaux de M. Charcot sur l'aphasie, si clairement résumée dans le livre de M. Ballet (1). Les enfants de un à quinze mois sont de véritables aphasiques moteurs. Les premières images de mots sont les images auditives, puis les images motrices et enfin visuelles. Voilà les phases par lesquelles passe tout enfant qui apprend une langue. Il y a lieu de se demander ce qui pousse les enfants à reproduire les sons qu'ils ont entendus, quels sont les procédés qu'ils emploient de préférence pour les reproduire, quelles sont les images qui pénètrent le plus facilement dans leur esprit : autant de points qu'il nous faudra examiner chez les idiots et comparer, si nous le pouvons, avec les enfants normaux.

Avant d'exposer les remarques que nous avons pu faire au sujet des idiots, il nous semble nécessaire de montrer l'état actuel de la question. On verra combien est vague ce point dont on a cependant voulu faire un pivot.

« Le vocabulaire des idiots, dit Dagonet (2), est très restreint. Ils articulent à peine et ne prononcent distinctement que des monosyllabes. » Il semblerait d'après cela que le degré le plus supérieur de la parole chez les idiots soit l'interjection ou le monosyllabe. Comme le remarque Kussmaul (3), les interjections, les gestes imitatifs et les sons sont les premières racines des pantomimes et de la parole, mais ils ne sont pas les seuls. Parler, c'est se comprendre soi-même et les autres.

Un des caractères principaux de tous les cas graves, dit Griesinger (4), c'est le manque de langage. Jamais les idiots du plus haut degré ne font un effort pour parler. C'est le mutisme idiotique, qu'il ne faut pas confondre avec celui des sourds-muets. Le mutisme idiotique a sa raison d'être, soit dans l'absence d'idées (il dit ailleurs très justement qu'ils ne disent rien parce qu'ils n'ont rien à dire), soit dans l'impuissance du sujet de les reproduire mécaniquement (anomalie

(1) Ballet, *le Langage intérieur et les diverses Formes de l'aphasie.*
(2) Dagonet, *loc. cit.*
(3) Kussmaul, *loc. cit.*
(4) Griesinger, *loc. cit.*

des organes de la parole). Pour nous, cette impuissance ne réside pas dans une anomalie des organes de la voix, mais bien dans le centre même du langage, lequel du reste n'était pas encore connu à cette époque. Pour les idiots simples, il reconnaît qu'ils peuvent prononcer un petit nombre de phrases incorrectes. Presque toujours ils emploient l'infinitif, quelques interjections. Il répètent souvent des phrases ou des morceaux de phrases qu'ils ne comprennent pas. Ils interposent des mots qui n'ont aucun rapport avec la question. Enfin ils ont une prononciation défectueuse.

Aucun auteur n'a examiné si les phases du langage étaient analogues ou identiques chez les enfants normaux et les idiots. Séguin, qui s'est occupé avec une grande attention de l'éducation du langage chez ces derniers, ne formule aucune règle déduite de ses observations. Il s'est borné à des préceptes sur les meilleurs procédés d'éducation du langage : 1° l'étude de la parole doit commencer par les consonnes et non les voyelles ; 2° les syllabes composées d'une consonne et d'une voyelle doivent être articulées les premières ; 3° les labiales entre celles-ci doivent précéder toutes les autres ; 4° les syllabes isolées sont moins faciles à articuler que les syllabes répétées. En outre, de l'étude attentive de la façon dont les enfants prononcent mieux telle ou telle lettre, il conclut à l'état des lèvres, de la langue, et tire aussi d'utiles indications pour la direction à donner au langage dans les cas particuliers. Mais nous ne pouvons y insister ici, car c'est une question de physiologie que celle de l'articulation.

Quant aux autres auteurs, ils se sont bornés à dire que le langage était plus ou moins défectueux. D'après Esquirol, dans le premier degré de l'imbécillité, la parole est libre et facile ; dans le second elle est moins facile, le vocabulaire est plus circonscrit. Dans le premier degré de l'idiotie proprement dite, l'idiot n'a à son usage que des mots, des phrases très courtes. Les idiots du second degré n'articulent que des monosyllabes ou quelques cris. Enfin, dans le troisième degré, il n'y a ni paroles, ni phrases, ni mots, ni monosyllabes. On voit combien de pareilles limites entre diverses catégories manquent de précision.

La rapidité des progrès linguaux n'est pas un signe d'intelligence précoce; « au contraire, dit Perez (1), ils (les enfants) ne s'en expriment que mieux plus tard, et cela tient à ce qu'ils ne se contentent pas de l'harmonie des mots, mais ont des représentations des choses dont ils parlent ». Quant au rabâchage monotone des mêmes mots, des mêmes syllabes chez les enfants, il pense qu'il leur est agréable, facile, habituel et les repose des premiers efforts faits pour parler. Il parait bien en effet en être ainsi, et ce ne sont pas les enfants qui parlent le plus tôt qui sont les plus intelligents, mais ceux qui comprennent le plus tôt. Tout est là. Ce sont des aphasiques moteurs, parce que leur centre d'articulation n'est pas suffisamment développé, voilà tout.

Chez l'idiot, on observe ordinairement un retard plus ou moins considérable de la parole, comme on en observe pour la marche, la préhension, la propreté, etc., etc. Mais, à l'inverse des enfants normaux, ils ne comprennent pas plus qu'ils ne parlent. Le retard ne porte pas seulement sur un centre, mais bien sur tout le cerveau. Il faut donc distinguer entre les retards dans la langage. Tandis que l'enfant normal a de l'aphasie de transmission, l'idiot a en même temps de l'aphasie de réception, et comme son cerveau est encore table rase au point de vue du langage, il n'a aucune image de mots qui lui serve à se faire comprendre comme le peut l'aphasique sensoriel.

Il en est de même du rabâchage qui n'est pas du tout comparable dans les deux cas. Dans le premier nous pouvons admettre qu'il soit une distraction et un repos pour l'enfant dont le centre de la parole est cependant en activité comme toute sa zone motrice et pas plus qu'elle assurément. Mais tout en laissant on centre d'articulation fonctionner automatiquement, l'enfant continue à penser et agit en conséquence de ses pensées. Chez l'idiot, au contraire, le rabâchage devient un véritable tic. Ce n'est pas pendant quelques instants qu'il répétera le même mot ou la même phrase, ce sera continuellement, à propos de tout et à propos de rien, sans qu'on puisse l'ar-

(1) Perez, *loc. cit.*

rêter. Ou bien, au contraire, il suffira de prononcer devant lui un mot, une phrase, pour qu'il se mette à les répéter à satiété. C'est de la véritable écholalie. De plus, l'idiot ne pense pas, tout en émettant des sons de la sorte, et la meilleure preuve, c'est qu'il n'agit pas en rapport avec ce qu'il répète.

On discute encore pour savoir si la pensée est liée au mot (Condillac, Max Muller, Bastian, etc.), ou si elle en est indépendante (Locke, Helmholtz, Maudsley, Finkelnburg, etc.). Kussmaul (1) admet que, bien que nous acquérions nos idées par la parole, celles-ci, une fois acquises, contractent une certaine indépendance à l'égard des mots. Les raisons qu'il donne de l'indépendance complète du mot et de l'idée nous paraissent renverser cette proposition. Il semble en effet que les idées, bien qu'inférieures, qui existent chez les animaux et chez l'enfant bien avant l'apparition du langage, sont bien primitives : les mots ne servent qu'à les traduire et à les représenter, et ce n'est au contraire que par la suite que l'idée et le mot se trouvent liés presque indissolublement. Nous ne savons plus penser qu'avec des mots. D'autre part, les mots éveillent en nous des idées, et ce sont, comme on l'a dit, des embryons d'idées, mais ce n'est que plus tard, et ce n'est pas le mot en soi qui est capable d'éveiller une idée nouvelle, mais une association de mots combinée de façon à faire ressortir des rapports nouveaux entre les idées ou les choses que nous connaissons.

Chez l'idiot, cette indépendance de l'idée et du mot nous paraît très manifeste. Tels idiots qui n'ont qu'un vocabulaire des plus restreints, savent cependant un assez grand nombre de choses et sont capables de certains travaux qui ont besoin d'être compris et demandent une certaine application. Et la meilleure preuve que leur intelligence s'y applique, c'est qu'ils se perfectionnent. C'est là le propre des actes intelligents, tandis qu'au contraire les actes purement automatiques ne sont pas susceptibles de perfectionnement. Ils saisissent ce qu'on va faire, ce qui prouve un certain raisonnement qu'ils seraient du reste incapables de formuler. Ils sont en cela comparables

(1) Kussmaul, *loc. cit.*

à l'animal, au chien, par exemple, qui devine ce que son maître va faire, en vertu de ses expériences antérieures, tout comme un homme peut le faire, avec cette différence qu'il raisonne sans mots, mais avec de simples images. Nous remarquons donc que plus l'intelligence s'élève, plus l'indépendance de l'idée et du mot tend à disparaître.

Sous quelle influence se développe le langage ? Egger (1) et Taine (2) font une large part à l'invention et à l'imitation personnelle dans le développement du langage. Outre les pleurs, les cris, les rires, les gestes, langage naturel qui devient un commencement de langage artificiel lorsqu'il s'y mêle une intention, ils admettent des jeux de voix involontaires qui, dès l'âge de six mois, varient à l'infini et sont des ébauches de sons et d'articulations. Il y aurait là un langage instinctif qui se retient peu à peu par les progrès d'un autre langage inventé par l'enfant et susceptible d'une foule de variétés individuelles. Mais ils n'ont pas noté les formes de ce langage, d'après eux spontané.

Kussmaul (3) distingue dans le développement de l'articulation trois périodes : 1° balbutiement des quatre premiers mois consistant surtout en sons labiaux et vocaux, mais aussi en sons linguaux et palataux. Ces sons primitifs sont d'une nature purement réflexe et témoignent de l'instinct musculaire qui pousse les enfants à agiter les mains, etc. Ce sont surtout des sons de sifflements, de grognements, de claquements, sons élémentaires, sons sauvages que les Hottentots ont conservés et qui lui paraissent primitifs ; 2° quand vient l'instinct d'imitation, ces sons sauvages sont peu à peu remplacés par les sons usuels de la langue du peuple. Cette imitation n'est pas en rapport avec la compréhension des mots. Ces sons et syllabes fortement articulés sont très simples, simples réflexes des sentiments *a*, *aa*, *ho*, *hu*, *da*. Les sons d'imitation sont *baba*, *bebe*, *dodo*, *dudu*, etc., etc., incompréhensibles pour d'autres que leur entourage. Certains enfants ne manifestent du plaisir à articuler que dans la seconde moitié de la deuxième

(1) Egger, *la Parole intérieure*.
(2) Taine, *De l'intelligence*.
(3) Kussmaul, *loc. cit.*

année et même plus tard ; 3° enfin l'enfant apprend à relier des images objectives déterminées avec les mots acquis, qui peu à peu se convertissent en idées. Alors seulement la parole devient une expression de pensées. A cette période, le jeu du développement de l'articulation marche très intimement à côté de celui de la diction.

Chez les idiots, qu'observons-nous? Nous avons déjà dit que le plus souvent, pour ne pas dire toujours, il y avait un retard considérable dans l'apparition de la parole. C'est une remarque que ne manquent pas de faire les parents. Ce gazouillement, ce balbutiement de l'enfant, est bien en effet un rudiment de parole. On ne l'observe guère chez l'idiot, ou très tardivement. « Il n'a jamais gazouillé, nous disent les parents, comme mes autres enfants. » Par contre, ils poussent souvent des cris rauques qu'on ne sait quelquefois à quoi attribuer, car ils n'expriment ni douleur, ni crainte, ni colère. Souvent même ces cris se manifestent sous forme d'accès. « Jusqu'à tel âge, nous disent les mères, il n'a fait qu'un cri. » Et de fait, elles n'ont pas tort. Il nous arrive plus d'une fois des enfants que leurs parents ont dû placer à cause des plaintes des voisins.

Or Egger (1) note dès cinq semaines le passage du cri à la voix. Chez les idiots, incurables surtout, même de plusieurs années, le cri n'a pour ainsi dire aucune intonation, et il ne saurait en avoir, car il ne répond à aucun sentiment définissable. Cette non-prédisposition à la parole se traduit donc de très bonne heure par l'absence du balbutiement, par l'absence d'intonation dans le cri.

Plus tard, l'imitation entre en jeu pour la reproduction des sons entendus. Kussmaul (2) considère que l'imitation est une fonction du cerveau. Mais ce doit être une fonction réflexe, involontaire, car Egger, chez les enfants de neuf mois, à côté de diverses manifestations de l'imitation, n'a constaté « aucun effort sensible pour imiter les sons entendus ». Chez l'idiot, on ne constate non plus aucun effort d'imitation et cela

(1) Egger, *loc. cit.*
(2) Kussmaul, *loc. cit.*

beaucoup plus tard que neuf mois, quelquefois même toute la vie. Si l'imitation jouait un rôle si considérable qu'on tient à le dire dans le développement du langage, il y aurait lieu de s'étonner que la parole soit toujours si imparfaite chez les idiots, où l'on a coutume de dire que l'instinct d'imitation est si développé, et que c'est grâce à cet instinct qu'on peut arriver à l'éduquer. Il s'en faut de beaucoup, avons-nous vu, que cet instinct d'imitation soit aussi fort. Pour imiter, il faut prêter attention et être capable de reproduire ce qu'on a vu. Or, chez l'idiot non éduqué, l'attention est rudimentaire ou nulle. Comment serait-il porté à imiter des sons qu'il n'a pas entendus faute d'attention.

C'est souvent même cette impossibilité de fixer l'attention qui produit ce que Griesinger (1) appelle le mutisme idiotique dont il distingue deux variétés. Il y en a certainement au moins quatre : mutisme par absence d'idées, mutisme par impossibilité centrale de les exprimer, mutisme par défectuosité des organes vocaux, mutisme par suite de surdité ou de pseudo-surdité.

Séguin (2) pense que le mutisme résulte de deux causes presque toujours confondues en lui, mais qu'il est nécessaire de combattre isolément : l'incapacité physiologique de diriger les organes de la parole et le défaut d'intelligence. Il combat l'idée de Griesinger et d'Esquirol que beaucoup d'idiots sont muets parce qu'ils n'ont rien à dire. Il en est qui sont incapables de parler, mais savent exprimer par gestes leurs désirs et leurs besoins.

On pourrait peut-être, à notre avis, rapprocher ces troubles de la parole de l'aphasie et distinguer des aphasiques moteurs et des aphasiques par surdité verbale, les causes qui empêchent la parole dans les organes vocaux étant éliminées.

Dans le premier cas, nous avons affaire à des idiots qui ne peuvent pas parler, tout en comprenant à peu près ce qu'on leur dit, ainsi que le prouve leur obéissance à exécuter ce qu'on leur commande.

(1) Griesinger, *loc. cit.*
(2) Séguin, *loc. cit.*

Dans le second cas, nous avons des idiots qui ne comprennent pas un mot de ce qu'on leur dit, et sont incapables en même temps d'émettre un seul mot. Tels sont les idiots incurables qui se retournent si on fait un bruit fort, et qui ne sont par conséquent pas sourds. Il en est d'autres qui, non seulement, paraissent sourds aux paroles, mais même à toute espèce de sons, et qui cependant ne sont pas sourds. Leur surdité n'est qu'apparente et tient uniquement à l'absence d'attention. Nous verrons plus loin, à propos de l'écriture, s'il existe aussi des agraphies et des cécités verbales.

Enfin, au troisième stade, l'enfant apprend à relier ses idées à des mots. C'est là le point le plus difficile à obtenir chez l'idiot. Chez l'enfant l'imitation du mot précède le plus souvent sa compréhension. On en a la preuve dans la répétition fréquente d'un mot nouvellement appris et que l'enfant sert à tout propos. Cela s'observe surtout chez les enfants dont la facilité d'articulation est assez grande et précède le développement de l'intelligence générale. Chez l'idiot on voit cette démarcation encore plus nette, et il arrive chez certains qu'ils imitent et répètent convenablement non seulement des mots, mais même des phrases entières dont ils ne comprennent jamais le sens, comme nous avons pu l'observer maintes fois. C'est encore là une preuve que l'idée et le mot sont indépendants et que, si elle ne précède pas le mot, celui-ci est impuissant à l'éveiller. Certains idiots en restent à cette phase. On les amène à articuler, mais on ne peut pas aller plus loin, et le rapport de l'idée et du mot leur échappe. Chez d'autres, à un degré plus élevé, on observe que le langage s'arrête à une des phases de celui de l'enfant, celle où il s'exprime, par simples monosyllabes répétés, par des infinitifs, dans laquelle il fait souvent des interpositions de syllabes et où il prononce mal certaines lettres.

En somme, le développement du langage chez l'idiot nous a paru présenter les mêmes phases que chez l'enfant normal. Mais au lieu que ces phases se succèdent rapidement, elles se succèdent au contraire très lentement, le plus souvent même l'évolution s'arrête en route à un point quelconque correspondant à une des étapes de l'enfant.

Nous avons vu toutefois qu'il ne faut pas regarder le développement du langage comme parallèle à celui de l'intelligence. On peut en trouver, outre les motifs et les preuves que nous en avons donnés, une raison dans l'anatomie pathologique d'une part, et d'autre part dans les différences que présentent sous le rapport de la parole les diverses catégories d'idiots.

On voit en effet très souvent des scléroses localisées du cerveau chez les idiots. Si la sclérose atteint plus spécialement le centre du langage, il est bien évident que l'évolution de celui-ci se trouvera enrayée, alors que le développement de l'intelligence pourra continuer à se faire, quoique faiblement, car, le plus souvent, les lésions sont diffuses, mais prédominent en certains points. D'autre part, l'examen des cerveaux de microcéphales montre, et presque tous les auteurs sont d'accord à cet égard, que c'est surtout aux dépens des lobes postérieurs que se fait la diminution de volume. Dès lors, on comprend que le centre du langage se trouvant dans les régions antérieures relativement les plus développées, le langage soit souvent beaucoup moins rudimentaire dans cette catégorie d'idiots que dans les autres.

Chez les idiots qui parlent, c'est tantôt la formation des sons laryngés, tantôt celle des sons labiaux et linguaux qui est entravée, dit Kussmaul. C'est dire qu'il est impossible de fixer une marche spéciale au développement des diverses voyelles, consonnes et diphtongues chez les idiots, non plus d'ailleurs que chez les enfants ordinaires.

D'après Kind (1), les personnes atteintes d'idiotisme acquis sont quelquefois des bavards à outrance et cela dans deux circonstances : 1° chez les sujets qui ont acquis un certain degré de culture avant de tomber malade, les mots se déroulant alors mécaniquement de la façon la plus confuse sans que pour cela les idées se combinent ou que, contrairement à ce qui se passe dans la logorrhée des aliénés atteints de désordre dans les idées, elles ne se groupent autour d'une idée principale qui perce à travers la folie ; 2° chez certains sujets

(1) Kind, *l'Idiotisme et les Asiles d'idiots*, in Schmidt's Jahrb ; 1862.

dont les idées produites par l'excitation d'un sens sont si peu fixes, qu'à chaque instant un changement d'excitation fait surgir une nouvelle idée avec un nouveau mot. Les deux états peuvent aussi coïncider ensemble. — Pour les dysphasies et les lalopathies que peuvent présenter les idiots, nous résumerons le travail de Wildermuth (1). Cet auteur distingue deux cas :

1° Cas où le trouble de la parole est l'expression directe du trouble intellectuel. Depuis l'idiot complètement muet jusqu'à l'arriéré capable d'éducation, le trouble de la parole correspond au cercle étroit de la conception de ces êtres. Ils manquent d'un bagage de mots richement fourni, et l'association rapide est défectueuse. On y rencontre d'abord des exemples en grand nombre chez lesquels le degré auquel est restée la vie psychique et son expression principale, le langage, a son analogue dans les étapes que l'enfant normal doit parcourir pour son développement intellectuel et verbal. Au degré le plus inférieur, l'idiot ressemble à un enfant dans la première semaine de la vie; c'est un automate végétatif, réflexe; à un degré plus élevé, on a sous les yeux un enfant d'un an et demi à deux ans qui émet des onomatopées monosyllabiques, puis le bagage verbal progressant, on constate plutôt un défaut de syntaxe et de grammaire, un langage de bébé tel que celui d'un enfant de deux à trois ans. Les verbes ne sont mis qu'à l'infinitif; le personnage ne parle de lui qu'à la troisième personne; mais il est capable d'écrire correctement mots et vocables; il fait des imitations puériles de ce qui se passe autour de lui; incapable d'éducation, il en impose au pronostic (imbécillité congénitale). Dans ce groupe se rangent encore les défectuosités qui rappellent plutôt l'incertitude d'un adulte apprenant à parler une langue étrangère (parole et articulation correctes, mais désignations adverbiales fausses, pléonasmes, paraphrases, confusion de mots à peu près semblables), l'impossibilité de prononcer correctement (zézaiement des arriérés); les dysphasies qui tiennent à une anomalie dans le débit de la conception (parole traînante et élocution abon-

(1) Wildermuth, *loc. cit.*

dante avec changement constant de sujets comme chez le maniaque ou le fou systématique (idiots et microcéphales, avec répétition des dernières syllabes), tous faits avec pronostics défavorables.

2° Cas où les troubles de la parole sont, non pas la conséquence directe, l'expression de l'arrêt morbide de la vie conceptuelle, mais une complication de l'idiotie. Il y a d'abord les dislalies mécaniques, trouble d'articulation très répandu chez les idiots ; le balbutiement sert en même temps de transition entre les deux groupes. Puis viennent des imperfections dans l'émission de certaines syllabes, déchets également inévitables dans le développement de la parole normale. Le sigmatisme, le rhotacisme, le grammacisme surtout, se trouvent, avec d'autres troubles, au moins chez la moitié des arriérés. — Les troubles de l'articulation qui s'effectuent au moment où il s'agit de former des syllabes et des mots se présentent sous deux aspects. En premier lieu, le balbutiement très prononcé pendant la formation de certains sons, impossibilité d'émettre distinctement les consonnes, d'où articulation indistincte, difficile à définir, qui gêne et empêche totalement la formation des syllabes et des mots. Quand on essaie de les faire parler, les patients font entendre une quantité de sons qui résonnent identiquement, et spontanément ils demeurent incapables de parler. Ces faits témoignent toujours d'un trouble psychique très profond. Le second aspect concerne une parole confuse dès qu'il faut lier les sons : cette parole vague, liée, confuse, floue, caractérisée par une émission négligée de consonnes avec oubli de certaines syllabes isolées, appartient à l'imbécillité moyenne ou légère.

Wildermuth (1) a rencontré rarement chez les idiots l'achoppement syllabique pur, et jamais le bégaiement. — Ces résultats sont absolument concordants avec nos recherches et nous avons été frappé en effet de la rareté qu'avaient chez les idiots ces troubles de l'articulation, blésité, bégaiement, ânonnement, écholalie, etc., qu'on a l'habitude de regarder comme des stigmates de dégénérescence. Où ces troubles se rencon-

(1) Wildermuth, *loc. cit.*

trent, c'est chez les imbéciles qui, au point de vue du langage, ne présentent d'ailleurs rien de particulier à signaler, si ce n'est le peu d'étendue de leur vocabulaire. Ajoutons qu'ils sont en général bavards, parlant de tout à tort et à travers pour le plaisir de parler. On peut observer aussi quelquefois chez eux de l'onomatomanie au même titre que divers autres stigmates psychiques, et des délires passagers à forme d'agitation maniaque, avec loquacité excessive, récitation de chants ou de morceaux appris autrefois, mais ordinairement plus incohérents dans les actes que dans les paroles.

Une autre forme de langage est la lecture. Ce sont là les images verbales visuelles qui sont en jeu. — Elle présente encore plus de difficultés à apprendre que la parole.

Naturellement, chez les idiots incurables, il n'y a pas lieu d'y songer. A un degré plus élevé, ils arrivent à apprendre les lettres, à assembler quelques syllabes, mais non à lire véritablement en comprenant ce qu'ils lisent. Ils n'ont pas d'initiative et disent la lettre qu'on leur désigne, mais ne la nomment pas spontanément.

L'idiot éducable arrive très difficilement à distinguer ses lettres, mais il y arrive. Il lui faut quelquefois plusieurs semaines sur la même lettre; on le retrouve toujours prêt à revoir la même lettre qu'il ne peut retenir. On arrive plus vite en se servant de lettres mobiles en bois. Il considère alors la lettre comme quelque chose de réel, d'existant, et cela convient mieux à ses facultés. Il faut remarquer en effet que, plus encore que l'enfant, l'idiot transforme toujours l'abstrait en concret. Aussi en est-il qui savent très bien reconnaître toutes les lettres de l'alphabet de bois, à la rigueur même de l'alphabet imprimé, et qui sont incapables de les reconnaître dès qu'elles sont modifiées d'une façon marquée. Ils reconnaissent dans leurs lettres un objet qu'on les a habitués à appeler d'un certain nom. Ils n'ont pas saisi la notion abstraite de lettre, et dès qu'ils n'ont plus le même aspect, ils ne le reconnaissent pas.

Peu à peu, on fait assembler à l'idiot quelques lettres et former des syllabes faciles. Il arrive alors plus vite à lire et à

former les syllabes qui commencent par une consonne (ba, fi...). On se bute à un véritable entêtement, qui veut quand même prononcer la consonne avant la voyelle. — Une fois cette difficulté vaincue, les progrès sont moins lents.

On arrive à faire lire l'idiot, mais la lecture est toujours saccadée. Il sépare dans la prononciation toutes les syllabes, sa diction est tantôt monotone, tantôt chantante, jamais normale. Il faut avouer qu'ils sont rares (environ 1/10) ceux qui arrivent réellement à lire un peu convenablement. Les autres reconnaissent leurs lettres, mais ne font jamais que syllaber. Ils ne veulent ou plutôt ne peuvent rien faire de plus.

L'idiot qui est arrivé à lire, comprend-il ce qu'il lit ? Dans les ouvrages scolaires où les idées exprimées sont à la portée du lecteur auquel elles s'adressent, il est évident qu'il retient quelques idées par-ci par-là. Il comprend assez bien les noms et les adjectifs, mais très difficilement les verbes. Lorsqu'on laisse l'idiot livré à lui-même avec un livre devant les yeux, sur un signe que vous lui ferez, il se mettra à lire, mais son travail sera tout machinal et il ne comprendra rien à ce qu'il lira. Il faut sans cesse l'aiguillonner de questions pour le forcer à s'arrêter sur tel ou tel mot et à en comprendre le sens.

Chose curieuse, l'idiot qui sait lire sans comprendre tout seul ce qu'il lit, arrivé à l'âge de douze à quinze ans, c'est-à-dire à un âge où les enfants aiment la lecture, l'idiot aime aussi à lire ou plutôt à faire semblant de lire. Qu'il trouve un morceau de papier sur lequel il y a quelques signes ou quelques lettres, aussitôt il se met à le considérer attentivement, et une personne étrangère, à le voir ainsi, croirait sans doute qu'il lit. En promenade, on est obligé de les surveiller dans les achats qu'ils font. Ils aiment à aller chez les marchands de journaux et à y acheter un journal quelconque qu'ils font semblant de lire en route. Un idiot, L..., de Bicêtre, qui sait lire, a acheté ainsi un jour l'*Intransigeant* et la *Semaine médicale !* On lui demanda ce qu'il allait en faire, il répondit que c'était pour les lire, et si on les lui avait pris, il aurait certainement été vivement affecté.

L'imbécile apprend à lire bien plus vite que l'idiot, mais on a surtout à lutter contre l'instabilité et l'inattention de l'enfant.

Au point de vue de la lecture, il n'y a entre l'imbécile et l'enfant normal d'autres différences que la différence d'attention. Jamais l'imbécile n'arrive à lire d'une façon tout à fait correcte. Tantôt il ânonne, tantôt il a une diction saccadée. Même chez ceux qui sont arrivés à un développement intellectuel relativement élevé, on ne trouve pas de lecture courante et expressive.

Ils ont une façon singulière de lire les livres illustrés, ceux qu'ils préfèrent. Quand ils trouvent une image à sensation, si un maître est à côté d'eux, ils lui demandent aussitôt le sujet de la gravure ; s'il n'y a personne pour leur donner des explications, ils cherchent à trouver la ligne qui pourra les leur fournir. S'ils la trouvent, ils la lisent avidement, mais ils ne cherchent pas longtemps à la découvrir. Leur paresse naturelle se montre là comme partout. Ils veulent avoir une satisfaction, qu'elle soit physique ou intellectuelle, mais ne se donner aucune peine pour l'obtenir.

L'écriture nécessite un ensemble de mouvements des muscles du bras et de la main assez délicats, assez limités, et qui, à cause de leur précision, demandent beaucoup de temps pour être appris, et devenir non plus une fatigue comme chez ceux qui savent à peine écrire, mais un mouvement automatique comme celui de la marche, de la danse ou tout autre exercice nécessitant une combinaison de mouvements. Or, nous avons vu que, chez les idiots, la coordination des mouvements est très difficile à obtenir, quelquefois même impossible. Idiots et imbéciles sont toujours maladroits, au moins en général. Les impressions peu intenses, peu précises chez les premiers, le défaut d'attention chez les seconds rendent difficile de leur apprendre les mouvements associés un peu délicats. Il faut donc s'attendre à trouver chez eux une écriture encore plus défectueuse que la lecture.

D'autre part, l'écriture se modifie considérablement avec l'âge, c'est-à-dire avec le caractère. Assez semblable chez les jeunes sujets et chez ceux qui savent peu écrire, on la voit se caractériser, s'affirmer, acquérir une indépendance telle qu'aucune écriture courante n'est identiquement semblable à une

autre, fût-elle du même type. Les modifications de l'écriture suivant les caractères, les tendances du moment même, ont été la base de la graphologie qui, lorsqu'on ne la pousse pas trop loin, lorsqu'on ne lui demande pas plus qu'elle ne peut donner, lorsqu'on veut s'en tenir aux grandes lignes, est fort intéressante et relativement assez exacte. C'est ainsi qu'appliquée aux aliénés elle peut rendre des services au point de vue du pronostic. Il est en tout cas certain qu'il existe une relation constante entre le caractère, le sentiment d'un homme et son écriture.

Étant donné que le caractère de l'idiot est très peu marqué, que ses sentiments sont très rudimentaires, il faut s'attendre à ne pas plus trouver que pour la lecture, de l'expression et de la fermeté dans son écriture.

Il en est de l'écriture comme de la lecture. Il y en a qui sont agraphiques et d'autres qui ont de la cécité verbale. Il en est en effet qui ne peuvent jamais écrire et d'autres qui, pouvant écrire, sont incapables de se relire.

L'idiot, en général, ne peut arriver que très difficilement à former ses lettres. Les premiers signes qu'il trace sont des signes qui rappellent plus ou moins la forme d'un C (pl. I).

L'idiot simple fait éternellement le même signe. Il ne regarde même pas son modèle. On le lui fait regarder, il le reproduit, mais le perd de vue et s'en éloigne de plus en plus pour en revenir au signe qu'il préfère. Il arrive à écrire, mais ne fait que reproduire un modèle qui n'a aucun sens pour lui (cécité verbale).

Il en est qui écrivent assez lisiblement et qui cependant sont incapables de syllaber.

Ils aiment beaucoup à imiter les caractères d'imprimerie. Pour les obliger à respecter le modèle qu'on leur donne, il faut leur diriger la main pendant très longtemps, et ce n'est qu'à force de la diriger que cette main arrive à imiter le modèle. Nous trouvons là cette difficulté à retenir les mouvements associés dont nous parlions plus haut. Ce n'est cependant pas tant en ce cas l'attention qui leur manque que la faculté de comparaison. L'idiot ne voit pour ainsi dire pas par où pèche la lettre qu'il vient de tracer. C'est la lettre *o* qu'il

aime le mieux à former et forme le mieux quand elle est isolée. Dans le corps d'une syllabe, il a tendance à ne pas former la boucle en haut.

Berkhan (1) a examiné l'écriture de soixante-quatre petites filles affectées d'idiotie partielle. Chez vingt, l'écriture se rapportait à un même type. Quand le trouble était peu marqué, l'une ou l'autre lettre d'un mot était oubliée et remplacée par une autre lettre, ou les mots étaient défigurés davantage et en plus grand nombre, de telle sorte qu'on ne pouvait déchiffrer que les mots qui sont d'un emploi fréquent.

Cet auteur établit un parallèle entre ce trouble de l'écriture et le trouble du langage qui constitue le balbutiement. Dans les deux cas, les signes du langage sont défigurés de la même façon. Mais il n'y a aucun rapport entre le balbutiement oral ou le bégaiement. Chez des idiots où les deux troubles se rencontraient, ils portaient même sur des mots différents.

Pour notre part, nous avons remarqué en effet l'oubli fréquent de lettres au milieu d'un mot ou d'un mot au milieu d'une phrase, mais nous ne saurions comparer ces erreurs au bégaiement dans lequel il y a non pas absence, mais au contraire répétition de la même syllabe ou du même mot (Pl. II). C'est tout simplement un oubli qui résulte de leur défaut d'attention.

Comme il est facile de le voir par la page (Pl. III), les lignes courbes dominent partout. Dans toutes les lettres que fait l'idiot, on dirait qu'il cherche à placer cette espèce de ligne. La page représentée (Pl. III) a été faite par un enfant qui n'a pas fait de progrès depuis deux ans. C'est tout ce qu'il sait faire en fait d'écriture depuis plus de quatre ans qu'il tient un porte-plume. Nul doute qu'il n'arrivera jamais à former une syllabe. Cet enfant sait pourtant lire les syllabes et les mots simples (ca-fé, mo-ka, ma-ca-ro-ni), ainsi que les mots usuels (pain, vin, gilet, etc.). Mais en lecture aussi ses progrès se sont arrêtés. On pourrait en citer bien d'autres dans le même cas dont l'intelligence donne ainsi rapidement son maximum.

Certains idiots arrivent à écrire, même lisiblement. Leurs

(1) Berkhan, *Balbutiement écrit chez les idiots*, Arch. f. Psych.., XVI.

lettres sont régulières et se ressemblent toutes. Il n'y a pas beaucoup de fautes de copie. Mais on est toujours surpris de constater ensuite que l'enfant est incapable de lire ce qu'il a écrit. Il a de la cécité verbale. Un idiot crétinoïde, G..., de Bicêtre, est arrivé à écrire et à se relire. Il va même jusqu'à écrire l'orthographe de quelques mots très usités, mais c'est tout.

De même que l'idiot aime à lire, bien que ne sachant pas lire, il aime aussi à écrire. Il arrive souvent aux instituteurs d'entendre des idiots leur demander une feuille blanche et une plume pour écrire à leur famille. On leur donne ce qu'ils demandent, et aussitôt ils griffonnent sur le papier des signes informes qui de loin ont l'aspect de lettres régulièrement alignées. Ils ont l'habitude de dire à haute voix et pour ainsi dire de se dicter à eux-mêmes les mots qu'ils sont censés écrire.

Séguin (1) a fait une observation assez singulière, c'est que presque tous les idiots prennent leur premier crayon de la main gauche et que, quand on le leur met dans la main droite, ils veulent toujours aller de droite à gauche. Il y a là comme une ébauche de l'écriture spéculaire. Séguin rapproche ce fait de l'écriture des peuples anciens et même des Orientaux modernes, qui se fait dans le même sens.

En somme, nous voyons que l'écriture est toujours très défectueuse chez les idiots quand elle n'est pas nulle. Dans des cas même où elle existe, on ne peut pas dire que c'est de l'écriture puisqu'elle ne représente pas autre chose qu'un dessin copié. De plus, ils ne peuvent guère que copier et non écrire sous la dictée ou spontanément.

L'imbécile apprend assez vite à écrire, mais il ne forme jamais bien ses lettres. Il ne peut s'astreindre, comme l'idiot, à suivre un modèle. Il faut trop d'attention pour cela. Il perd vite le modèle de vue. Aussi, lorsqu'il a à reproduire une même ligne pour toute une page, on remarque combien la dernière ligne diffère de la première. Il y a une véritable gradation de dissemblance. Cela tient à ce qu'au lieu de se reporter

(1) Séguin, *loc. cit.*

à son modèle, il préfère recopier la ligne qu'il vient d'écrire lui-même. Aussi répète-t-il, en les grossissant, les imperfections de sa propre écriture. Cela pourrait expliquer comment il se fait que l'imbécile a plutôt tendance à gâter son écriture qu'à la perfectionner. Il n'est pas rare en effet de constater, en comparant deux cahiers écrits par le même élève, à plusieurs années de distance, qu'au lieu de faire des progrès, il écrit de plus en plus mal à partir d'un certain moment. L'écriture est plus expédiée, mais elle est illisible (Pl. IV et V). Il en est pour l'écriture comme pour la lecture. Jamais un imbécile n'arrive à écrire régulièrement. L'écriture est tantôt droite, tantôt penchée dans le même mot ou dans la même ligne.

Ils lisent encore plus mal l'écriture que l'imprimé.

Nous ferons remarquer ce que nous avons déjà dit plus d'une fois des imbéciles comparés aux idiots. Ceux-ci arrivés à un certain degré ne peuvent aller plus loin et restent stationnaires. Ceux-là, au contraire, ne restent pas stationnaires, mais perdent avec une rapidité désespérante les progrès qu'ils avaient pu faire. Lorsqu'on laisse un imbécile livré à lui-même après lui avoir donné une page à copier, on le voit souvent s'arrêter au milieu de sa copie et reproduire un certain nombre de fois une lettre ou une syllabe, faire en un mot un travail machinal, automatique, qui permet à son imagination de vagabonder (Pl. VI). Le centre moteur seul continue à fonctionner automatiquement.

L'imbécile change souvent d'écriture plusieurs fois dans la même page. Or, nous disions au début que plus un caractère est tranché, plus l'écriture a son autonomie spéciale. Cette mobilité dans l'écriture reflète absolument la mobilité du caractère, tandis que nous voyons au contraire l'écriture des idiots offrir beaucoup plus de constance dans son type. On en est quelquefois à se demander si l'écriture est du même élève. La régularité et la symétrie sont incompatibles avec l'imbécillité (Pl. VII).

Il y a cependant des exceptions. Un petit imbécile de Bicêtre, B..., a une écriture régulière. Son cahier est très bien tenu. Il trace une marge à droite, une à gauche, des traits après chaque titre et sous-titre et termine ses pages par de petits

dessins linéaires tracés avec beaucoup de régularité au moyen de règles, ou de boutons pour les courbes (Pl. VIII). Chez lui, c'est le contraire des autres, il a la manie de la régularité. Mais cette exagération même indique un cerveau mal équilibré. Il est exceptionnel de voir un imbécile être normal sous quelque rapport que ce soit. Toutefois un autre imbécile de Bicêtre, Gr.., qui s'est amélioré au point de pouvoir sortir et travailler chez un vannier, est arrivé à avoir une écriture assez régulière. L'an dernier il a obtenu son certificat d'études avec le maximum des points, sauf pour l'écriture. C'est un des rares.

Nous avons parlé du sentiment et de l'émotion esthétiques et nous avons constaté combien ils sont rudimentaires. Nous venons de voir d'autre part que pour certains idiots l'écriture n'est que du dessin. Aussi avons-nous préféré, à cause des rapports qui relient ensemble ces deux choses mettant en jeu le centre graphique, placer ici nos observations sur le dessin. Elles sont du reste à rapprocher de celles sur l'écriture.

L'idiot met longtemps à dessiner, il s'en tient au modèle qu'il reproduit tant bien que mal, mais il n'ajoute rien, de même qu'il n'oublie aucun détail, si mal qu'il le rende du reste, bien entendu. Il n'a aucune notion de la perspective, ce qui lui est commun du reste avec presque tous les peuples orientaux. C'est d'ailleurs une notion très délicate à acquérir et que l'expérience ne suffit pas à donner. On se convainc facilement qu'il en est de même chez le tout jeune enfant qui cherche à prendre quelque chose en se fiant plus à son volume, à son éclat, qu'à sa situation relative. Pour juger de la perspective, il faut comparer et juger, deux qualités rudimentaires chez l'idiot. Il représente les ombres du modèle comme il peut, mais il cherche à les représenter. Le dessin ci-joint (Pl. IX) est celui d'un enfant qui s'est relativement bien développé, mais qui semble avoir donné tout ce qu'il pouvait donner.

L'idiot n'imagine rien en fait de dessin. Certains cependant s'amusent à faire une figure plus ou moins informe à laquelle ils donnent un nom de personne, mais rien en dehors de cela. Le seul à qui on ait pu, à Bicêtre, faire représenter quelque chose sans modèle, est Gr..., cet idiot crétinoïde chez lequel

nous avons constaté également une écriture assez régulière. Il fit un jour le dessin d'un tambour qui ressemblait plutôt à une sorte de ballon dégonflé et flanqué de deux baguettes, dont l'une a deux fois la longueur de l'instrument et dont l'autre ne représente que la dixième partie.

Si on remarque que chez l'homme normal il s'en faut de beaucoup qu'une belle écriture indique des tendances au dessin ou inversement que de bons dessinateurs aient des chances pour bien écrire, on pourra observer que chez l'idiot l'écriture n'est véritablement que du dessin, et que, comme son intelligence est trop faible pour associer une idée à un signe conventionnel, il en résulte que l'écriture n'est pas pour lui un symbole. Il n'y voit qu'un assemblage de traits qu'il arrive quelquefois à associer à l'idée d'un son lorsque ces traits sont simples, mais dont il ne voit pas la liaison dès qu'ils sont en trop grand nombre. Aussi l'écriture et la lecture sont-elles sans expression, puisqu'il émet des sons dont il ne voit pas, non seulement le rapport avec les idées, mais même avec ceux qui le suivent et ceux qui le précèdent.

Remarquons également que l'idiot ne peut pas dessiner sans modèle, de même qu'il ne peut pas écrire sans modèle, et nous verrons encore là un argument pour montrer que l'écriture chez l'idiot n'est absolument que du dessin, vide de sens au point de vue verbal.

De même que pour l'écriture, l'imbécile n'aime pas les modèles de dessin. Si on l'y astreint, il les reproduit sans goût et par suite sans proportion, voulant avant tout faire vite sans chercher à faire bien (Pl. X), et préfère le plus souvent se laisser guider par son imagination qui se donne alors libre carrière. Il ne recule devant aucune difficulté, mais il est rare qu'il finisse un dessin. Dans les planches XI et XII, M..., un imbécile de Bicêtre, a essayé de reproduire une locomotive avec son chauffeur qu'il avait vus la veille en promenade. Au-dessus, il a fait le lion de Belfort ! On voit qu'ils ont toutes les audaces et toutes les prétentions. D'autre part, on peut juger par le dessin, qui ne signifie absolument rien, le laisser aller de leur imagination, qui les pousse à faire des sortes d'arabesques des plus fantaisistes.

Un coup d'œil jeté sur ces dessins d'idiots et d'imbéciles fera mieux comprendre que tout ce que nous pourrions dire l'énorme distance qui les sépare, et le parti qu'on peut tirer des deux catégories d'individus. Chez les idiots, nous voyons l'essai d'un dessin correct, consciencieux, attentif. Chez les imbéciles, nous trouvons un dessin irrégulier, fantaisiste, prétentieux, absurde. Il n'est pas douteux que le premier est bien préférable au second.

Jusque dans les moindres choses, on peut donc noter cette différence fondamentale des idiots et des imbéciles, qui fait des premiers des pauvres êtres arrêtés dans leur développement, et des seconds des êtres non seulement arrêtés quoique bien plus légèrement, mais surtout déviés de la normale. Nous en verrons plus loin toute l'importance au point de vue social.

CHAPITRE VIII

DE L'INTELLIGENCE PROPREMENT DITE

SOMMAIRE : Opinions diverses. — Acquisition des idées. — Sensations et langage comme base d'acquisition. — Notions concrètes, générales, abstraites. — Rôle de l'imitation dans l'acquisition des idées. — Conservation des idées. — Mémoire héréditaire, organique, acquise. — Mémoire visuelle. — Rappel des émotions. — Mémoires spéciales. — Comparaison. — Généralisation. — Idées abstraites. — Calcul. — Idée de temps, de lieu. — Idées fixes. — Association des idées. — Jugement. — Raisonnement. — Entêtement. — Délire. — Imagination reproductive et créatrice.

Nous nous occuperons surtout, dans ce chapitre, de l'intelligence chez l'idiot, à cause des particularités qu'elle offre au point de vue de la psychologie générale. Celle de l'imbécile se rapproche en effet de celle de l'homme normal, sauf certains points que nous signalerons. C'est une intelligence atrophiée sous certains rapports, hypertrophiée sous d'autres, régulièrement développée sous d'autres encore, tout cela sans ordre défini, sans caractéristique spéciale, si ce n'est toutefois le défaut de régularité, l'instabilité et le faible développement général.

On a jugé très superficiellement l'intelligence des idiots. M. Dagonet (1), par exemple, se contredit en disant : « Les facultés intellectuelles en rapport avec l'imperfection des sens se trouvent chez l'idiot à l'état rudimentaire. Nous dirons avec Esquirol qu'on peut juger du degré d'intelligence des idiots

(1) Dagonet, *loc. cit.*

par l'étendue de leur vocabulaire. » Dans la première phrase, en effet, il prend pour mesure de l'intelligence le développement des sens, dans la seconde, celui du langage. Ce qui est vrai, c'est que la base est le développement des sens et que le langage sert à étendre l'intelligence.

De même Griesinger (1) dit : « Chez l'un il n'y a aucune production d'idées, tandis que chez un autre l'idée s'efface aussitôt qu'elle a été produite. Chez l'un, c'est la perfection sensorielle qui manque, chez un autre c'est seulement l'idée abstraite, et ainsi de suite. » Il semble admettre ainsi quatre catégories : 1° l'une par impuissance à produire l'idée ; 2° une par défaut d'attention à la conserver une fois produite ; 3° une par incapacité sensorielle à la percevoir ; 4° une enfin par impossibilité de s'élever à l'idée abstraite. Nous pouvons répondre à cela que, pour admettre le premier cas, il faudrait admettre des idées innées, capables de se produire spontanément, sans provenir des sens ou de l'association d'idées communiquées par les sens, à moins que ce ne soit ce défaut de production d'idées par association qu'il veuille indiquer. Dans ce cas, il est dans le vrai. Il y a des idiots qui ne peuvent généraliser, comme nous le verrons. Dans le second cas, c'est l'attention qui fait défaut. C'est parfaitement exact ; c'est même là le point capital. Sans attention, pas de perception nette, pas de mémoire précise. Dans le troisième cas, c'est le défaut de perception sensorielle des notions qu'on accuse. Nous venons précisément d'en montrer l'importance. Enfin, dans le quatrième cas, l'idiot ne peut s'élever à l'idée abstraite. Rien de plus juste. Aussi, à part le vague qui règne à l'endroit de la première catégorie, Griesinger a vu exactement. Mais ce que nous contestons, c'est l'ordre qu'il a donné, si toutefois il a eu l'intention d'indiquer un ordre spécial. Pour nous, en effet, ce que l'on doit d'abord considérer, c'est l'imperfection sensorielle qui empêche toute notion d'entrer dans l'esprit. Ensuite, c'est l'attention qui, malgré la perfection des sens, l'empêche également, mais peut être obtenue. Puis vient l'impossibilité de la généralisation et enfin de l'abstraction.

(1) Griesinger, *loc. cit.*

L'intelligence proprement dite comprend quatre opérations que nous allons passer successivement en revue: acquisition des idées, conservation des idées, association des idées, production des idées.

Nous acquérons les notions et les idées de deux façons. Les notions ou idées concrètes nous sont fournies par les sens et exclusivement par eux au début, avant l'apparition du langage. Celui-ci, à son tour, nous fournit les idées et peut seul nous donner les idées abstraites. Lorsqu'il nous fournit des idées concrètes d'un objet, ce n'est qu'en faisant appel à la mémoire et à la faculté de comparaison.

Nous avons déjà vu quel était l'état de la sensation chez les idiots et les imbéciles dans notre chapitre sur la perception des sensations. Nous avons vu que, à peu près nulle chez les idiots les plus inférieurs, elle commençait avec l'attention pour se développer avec celle-ci et atteindre presque la normale chez les imbéciles. Ces derniers, en effet, sont beaucoup plus aptes que les idiots à connaître les différents objets. Pour bien connaître un objet, il faut en effet mettre en jeu des facultés différentes qui sont la comparaison, le raisonnement et le jugement. Il faut saisir les ressemblances et les différences qu'il offre avec un objet analogue. Or, les idiots peuvent voir et ne pas toujours comprendre ce qu'ils voient, ou l'impression précédente s'efface devant l'impression nouvelle plus vive. L'exercice de la vue, de l'ouïe, de tous les sens est donc indispensable si l'on veut éduquer les idiots, et c'est par là qu'il faut commencer pour leur faire entrer la première notion dans la tête. C'est à eux que peut, ou jamais, s'appliquer cette parole du Psalmiste : ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas. L'éducation des sens est la première à exercer, et Séguin, qui connaissait à fond ce sujet, ne s'y est pas trompé. Tous ceux qui l'ont suivi ont appliqué ce principe. C'est là la leçon de choses qui est à la base à la condition, bien entendu, que l'attention soit suffisamment développée pour qu'elle soit suivie et par conséquent profitable.

Il n'entre pas dans notre plan d'examiner ici les procédés employés pour atteindre ce but. Cette question est une conséquence de celle que nous étudions en ce moment, car il faut

évidemment connaître le terrain qu'on a à cultiver avant de savoir comment le cultiver et ce qui peut y pousser.

Après les sens dont il faut faire l'éducation, la chose la plus importante à développer est le langage sans lequel les idées abstraites et les idées générales ne peuvent guère être introduites dans l'esprit. L'individu réduit aux seules notions que lui fournissent les sens, si parfaits qu'ils soient, reste au point où se trouve un animal intelligent. Au bout d'un certain temps, la répétition des mêmes sensations en présence des mêmes objets lui donne, avec l'aide de la mémoire, une certaine expérience, qui lui permet de se rendre compte qu'il existe des objets ayant des propriétés semblables, quoique différant plus ou moins d'aspect, et c'est tout, probablement. Au contraire, avec le langage nous pouvons donner les idées abstraites de temps, d'unité, d'infini, de relatif et d'absolu, etc., ce que les spiritualistes appellent les premiers principes. Qu'on nous permette de remarquer que, si ces principes étaient réellement les premiers, s'ils étaient indispensables à toute intelligence pour son développement, on devrait les retrouver chez les intelligences même rudimentaires. Or, il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Ces premiers principes ne sont que des résultats du raisonnement et pas du tout de l'expérience et encore moins des tendances naturelles de l'esprit humain. On oublie qu'il y a des degrés dans l'intelligence humaine tout comme il y en a entre celles des différentes espèces animales, et que l'intelligence des êtres dégénérés que nous considérons est bien plus comparable à celle des animaux qu'à celle des esprits les plus élevés de l'humanité.

Les procédés d'acquisition des idées chez l'idiot sont en réalité les mêmes que chez l'enfant normal. Ce sont les sens et le langage. Mais ce qui diffère, c'est l'importance relative des deux, c'est la longue durée de l'emploi consécutif de ces deux moyens. Chez l'enfant normal, on commence naturellement par faire appel à ses sens pour lui donner la notion de ce qui l'entoure. Mais dès quinze mois ou même moins, on cherche à lui inculquer une image représentative de l'objet concret et même des qualités de cet objet par le mot qu'on lui associe continuellement. Bientôt, c'est surtout par le langage et non

plus seulement par les sens qu'on fait pénétrer la nouvelle notion dans l'esprit de l'enfant.

Dès trois ans on peut déjà lui donner des idées sans avoir recours aux sens, sans lui faire toucher, sentir, voir l'objet dont on lui parle, quoique l'association des deux méthodes, la leçon de choses, soit toujours préférable. Chez l'idiot, il n'en est plus de même. Nous avons vu combien le langage est défectueux chez lui, non seulement pour l'exprimer, mais aussi pour le comprendre. Quelquefois même il reste si rudimentaire que s'il fallait compter sur lui seulement, ce serait à désespérer de son éducation. Aussi chez lui faut-il s'adresser à ce qui est le plus développé, les sens. Au lieu de l'impressionner par là jusqu'à deux ou trois ans seulement, il faut les employer pendant dix ans et plus, toujours même quelquefois. Le langage n'est qu'un auxiliaire insuffisant. Il y a à Bicêtre, dans les ateliers, des enfants qui seraient incapables de nommer tous les objets dont ils se servent et qui cependant savent bien s'en servir et travaillent convenablement. A les voir travailler ainsi, on les croirait plus développés intellectuellement et on est surpris, quand on les interroge, de voir qu ils vous comprennent à peine.

L'acquisition des idées chez l'enfant normal et chez l'idiot se fait donc par les deux procédés ordinaires, mais d'une manière inverse, et avec une lenteur extrêmement plus marquée.

Nous avons trois ordres de notions ou d'idées à étudier : les notions concrètes, générales et abstraites. Les notions concrètes nous étant fournies par les sens et ceux-ci ayant déjà été étudiés, étant d'ailleurs variables avec l'éducation, nous n'y reviendrions pas si nous ne voulions insister sur certains points et rechercher comment les idiots apprécient différentes qualités de la matière.

Les formes qui les frappent le plus sont le carré et surtout le rond. C'est toujours à ces deux formes qu'ils se rapportent pour définir le cercle. C'est ainsi que le quadrangle devient un carré allongé et l'ovale un rond allongé. Ils saisissent bien l'incompatibilité de ces deux formes, car pour eux l'expression « rond carré » signifie l'impossibilité. « Autant faire des

ronds carrés », vous disent-ils, quand ils jugent une chose matériellement impraticable.

Dès que l'idiot est capable d'un peu d'attention, il paraît éprouver une véritable jouissance à la vue des couleurs. C'est surtout le rouge qui l'attire, et beaucoup aiment à s'attifer de chiffons écarlates. Séguin a remarqué que la majeure partie des filles et un très petit nombre de garçons impressionnables sont plus vivement affectés par les modifications du coloris que par les différences de forme. Ainsi la plupart des filles distinguent très vite du bleu de plusieurs nuances, et les garçons mieux un losange d'un carré, un hexagone d'un octogone. Ils ne distinguent pas un objet par sa forme, mais par son usage.

L'idiot a la notion de la surface, car il aime à passer et à repasser sa main sur ce qui est poli, comme la porcelaine, le verre, le bois raboté ; il sait donc apprécier le rugueux et le lisse.

L'idiot profond ne sait pas apprécier les distances. Peut-être est-ce une des causes qui le font toujours rester en place. Il progresse lentement, comme par crainte de se cogner. Quand il marche, il s'arrête bien avant l'obstacle. Séguin dit qu'ils n'ont aucune notion des plans et que, pour les distances, ils les mesurent en raison de leur paresse et les trouvent toujours trop longues. Pour la quantité, au contraire, ils la mesurent en raison de leur gourmandise et la trouvent toujours insuffisante.

Les notions générales et abstraites sont le résultat de la comparaison, de la généralisation, du raisonnement et du jugement, et trouveront mieux leur place quand nous examinerons ces diverses opérations psychiques.

Il nous reste cependant encore un point à examiner au point de vue de l'acquisition des idées : c'est le rôle de l'imitation. Nous avons vu à propos de cet instinct que l'intelligence n'y prenait qu'une bien faible part, et que c'était un acte automatique, l'exercice d'un instinct naturel. Mais de même qu'on reconnaît l'intelligence d'un enfant à la façon dont il imite plus ou moins bien les actes et les opérations mentales

spéciales, surtout selon qu'il varie ses imitations en les adaptant aux circonstances, de même, d'un autre côté, l'imitation est une source de connaissances pour l'individu.

Chez l'idiot, on ne peut malheureusement pas en tirer le même parti que chez les enfants ordinaires au point de vue intellectuel. On met en jeu leur pouvoir d'imitation pour les dresser en quelque sorte à faire tel ou tel travail, tel ou tel acte plus ou moins compliqué sans qu'ils en comprennent souvent le but. On crée ainsi chez eux une association de mouvements adaptés, analogue à ceux de la marche par exemple, et qui se reproduisent en quelque sorte sous forme de réflexe sans que l'intelligence y prenne part. Ce qui le prouve, c'est que, si vous cherchez à modifier, en vue d'un but un peu différent, ces mouvements associés, c'est toute une éducation à refaire pour le nouvel exercice. La mise en jeu de l'imitation chez l'idiot n'a donc pas pour effet, à proprement parler, de développer son intelligence, mais bien plutôt son activité motrice et de la régler d'une façon déterminée, invariable. Ce n'est pas une idée qu'on lui donne, c'est un mécanisme qu'on lui crée. Chez l'imbécile il n'en est pas de même. Il imite ce que l'on fait devant lui, grossièrement et par à peu près le plus souvent, mais il l'imite. Mais si vous voulez le déshabituer du procédé que vous lui avez donné, il l'abandonne avec facilité. Vous croyez alors lui avoir appris quelque chose de nouveau et différentes manières de faire suivant les différents cas. Malheureusement une idée chasse l'autre, et quand il se retrouve devant le premier cas auquel il était habitué, il n'est pas plus avancé et il faut lui remontrer, comme si c'était la première fois, ce qu'il a à faire. De sorte que, sous un certain rapport, il est beaucoup plus facile de tirer parti du travail de l'idiot à condition de lui faire faire toujours identiquement le même, que de celui de l'imbécile qui ne se perfectionne que très peu, dont l'attention se fatigue très rapidement et à qui il faut incessamment remontrer la même chose dès qu'on a cessé de la lui faire exécuter. Chez l'imbécile, par conséquent, l'imitation fait naître une notion que l'intelligence assimile, mais qu'elle est incapable de retenir, ce qui revient au même que si elle ne l'assimilait pas.

Il ne faut pas croire cependant, de ce que l'intelligence ne se manifeste pas toujours, qu'il n'existe aucune impression intellectuelle dans le cerveau. Il peut arriver simplement que cette impression n'ait pas été assez forte pour être facilement extériorisée à nouveau, ou que l'attention du sujet ne soit pas assez intense pour la faire surgir dans le champ de la conscience. Cette double hypothèse n'est pas une simple vue de l'esprit. De même qu'on voit certains aliénés recouvrer une lucidité complète ou relative sous l'influence d'une affection fébrile, on peut voir, comme l'a remarqué avec justesse Griesinger, et après lui Féré, une excitation provoquée par une douleur, ou une maladie aiguë déterminer des manifestations intellectuelles, une activité psychique, qui jusque-là étaient restées cachées ou qui semblaient ne pas exister. Cela nous montre que chez quelques idiots à l'état ordinaire la réceptivité intellectuelle est plus grande qu'on ne le pensait, et que s'ils ne peuvent manifester leurs impressions, celles-ci n'en laissent pas moins quelques traces dans leur esprit.

Griesinger rapporte l'histoire d'un idiot qui ne pouvait articuler que quelques mots et qui, étant devenu hydrophobe, se mit à parler de choses qui étaient arrivées plusieurs années auparavant et auxquelles à cette époque il n'avait pu prendre aucune part.

Les notions et les idées, une fois qu'elles ont fait impression dans le cerveau, doivent, pour être profitables, y demeurer plus ou moins longtemps. Autrement la vie psychique n'est qu'une succession d'impressions n'ayant aucun lien entre elles. L'éducation serait absolument impossible, l'expérience n'existerait pas. La mémoire, c'est-à-dire la faculté qu'a le cerveau de conserver les impressions sensibles et les images représentatives des objets et des mots, est donc une condition primordiale du développement intellectuel et de la personnalité. C'est elle que nous allons maintenant étudier.

On peut distinguer trois sortes de mémoires : héréditaire, organique, acquise. La mémoire héréditaire peut expliquer certaines aptitudes singulières que l'on rencontre chez quel-

ques idiots et qui font contraste avec le reste de l'intelligence du sujet. Nous avons déjà cité l'exemple de cet idiot dont le grand-père, le père et le frère étaient tambours et qui s'était mis à battre de la caisse sans avoir jamais vu cet instrument. On en pourrait citer bien d'autres exemples. Cette mémoire pourrait encore expliquer comment certains idiots sont capables de faire certaines choses assez complexes et demandant la mise en jeu de plusieurs facultés, telles, par exemple, que jouer aux cartes. Il semble assez difficile, en effet, comme le remarque Pérez, à propos de certains enfants présentant cette particularité, que l'intelligence, remarquable dans un exercice donné qui nécessite la mise en action de l'intelligence tout entière, se souvenir, imaginer, prévoir, regarder, calculer, juger, raisonner, que cette intelligence soit nulle en tout le reste. En admettant la mémoire héréditaire, il nous semble, quoique malheureusement nous n'ayons pu l'expérimenter nous-même, que cela peut s'expliquer assez rationnellement. Cette question de la mémoire héréditaire est du reste très obscure encore, car il est jusqu'ici admis que les phénomènes intellectuels acquis ne se transmettent pas.

La mémoire organique, c'est-à-dire la mémoire inconsciente de mouvements associés, combinés en vue d'un but déterminé, comme par exemple la marche, pour ne citer que l'exemple le plus simple, est quelquefois complètement nulle chez les idiots. Il y a à cela deux raisons : l'état des centres nerveux et l'état de l'attention. Les deux choses peuvent du reste se combiner. D'une part, en effet, nous savons que, pour qu'un mouvement se produise, il faut que l'image représentative du mouvement apparaisse dans le centre. Plus cette image apparaîtra sous une faible excitation, plus le mouvement s'exécutera avec rapidité et facilité, au point qu'au bout d'un certain temps il se passera presque complètement en dehors du champ de la conscience. Or, chez les idiots, ces centres sont, ou arrêtés dans leur développement ou atteints de lésions plus ou moins destructives. Dans l'un ou l'autre cas, on comprend que leur fonctionnement soit très défectueux et que les impressions motrices ne se fixent pas dans les centres. Mais, d'autre part, nous avons dit combien l'attention était faible

chez l'idiot, instable chez l'imbécile. Si les centres moteurs proprement dits ne sont pas touchés, mais que l'ensemble du cerveau soit atteint dans son développement, l'attention nécessaire pour fixer l'impression produite sera insuffisante ou elle mettra très longtemps à se fixer, ou elle ne se fixera jamais. Une fois fixée cependant, elle subsistera plus ou moins longtemps. C'est ce qui arrive pour les mouvements associés comme ceux de la marche. Mais nous allons voir tout à l'heure, à propos de la mémoire acquise, que la persistance de l'impression produite n'est pas la même chez l'idiot et chez l'imbécile.

Plus encore que pour la mémoire organique, l'attention est indispensable pour la mémoire acquise. « La mémoire, dit Griesinger (1), est le seul côté par lequel ces individus soient accessibles à l'éducation, et encore ce que l'on peut obtenir de mieux, c'est qu'ils satisfassent à peu près par leurs pensées et par leurs actes aux convenances de la vie ordinaire, c'est qu'ils se rendent un peu utiles pour toutes les choses qui demandent plutôt une simple imitation que de l'initiative. » Sans l'attention, pas de mémoire, non pas tant que l'attention soit nécessaire à la reproduction des impressions dans l'écorce, mais bien parce qu'elle est indispensable à leur fixation. Pérez (2) en fait également une condition essentielle de la mémoire, tout en admettant, comme nous le faisons nous-même, qu'elle dépend aussi de ces stimulants, c'est-à-dire de la sensibilité sous toutes ses formes. L'émotion y joue un rôle énorme en fixant plus vivement les images, et, comme dit Bain, l'absence de sensation entraîne nécessairement une absence de mémoire. Chez les enfants intelligents dont le développement se fait rapidement, où beaucoup de facultés se développent pour ainsi dire simultanément, il est moins aisé de saisir le rôle de l'attention dans la mémoire, l'attention se montrant dès le bas âge. Au contraire, chez l'idiot, on assiste quelquefois au développement tardif de l'attention, au moins à l'égard de certains sujets et précisément de ceux qui

(1) Griesinger, *loc. cit.*
(2) Pérez, *loc. cit.*

développent le plus l'intelligence. Chez l'enfant, par exemple, on attire son attention sur la connaissance des choses avant de songer à l'attirer sur les mouvements organiques, son état physique ne le permettant pas encore. Plus tard, l'attention se porte encore de préférence sur tout le domaine intellectuel : langage, raisonnement, image des objets, etc. Chez l'idiot, au contraire, on ne peut souvent attirer son attention sur aucun objet, et lorsque son état est assez résistant, on s'occupe alors de développer ses organes et de les éduquer. Ce sont les mouvements automatiques, héréditaires, qui s'apprennent le mieux. Mais une fois appris, l'idiot peut aller, venir, se mouvoir, sans qu'il soit possible de fixer son attention sur quoi que ce soit d'intellectuel. On le voit prendre les objets sans avoir l'air de les connaître, à moins qu'ils ne servent à quelque besoin impérieux, comme la nutrition. On cherche alors à éduquer ses sens, à attirer son attention intelligente par tous les moyens en notre pouvoir. On est frappé alors de voir que c'est seulement à partir de ce moment que l'impression déterminée peut se fixer dans le cerveau, de plus en plus facilement, et au bout d'un certain temps on reconnaît qu'à la vue d'un objet l'idiot se rappelle l'avoir déjà vu. L'impression n'est pas donc seulement fixée, mais elle est susceptible d'être réveillée, et c'est là ce qui constitue la véritable mémoire. Après qu'on a pu ainsi la réveiller par l'objet lui-même, on associe un mot à l'objet, et alors c'est le mot qui suffit à réveiller l'image de l'objet. La mémoire est alors complètement constituée.

Ces différentes phases de la mémoire qui se déroulent rapidement chez l'enfant normal sont beaucoup plus lentes chez l'idiot, et quelquefois même on ne les voit pas toutes se succéder. Cette dissociation est intéressante, car on ne peut guère l'observer sur les enfants ordinaires.

A un premier degré, nous voyons la mémoire à l'état latent, se développer sous l'influence seulement d'une violente excitation, telle que celle causée par une maladie fébrile ou par une émotion forte. C'est ainsi qu'on a vu à la suite de la craniectomie des idiots se mettre à parler mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait et montrer ainsi des connaissances qu'on était loin de leur soupçonner. Il y a même là, au point de vue

du mécanisme de la mémoire, une preuve de la théorie que j'ai soutenue ailleurs (1). C'est la première phase : la mémoire existe bien sous le rapport de la conservation de l'idée, de l'image, mais elle n'existe pas sous le rapport de la reproduction de cette image, au moins dans les conditions normales.

Faisons un pas de plus, et nous voyons un idiot qui, à côté de cette mémoire latente (que l'on ne peut pas toujours constater), présente seulement le second degré, le rappel de l'image sous l'impression de l'objet réel. C'est ce qu'on constate en effet assez souvent, et en particulier pour les objets qui excitent leurs désirs, et de même aussi pour les lieux (mémoire des lieux). Nous avons vu, à propos de l'attention, que la première chose qui attirait l'attention des idiots incurables était la vue de la nourriture. Il est bien évident que, s'ils poussent des cris de joie à cette vue, c'est qu'ils se rappellent les sensations antérieurement produites par les mêmes objets. En dehors de la vue, rien ne peut leur rappeler cette image. Ils ne comprennent pas le mot qui la représente. Mais, dans ce cas, on peut penser que c'est presque un simple réflexe qui fait croire à un phénomène de mémoire, et que c'est le goût et l'odorat mis en jeu pour la plus grande satisfaction de l'estomac, qui éveillent en même temps la sensation agréable que produit la satisfaction d'un besoin tel que la faim. Il est certain que cela doit agir dans une certaine mesure. Mais cela n'agit pas seul, car la seule vue des plats et des assiettes sans aliments suffit à déterminer cette joie sans qu'on puisse invoquer ici l'influence de l'excitation des sens du goût et de l'odorat. Il y a certainement un fait d'association d'images, un fait de mémoire.

Il en est de même, et à un degré supérieur, de la mémoire locale qui, elle, ne saurait agir par la satisfaction d'un besoin naturel impérieux. Celle-ci du reste ne se rencontre que chez l'idiot curable, chez qui l'attention commence à se développer. Il reconnaît très bien le réfectoire, la classe, le dortoir, son lit même dans ce dortoir. Ici, ce n'est plus l'émotion vive qui

(1) *Le Problème de la mémoire*. Essai de psycho-mécanique, 1 vol., F. Alcan, 1900.

produit le réveil de l'image, c'est parce qu'elle est plus fixée par la répétition de la sensation. Il reconnaît même les personnes qu'il a l'habitude de voir, et même quelquefois après être resté assez longtemps sans les voir.

Tous ces phénomènes de mémoire sont très simples. Ils supposent la mise en jeu d'un très petit nombre de centres. Cette mémoire n'implique pas le langage, c'est celle qu'on peut observer chez les animaux.

Au contraire, dès que le langage existe, tout un champ nouveau est ouvert à la mémoire; d'une part, le souvenir des choses connues par l'intermédiaire des sens, à l'audition du mot qui les représente, et, d'autre part, le souvenir d'une idée introduite dans l'esprit sans le concours des sens et simplement par le langage. Ces deux degrés peuvent encore s'observer isolément chez l'idiot.

Nous avons vu, à propos du langage, qu'il y a des idiots qui comprennent à peu près sans pouvoir parler, comme à un certain âge font les enfants ordinaires. Chez eux il suffit de dire un mot simple, le nom d'un objet qu'ils connaissent bien, pour que leur attention se porte sur cet objet s'il se trouve près d'eux, ou de le leur promettre pour éveiller chez eux l'idée. Si on leur promet par exemple un gâteau, ils expriment de la joie, ce qui montre bien que, chez eux, l'image verbale, auditive, a éveillé l'image visuelle et gustative du gâteau. Le réveil d'images n'est autre chose qu'un phénomène de mémoire encore bien simple. Malgré cela, c'est un adjuvant utile pour l'éducation, car, d'après Bain (1), la mémoire y jouerait le plus grand rôle. Il permet en effet d'exciter l'attention sur d'autres points par la perspective d'un objet désirable qu'on n'a pas en sa présence, ou d'une punition déjà subie. On n'agit pas autrement avec un animal éducable, comme le chien, par exemple, chez lequel le mot *fouet* éveille l'idée de correction. Beaucoup d'idiots s'en tiennent là si leur aptitude à comprendre le langage est peu développée. Si elle l'est suffisamment, on peut beaucoup mieux agir et les éduquer.

(1) Bain, *loc. cit.*

Mais une condition nécessaire aussi à la mémoire, c'est l'association des idées, laquelle, nous allons le voir, est assez faible chez les idiots et les imbéciles. En effet, tout fait de mémoire comporte une idée de temps et de lieu, un réveil d'images visuelles, auditives ou autres. Si l'un de ces éléments vient à manquer, le souvenir est incomplet. Or, comme il paraît bien que ces images ont des centres spéciaux, si les associations entre ces différents centres ne se font pas ou se font mal, la mémoire se trouve compromise, et c'est ce qui arrive le plus souvent chez les idiots et les imbéciles. Ajoutons aussi que souvent le réveil de l'image principale se fait faiblement, et nous comprendrons pourquoi l'association se fait aussi mal.

Il faut aussi pouvoir réveiller les émotions, les sentiments et les idées précédemment développés. Nous avons vu à propos des sentiments combien les émotions sont atténuées chez les idiots et les imbéciles. A plus forte raison, le réveil des émotions chez eux doit-il être très faible. Pour réveiller l'émotion déjà éprouvée, on ne peut se servir que du langage. Il faut donc que l'enfant comprenne suffisamment la langue. Parmi les émotions les plus fortes que l'idiot puisse éprouver celle de la crainte vient en première ligne avec celle du plaisir. Ce sont les deux moyens d'éducation qu'on applique couramment. Mais avant de recourir à la menace ou à la promesse par le fait même, comme lorsqu'on montre le fouet ou un gâteau pour obtenir ce qu'on ordonne, on recourt d'abord à l'idée du fouet ou du gâteau déjà connu pour frapper l'esprit. Si nous prenons ces exemples simples — et ce sont presque les seules émotions qu'on puisse déterminer chez des idiots inférieurs — nous voyons qu'il est très difficile d'éveiller leur souvenir d'une punition reçue ou d'un gâteau donné pour les faire agir. L'émotion laisse trop peu de souvenir dans leur esprit, et d'autre part elle perd rapidement de son intensité, si elle est souvent renouvelée ; il en résulte qu'on est pris au dépourvu et qu'on tourne dans un cercle vicieux. L'idiot est craintif, c'est vrai ; mais sitôt la crainte de la punition entrevue, passée, elle disparaît presque complètement de

son esprit. Il en est de même du plaisir qu'on lui procure. Chez l'imbécile, le souvenir des deux choses existe, mais, par le fait de son instabilité mentale, le souvenir, affaibli déjà, s'efface rapidement et on n'a par conséquent que très peu d'action. La mémoire affective est donc très peu développée chez eux, au prorata, du reste, de leur affectivité qui est rudimentaire ou pervertie.

Cette aptitude à reproduire les émotions de tout genre constitue un des traits les plus précoces et les plus tenaces du caractère. Eh ! bien, chez les idiots, le caractère est vague, mal dessiné. On sait bien *grosso modo* si tel enfant est doux ou craintif, tel autre violent ou méchant, et c'est à peu près tout. L'analyse du caractère est, du reste, une des choses les plus difficiles de la psychologie normale, et on ne sait pas même bien au juste ce qu'il faut entendre par le terme de *caractère*. Quoi qu'il en soit, on voit que ce qu'on observe du caractère des idiots concorde bien avec ce qu'on constate de leur impuissance à reproduire tel ou tel genre d'émotions.

Les faits qui sont du domaine de l'intelligence qu'on peut répéter à satiété, dont on peut aussi souvent qu'on veut impressionner l'esprit, s'imprègnent mieux dans le cerveau, et c'est ainsi qu'on peut arriver à la longue à apprendre certaines connaissances indispensables.

Diverses influences excitent du reste la mémoire, les émotions agréables par exemple, l'attention. Or, tout cela est atténué chez les idiots, d'où les difficultés qu'on éprouve dans leur éducation.

Nous devons dire un mot aussi des mémoires spéciales qu'on observe chez certains idiots et imbéciles. La plupart des sujets extraordinaires qu'on exhibe rentrent dans cette catégorie d'individus. M. Falret nous a cité un imbécile d'un asile d'Angleterre connaissant la date de naissance et de mort de tous les grands hommes et la date de beaucoup de faits historiques, de batailles, etc. Sur tout le reste, l'intelligence et la mémoire même sont presque nulles. Il en est de même de la mémoire pour les airs de musique qu'on remarque si fréquemment chez les idiots. B..., un jeune idiot de cinq ans, à Bicêtre, ne revient jamais de chez ses parents sans con-

naître toute une série de nouvelles chansons qu'il ne comprend du reste pas. C'est le fait des imbéciles aussi qui retiennent facilement les vers et les chansons dont le rythme les aide considérablement. M. Charpentier (1) a cité l'observation très intéressante d'un imbécile chez lequel il y avait eu suppression complète du langage pendant vingt ans et qui, un jour, s'était remis à parler couramment. Malgré l'absence d'exercice pendant un aussi long temps, le souvenir ne s'était donc pas du tout perdu des mouvements nécessaires à l'articulation.

En somme, nous voyons que la mémoire est très imparfaite chez l'idiot et chez l'imbécile. Ce qu'elle présente surtout, c'est la difficulté de conservation de l'image et surtout de reproduction. Elle est paresseuse comme son attention. Mais elle offre avec celle de l'imbécile cette différence, qu'elle est plus souvent accompagnée de compréhension. La mémoire des imbéciles est quelquefois très développée, mais, si on les observe avec soin, on s'aperçoit qu'ils récitent toujours les choses dans l'ordre où ils les ont apprises, et qu'ils ne les comprennent pas. La moindre interversion que vous introduisez dans leur récitation, la moindre interruption les arrête. Quand ils ont de la mémoire, ils n'ont donc pas pour cela d'intelligence, mais ils peuvent, la première fois qu'on les entend, en imposer. Si on leur fait raconter de nouveau ce qu'ils vous ont déjà dit, on est surpris de les entendre débiter leur récit de la même façon, dans les mêmes termes pour ainsi dire stéréotypés. C'est de l'automatisme pur, et si vous leur demandez la moindre explication sur un point, ils sont incapables de vous la donner. Autant de fois vous les ferez recommencer, autant de fois ils vous débiteront les choses de la même manière. S'ils ont appris les jours de la semaine, par exemple, en commençant par le jeudi, et que vous leur demandiez de vous les énumérer en débutant par le lundi, il en est qui en seront incapables. Leur mémoire, très inégale du reste, ne peut donc leur servir en rien. S'ils apprennent quelquefois relativement assez vite, ils oublient

(1) Charpentier, *Annales médico-psychologiques*, 1885.

de même. Aussi les idiots peuvent-ils se maintenir très longtemps au même point de développement une fois atteint, tandis que, si on abandonne tant soit peu les imbéciles à eux-mêmes, ils oublient généralement tout avec une rapidité extrême. L'éducation des idiots curables est donc, sous un certain rapport. plus profitable que celle des imbéciles.

Ces matériaux acquis par les sens et le langage, conservés et reproduits par la mémoire, seraient peu de chose si l'on n'en tirait pas parti pour raisonner et juger, c'est-à-dire faire œuvre d'intelligence. Mais ces deux actes mentaux nécessitent, pour se produire, des opérations préliminaires. Ces opérations sont : la comparaison qui nous fait apercevoir les ressemblances et les différences des choses et l'association des idées, laquelle se fait par contraste, par ressemblance ou par contiguïté. Nous pouvons, par la comparaison, nous élever de l'idée concrète à l'idée générale et à l'idée abstraite, et c'est en associant ces idées ensemble que nous pourrons raisonner et juger en dernier terme. Comment ces diverses opérations se passent-elles chez l'idiot ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

Bain (1) considère comme la première condition de la comparaison et du jugement la distinction des différences entre les choses ; c'est le discernement : « L'esprit a pour point de départ le discernement, dit-il. La conscience de la différence est le commencement de tout exercice de l'intelligence. » Il reconnaît du reste aussi que la faculté de constater les ressemblances est également indispensable. Les psychologues sont divisés sur la question de savoir si l'on est apte à saisir les différences avant les ressemblances. Si l'on tient compte que plus les sens sont exercés et sensibles, plus on saisit des différences minimes, on comprendra que des sens très rudimentaires comme ceux de l'enfant en bas âge ou de l'idiot seront facilement induits en erreur et que ce seront surtout des ressemblances grossières qui les frapperont. Il est évident, d'autre part, que des objets absolument différents

(1) Bain, *loc. cit.*

de forme ne seront pas confondus. Mais ce qui montre le mieux l'étendue de l'intelligence, ce n'est pas de saisir des ressemblances même assez fines, mais bien des différences légères, car c'est à ce prix que nos connaissances s'étendent et que nous apprenons que des objets en apparence semblables ont des usages et des propriétés différents.

Chez les idiots, c'est manifestement l'appréciation des ressemblances qui prédomine. L'idiot simple peut comparer, mais ne saisit que des rapports grossiers et superficiels. Ce qui le frappe le plus, c'est la couleur et la forme. Nous avons vu que c'est même souvent la couleur, de sorte qu'on comprend qu'ils jugent bien mal si, pour comparer deux objets, ils s'en rapportent d'abord à cette qualité tout à fait accessoire dans la majorité des cas. Ils confondent très facilement les personnes. Toutefois, c'est elles qu'ils apprennent en premier à différencier. Quant aux objets, ils ne saisissent que les grosses ressemblances et appellent, par exemple, pomme, tout ce qui y ressemble. Il en est de même pour les différences. Sous ce rapport, c'est le sens de la vue qui est le plus développé. Pour les sens moins parfaits, comme le goût, l'odorat surtout, il est extrêmement difficile de leur faire sentir des différences même assez fortes, et toujours d'une manière vague. Ils sont incapables de préciser, et même, si on insiste, ils se contredisent fréquemment.

Les idiots profonds, incurables ne saisissent pour ainsi dire pas la différence entre les objets et même entre les personnes. Certains ne manifestent absolument aucun sentiment quand ils changent d'infirmières. C'est plutôt par les sensations qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont soignés par elles qu'ils apprécient la différence entre les unes et les autres.

Le discernement, base véritable de nos conceptions intellectuelles, est donc très défectueux chez l'idiot. Chez l'imbécile on observe de même une aptitude beaucoup plus considérable à saisir les ressemblances que les différences. C'est ainsi qu'ils apprécient souvent le côté grotesque des personnes, ce qui se traduit par des comparaisons quelquefois assez drôles et qui les font paraître plus intelligents qu'ils ne sont réellement,

ou le plus souvent saugrenues et en général triviales, grossières.

La généralisation est le fait de la comparaison et de l'appréciation des ressemblances. C'est un phénomène d'induction. Les idiots généralisent-ils au sens exact du mot? Appeler les choses d'un terme général parce qu'on n'en saisit pas les différences, et les appeler ainsi parce qu'on en saisit les ressemblances, n'est pas identique. Appeler fleur toutes les fleurs, parce qu'on n'est pas capable de saisir les rapports de ressemblances et de différences qui existent entre les fleurs, n'est pas faire œuvre de généralisation. A ce compte tous les enfants généraliseraient. Le savant, au contraire qui, après avoir analysé les caractères spéciaux de plusieurs fleurs, dit : Toutes les fleurs qui présentent tel caractère sont des roses, a fait de la généralisation. Or les idiots se servent des termes généraux comme les sauvages parce qu'ils ne saisissent que les rapports de ressemblance et non par suite d'une induction. Pour généraliser, pour induire scientifiquement, ou intelligemment tout au moins, il faut tenir autant de compte des différences que des ressemblances. Aussi ne saisissant en général que les ressemblances, induisent-ils faussement. C'est ainsi que tout fruit rond devient pour eux une pomme, si le premier fruit qu'ils aient vu de cette forme a été une pomme.

Ils sont cependant capables de généralisations simples, comme ils sont capables de comparaisons simples. R..., idiot aveugle, reconnaît bien le fer et le bois, et pour cela il essaye de le casser. Si imparfaite que soit son idée des qualités caractéristiques du fer, il en a une pratique qui a dû le frapper, c'est que le fer est dur et ne se casse pas, tandis que le bois est plus tendre et se casse. Il est certain qu'il généralise trop, mais enfin il généralise, s'élevant d'un point de vue particulier à une observation générale. Ce n'est qu'à la longue que cette généralisation se produit chez l'idiot, ce n'est qu'après maintes expériences, mais une fois enracinée elle l'est bien. Chez l'imbécile, au contraire, ce sont des généralisations hâtives. Saisissant plus vite encore que l'idiot les ressemblances des objets, il fait une induction encore plus erronée ordinairement. Il lui suffit d'une expérience pour conclure

qu'il doit toujours agir de même. Aussi commet-il si facilement des sottises de la meilleure foi du monde. C'est là un trait frappant de son caractère et qui lui donne cette confiance en lui-même, cette fatuité si fréquente chez lui. Aussi faut-il bien prendre garde de ne pas laisser aux imbéciles une initiative qui est bien rarement couronnée de succès.

La faculté de généralisation existe d'une manière évidente chez les animaux. La répulsion ou l'attraction qu'ils ont pour certaines personnes indiquent qu'ils ont une idée générale de son caractère, de ses manières, etc. Chez l'idiot complet, la généralisation, même sous cette forme indécise, n'existe pas. Chez l'idiot simple elle existe certainement. H..., un idiot de Bicêtre, par exemple, quand il voit une femme n'ayant pas de bonnet d'infirmière, l'appelle Caroline, qui est le nom de sa mère.

Max Müller et Taine ont prétendu qu'il n'y a pas d'idées générales sans mots. Ce serait refuser cette faculté aux animaux. C'est, du reste, faux, même chez l'homme. Car l'enfant montre sa faculté de généralisation avant de pouvoir parler. Puis la généralisation n'est pas une faculté spéciale. Il n'y a pas de compartiments dans l'intelligence humaine. Tout s'associe plus ou moins. Pérez dit justement : « Le mot progresse comme l'idée et par l'idée. » La généralisation n'est en définitive pour l'enfant qu'une similitude plus ou moins étendue. C'est pourquoi les idiots et les imbéciles généralisent si facilement, et en même temps si faussement.

Locke, Condillac et bien d'autres ne considèrent les idées abstraites que comme une dérivation du langage et les refusent par conséquent aux jeunes enfants. Pérez (1) prétend, au contraire, que les enfants sont capables d'abstraction et que le langage sert surtout à préciser, limiter, fixer, mais non à engendrer ce qu'on appelle les idées abstraites. Si véritablement les idées abstraites sont indispensables à toute intelligence, il faut bien admettre qu'elles existent chez nos sujets, si atténuées qu'on les suppose.

(1) Pérez, *loc. cit.*

Chez les inférieurs incurables, elles n'existent pas du tout. « Dans l'idiotie profonde, dit Griesinger, les impressions sensories ne produisent que peu d'idées : celles-ci sont si passagères et superficielles qu'elles s'effacent promptement sans donner lieu au travail d'abstraction, de sorte que ces individus n'ont guère que des idées matérielles, isolées, déterminées par les impressions sensoriales. »

Chez les idiots curables au contraire, même ne sachant pas parler, les idées abstraites existent certainement, très vagues sans doute, mais il ne s'agit pas ici d'une question de degré. Passons donc en revue quelques idées abstraites.

Parmi elles, celle de nombre est une des plus importantes. Chez les animaux, comme la pie, le mulet, l'idée de nombre existe d'une manière évidente. Il en est de même des idiots. Dev..., idiot simple, sourd-muet, de Bicêtre, a dans la main une poignée de cailloux : prenez-les-lui et ne lui en rendez qu'une petite partie, il vous regarde aussitôt, puis baisse la tête et fuit en vous regardant obliquement. Sa physionomie s'est assombrie. Nul doute qu'il s'est senti atteint dans son individualité. Il sent d'intuition qu'il est volé. Si on fait la même expérience chez un idiot complet, on n'a aucun résultat. Il vous regarde avec indifférence.

Ce n'est guère qu'à six ou sept ans qu'un enfant normal sait compter des objets jusqu'à 10, et vers dix ans jusqu'à 100, en dehors, bien entendu, de la numération apprise par cœur.

Le calcul est très difficile chez les idiots, nul chez les incurables. Les idiots les plus intelligents peuvent à peine arriver à compter jusqu'où arrivent des enfants de dix ans, et encore si on les trouble au milieu de leur énumération en leur faisant sauter quelques nombres, ils ne sont plus capables de continuer.

Séguin conseille de supprimer le plus possible l'abstrait de l'éducation du calcul. Là aussi, comme pour la lecture, on commence par l'idée concrète et tel idiot qui ne saurait pas compter jusqu'à 10, sait le faire s'il compte sur ses doigts ou avec des boules. Il en est de même non seulement pour la numération, mais aussi pour les opérations les plus simples,

A propos des idées, disons un mot des idées fixes. Ribot (1) en admet trois catégories : 1° Idées fixes simples, intellectuelles, restant dans la conscience, ou ne se traduisant que par des actes insignifiants. — 2° Idées fixes accompagnées d'émotions telles que la terreur et l'angoisse (agoraphobie, folie du doute, etc.). — 3° Idées fixes à forme impulsive se traduisant par des actes violents (vol, homicide, suicide). Il pense qu'il n'y a avec l'attention aucune différence de nature, mais seulement de degré.

L'idée fixe suppose — c'est un des effets ordinaires de la dégénérescence — un affaiblissement notable de la volonté, c'est-à-dire du pouvoir de réagir. Il n'y a pas d'état antagoniste qui puisse la réduire. L'effort est impossible ou infructueux. De là cet état d'angoisse du malade conscient de son impuissance. Car chez l'idiot l'idée est si faible, chez l'imbécile elle est si instable que l'idée fixe existe peu. Nous ne l'avons jamais constatée chez les idiots. Il y a des impulsions mais non par idées fixes. Chez l'imbécile, où on voit aussi des impulsions si dangereuses au vol, à l'homicide, à l'incendie, on n'observe guère l'idée fixe avec conscience et angoisse. Il y a tout au plus des idées tenaces, et, parmi elles, des idées de fugues, pour la réalisation desquelles soit chez eux, soit à l'asile, ils arrivent à tromper la surveillance la plus sérieuse. Ces fugues peuvent du reste se montrer sous deux formes. Ou bien elles se produisent sans but, sans réflexion : beaucoup d'idiots et d'imbéciles trouvent la porte de chez eux ouverte et filent aussitôt. C'est même souvent pour cette raison, par la difficulté de la surveillance qu'ils nécessitent, qu'on est obligé de les placer. Ou bien, au contraire, ce sont des évasions véritables, calculées, préméditées, pour lesquelles ils se sont entourés de toutes les précautions qu'ils ont pu imaginer, et généralement dans le but de donner libre cours à leurs penchants loin de la surveillance et de l'autorité. Autant les premières sont fréquentes chez les idiots, autant les secondes le sont chez les imbéciles.

Une fois en possession d'un certain nombre d'idées, concrètes et abstraites, il faut qu'elles s'associent entre elles pour

(1) Ribot, *Psychologie de l'attention.*

donner naissance à un raisonnement et à un jugement. L'association des idées se fait de trois manières : par ressemblance, par contraste, par contiguïté. De quelle manière se fait de préférence l'association chez l'idiot ?

Chez l'idiot même profond, l'association peut se faire entre les idées si peu nombreuses qu'il possède. Nous avons vu que le sentiment le plus développé chez lui était l'instinct de la nutrition et le plaisir qu'il éprouvait à le satisfaire. A la vue de la nourriture il s'agite, paraît content. La vue des mets est donc associée chez lui avec la sensation agréable de la faim satisfaite, et éveille chez lui l'idée de manger. Ce sont là assurément des associations grossières, associations de sensations plutôt que d'idées, mais il ne faut pas oublier que ce sont des êtres avant tout sensitifs. C'est à peu près chez lui la seule association d'idées qu'on rencontre. Elle existe aussi chez l'idiot moins profond. Il ramasse le pain partout où il le trouve, même dans les ordures, et la vue du pain lui donne envie de manger. De même quand il a un besoin à satisfaire, il a l'idée des closets et il y va, ou bien la vue de ceux-ci éveille chez lui un besoin.

Nous sommes bien loin encore des associations d'idées abstraites. C'est encore et toujours la sensation, le besoin qui éveillent l'idée. C'est eux aussi qui produisent l'association de temps. C'est en effet, comme chez les animaux, l'heure du repas qui est la première connue. Mais il semble que ce soit simplement, comme nous l'avons déjà dit à propos de l'idée du temps, la simple sensation du temps qui leur indique qu'il est temps de la satisfaire, et non la sensation du temps écoulé proprement dite. A l'asile, dès que l'heure du repas arrive, ils sont tous à tourner à la porte du réfectoire.

Nous avons vu que ce qui frappait le plus l'idiot, c'étaient les grossières ressemblances de couleur et de forme. C'est aussi par ressemblance qu'il associe surtout, plus rarement par contiguïté, et jamais par contraste, ce qui est aussi plus rare chez les enfants ordinaires.

Ils associent par exemple les sons analogiques comme font les jeunes enfants, dont l'amour pour ces sons analogiques se manifeste d'abord par un rabâchage saugrenu et ensuite par le

plaisir de la musique et de la rime. Un idiot simple de Bicêtre fait entendre un cri guttural qu'il répète à intervalles égaux ; il règle même sa marche sur la cadence qu'il donne à ses cris. Dès qu'il entend un son quelconque, un bruit musical, il accourt, sa physionomie ne change pas, son regard est fixe. Si on veut le faire partir, il hausse les épaules et frappe du pied. Un autre enfant, quand la fanfare joue, bat la mesure en balançant son corps d'avant en arrière. Cale... écoute avec intérêt des vers de Victor Hugo qu'il ne peut comprendre. J... aime à entendre lire des personnes qui cadencent leur lecture.

« L'association, dit Pérez (1), fait l'unité de notre existence mentale en établissant un lien naturel entre tous les faits divers qui les composent, et c'est à elle qu'il faut s'adresser pour former les habitudes, le jugement, le caractère, la moralité de l'enfant. »

Griesinger (2) attribue au défaut d'association des idiots leur indifférence et leur nonchalance, et non sans raison. « Plus le degré d'idiotie est faible, dit-il, plus les idées sont nombreuses, plus aussi l'individu est susceptible de jugement et de détermination. Toutefois, il ne possède pas encore cette promptitude d'association et de combinaison des idées qui fait que le travail d'abstraction se produit sans effort et sans fatigue, à moins d'être longtemps prolongé. L'esprit ne réagit que très lentement. Encore faut-il que les impressions soient fortes. De là vient l'indifférence des idiots pour beaucoup de choses du monde extérieur et leur nonchalance, leur insouciance perpétuelles.

L'association des idées n'a pas seulement pour but d'éveiller une idée analogue ou contraire dans l'esprit, mais aussi et surtout de produire un raisonnement dont l'aboutissant sera un jugement soit général, soit particulier. C'est évidemment là le but même de l'intelligence que de juger, et si, en définitive, les idées surgissant par association n'y menaient pas, il n'y aurait dans l'esprit qu'une succession d'idées particulières reliées entre elles, mais dont ne se dégagerait aucune idée générale qui, elle, est la source de déductions, de nou-

(1). Pérez, *loc. cit.*
(2). Griesinger, *loc. cit.*

velles associations encore plus nombreuses, et la base même de nos connaissances.

Mais le jugement n'est pas toujours la résultante d'un raisonnement. Pour qu'il y ait raisonnement, il faut qu'il y ait obstacle à l'évidence immédiate. Autrement, si l'évidence est ou paraît absolue, il y a simplement jugement, exact ou erroné. Le jugement immédiat n'est en somme que l'énoncé de l'impression produite dans l'esprit par l'objet considéré.

La justesse, la promptitude, la fermeté, sont autant de qualités du jugement. Ces qualités résultent de la force de l'attention, qui permet de saisir toutes les conditions de l'objet sur lequel doit se formuler le jugement. La promptitude vient de la rapidité d'impression produite sur le cerveau, et la fermeté, de la netteté et de la précision de cette impression. Or, chez l'idiot, l'attention, la rapidité et la netteté de l'impression sont singulièrement affaiblies comme nous savons. Ne soyons donc pas surpris de trouver un jugement des plus défectueux.

Au point de vue de la justesse d'abord, les idiots jugent ordinairement très faussement. Leur attention difficile à fixer, incapable de s'attacher simultanément aux nombreuses qualités d'un objet, ne leur permet de saisir que des qualités grossières. Le jugement le plus simple n'est qu'un discernement de perceptions, et ensuite une association d'images accompagnée de croyance. Capables seulement d'associations très simples, il en résulte des jugements absolument erronés. Toutes les illusions des sens, lesquelles deviennent des illusions de l'esprit — qu'ils ne savent pas corriger — donnent lieu à de faux jugements. De plus, les qualités qui doivent déterminer le jugement frappent peu leur esprit. On est obligé, pour le leur faire formuler, de fixer au préalable leur attention, d'où retard considérable dans le jugement.

Quant à la fermeté du jugement, elle ne vaut guère mieux. Ils se montrent si indifférents à ce qu'on leur demande s'ils n'y ont pas un intérêt évident, que le moindre doute qu'on émet suffit à les ébranler dans leur conviction.

De même que les enfants, le premier jugement leur suffit en général, à moins de forcer leur attention à le redresser par des jugements nouveaux. « Un des grands progrès de

l'enfant, dit Pérez, consiste à pouvoir consciencieusement prouver ou corriger ses premiers jugements reconnus insuffisants par ceux que l'attention fait venir à leur suite. » Mais ce progrès, nous le constatons à peine ébauché chez l'idiot et l'imbécile, précisément parce qu'il suppose, outre des images et des associations d'idées nombreuses, l'exercice de l'attention volontaire qui est si faible chez les derniers et pour ainsi dire nulle chez le premier.

Ce qui dénote encore le progrès du jugement, c'est la clarté, la précision du langage. Nous avons vu combien il reste toujours défectueux, ce qui indique que leur pensée est elle-même peu claire, peu précise.

Il en est qui sont très tenaces dans leurs jugements. Mais il ne faut pas confondre la ténacité avec la fermeté. Sous ce rapport on observe souvent un entêtement absurde. C'est du reste le propre des esprits limités dans leurs idées, en possession de peu d'images, de peu d'associations variées, d'être les plus entiers et quelquefois les plus ardents dans leurs affirmations.

Ajoutons toutefois qu'il faut, pour faire une affirmation assez tenace, un ensemble d'idées assez étendu, tout en n'ayant pas un nombre d'associations suffisantes pour choisir celle qui est la seule juste. Or les idiots ayant trop peu d'idées sont en général peu têtus, tandis que les imbéciles le sont beaucoup plus souvent. M. Dagonet exagère certainement en disant que les imbéciles n'ont pas de jugement, ou un jugement erroné, que les jugements qu'ils émettent ne leur sont jamais propres. Ils sont, sous ce rapport, comme tous les instables ; les jugements émis devant eux frappent leur esprit et y restent à l'état latent. Puis, un jour, ils les émettent et on est quelquefois surpris de les entendre sortir de leur bouche. En réalité, ce n'est pas leur esprit qui les a fabriqués, et assurément le plus grand nombre des jugements qu'ils portent, mais non pas tous, sont ainsi suggérés en quelque sorte.

Les imbéciles offrent surtout un phénomène caractéristique, c'est l'illusion qu'ils se font sur leurs facultés intellectuelles. Cette présomption les porte à une fatuité souvent excessive, pour peu surtout qu'on s'y prête en ayant l'air de les admirer

et d'y croire. Si l'on admire ainsi un de leurs jugements assez juste, ils se gonflent rapidement, et on arrive bientôt, une fois lancés, à leur faire dire spontanément les plus énormes sottises. Pour obtenir d'eux un jugement sain, ou à peu près, il faut continuellement redresser le point défectueux de leur raisonnement. Quoi qu'il en soit, on n'obtient d'eux que des jugements très simples, c'est-à-dire, en somme, l'expression de leurs perceptions.

A côté de l'entêtement sur un jugement erroné qu'ils ont souvent, il faut aussi noter la forme impulsive donnée aux actes par suite de l'ignorance où ils sont et de leur incapacité de redresser leur jugement, et même d'en douter. De même que chez les enfants, le doute qui suspend l'action est rarement leur fait. La première impression suffisant à déterminer leur jugement, que ne vient contrebalancer aucune idée contradictoire, ils ne font aucune réflexion et l'acte suit le jugement à la façon d'un véritable réflexe. Cela se produit d'autant plus, que l'intelligence est moins développée et l'automatisme des actes se rencontre à un bien plus haut degré chez les idiots que chez les imbéciles.

Pour ce qui est du raisonnement proprement dit, sous la forme syllogistique, ils ne savent pas le formuler, ils ne savent pas tirer une conclusion, même les imbéciles les plus avancés. « Raisonner, c'est, dit Jacotot, rapporter la chose qu'on sait à la chose qu'on voit. » D'après Binet (1), l'élément fondamental de l'esprit est l'image. Le raisonnement est une organisation d'images déterminée par les propriétés des images seules et il suffit que les images soient mises en présence pour qu'elles s'organisent et que le raisonnement s'ensuive avec la fatalité d'un réflexe. Cette façon de concevoir le mécanisme du raisonnement est tout à fait en rapport avec ce que nous observons chez l'idiot et chez l'imbécile. « Le raisonnement, dit-il encore, consiste, comme la perception, dans l'application d'un souvenir à la connaissance d'un fait nouveau et aboutit à la généralisation de ce souvenir. » Et enfin il étudie remarqua-

(1) Binet, *Psychologie du raisonnement*.

blement les rapports de la perception extérieure avec le raisonnement, qui présentent les trois caractères communs suivants : 1° appartenir à la connaissance médiate et indirecte ; 2° exiger l'intervention de vérités antérieurement connues (souvenirs faits d'expériences, prémisses) ; 3° supposer la reconnaissance d'une similitude entre le fait qui est affirmé et la vérité antérieure sur laquelle il s'appuie. La réunion de ces caractères montre que la perception est comparable à la conclusion d'un raisonnement logique. Tandis que le raisonnement perceptif se fait sur des sensations, le raisonnement logique se fait sur des percepts. Ceux-ci étant une synthèse de sensations et d'images, on voit que finalement tout raisonnement a pour base la perception.

Or, nous avons vu quelle perception insuffisante ou fausse présentaient nos malades. On sait bien aujourd'hui que les erreurs des sens proviennent, non de l'appareil sensitif, mais de l'appareil perceptif. Les perceptions étant par conséquent conservées — quand elles le sont — dans un centre mal développé, ou lésé, laissent des images fausses ou confuses. De par la loi d'association, les images semblables ou contiguës devant se susciter réciproquement, on voit quelles faibles associations et quelles fausses associations il va résulter de ces images fausses ou confuses. Ici encore, nous voyons cette différence entre les idiots et les imbéciles sur laquelle nous avons continuellement attiré l'attention : faiblesse chez les uns, perversion chez les autres. Chez les idiots en effet, les images étant très faibles, le raisonnement perceptif est lui-même faible, quelquefois il ne se produit pas, si l'on en juge du moins par le seul moyen qu'on ait souvent de reconnaître qu'il s'est produit, c'est-à-dire l'acte qu'il provoque. Chez l'imbécile au contraire, il y a un plus grand nombre d'images, mais faussées le plus souvent par un centre perceptif fonctionnant mal. Les associations se font souvent chez lui par contiguïté, et le raisonnement a beaucoup plus de chances d'être faux par là même, les deux sensations qui ont donné naissance aux deux images contiguës pouvant n'avoir aucun lien entre elles et le sujet les émettant néanmoins faute d'autres associations plus rationnelles. Aussi, ce qui frappe

surtout dans leurs conceptions, c'est le décousu, l'imprévu de leurs observations, qu'on s'explique quelquefois lorsqu'on a pu assister aux sensations qui leur ont primitivement donné naissance. L'idiot, au contraire, associe plus simplement par ressemblance les sensations consécutives n'ayant pas de lien entre elles comme chez l'imbécile, parce qu'il vit avant tout le moment présent, par suite de son défaut d'attention, de sa mémoire difficile.

Le seul raisonnement qui existe chez eux est le raisonnement perceptif. Quant au raisonnement logique, il est nul chez les idiots et à peine ébauché chez les imbéciles. Cela se comprend sans peine. Pour construire ce raisonnement, il faut de nombreuses images et percepts combinés entre eux ; ces combinaisons se faisant d'une manière très défectueuse, il en résulte tout naturellement que le raisonnement sera faussé et prendra la forme d'un sophisme plutôt que d'un syllogisme.

On s'aperçoit facilement de la différence des idiots et des imbéciles, dans les délires qu'ils peuvent présenter. Extrêmement rare, exceptionnel chez les idiots, le délire se manifeste exclusivement sous la forme impulsive, sans motif conscient, ni provoqué. Par exemple, J..., un idiot microcéphale de Bicêtre, quand ses accès le prennent, se barbouille la figure avec du charbon, met un foulard rouge autour de sa tête et danse en grimaçant et en chantant : « Je suis Prussien ». D'autres mettent le feu, sont clastomanes; c'est surtout un délire d'actes qu'ils présentent.

Chez les imbéciles on observe bien aussi ces accès d'excitation maniaque, ces impulsions à tuer, à mettre le feu, à briser. Les impulsions homicides sont peut-être les plus fréquentes, ce qui contribue encore à en faire des êtres plus dangereux que les idiots. Ils aiment beaucoup à avoir dans leurs poches des outils dangereux, des bouts de fer affilés en guise de lames. Ils se plaisent à proférer des menaces. Nous avons indiqué déjà du reste, dans le chapitre des instincts, les tendances à la cruauté des idiots et des imbéciles.

Mais ils ont encore un délire spécial, délire d'idées cette

fois. Celui-ci peut se développer au contact d'un aliéné dont ils subissent l'influence. Ils font alors du délire à deux. Dans le cas précédent de J..., deux imbéciles, B... et S..., en le voyant se mettent à l'admirer et à l'imiter. Mais quand ils délirent spontanément, ce n'est jamais sous forme de délire systématisé, d'apparence par conséquent logique. L'incohérence, l'absurdité, la mobilité des idées délirantes les fait quelquefois ressembler aux paralytiques généraux, avec lesquels on pourrait même quelquefois les confondre, car les idées de grandeur qu'ils manifestent établissent encore une analogie de plus.

La quatrième manifestation de l'intelligence est la production des idées, c'est-à-dire la combinaison nouvelle d'associations de percepts. L'imagination peut reproduire les sensations et les idées suivant un ordre nouveau. Elle suppose donc des percepts assez nombreux pour pouvoir s'associer de façons diverses et nouvelles, autres que les associations habituelles qu'on a déterminées par l'enseignement et l'exemple. L'imagination sensitive et reproductrice est celle qu'on rencontre le plus souvent, et l'imagination créatrice dans le domaine des idées est celle que présentent surtout les imbéciles.

Nous savons en effet que les idiots ont surtout les sens développés. C'est par l'éducation des sens qu'on arrive à leur apprendre ce qu'ils savent, bien plus que par le langage. Celui-ci a en effet pour but d'éveiller dans l'esprit de nouvelles associations d'images. Or, nous avons vu à propos du langage qu'ils le comprennent très peu et sont beaucoup moins sensibles aux enseignements par la parole qu'à ceux par les sens. Ceci nous montre comment l'imagination reproductrice et créatrice est très rudimentaire chez eux. Ce même défaut les empêche de présenter des dispositions artistiques quelconques. Ils sont capables de copier, d'imiter, ils ne sont pas capables de produire sans l'intervention des sens. En un mot, ils ont une intelligence réceptive et nullement productrice.

Il est bien difficile, sinon impossible, d'apprécier s'ils ont une imagination plus développée pour certains sens que pour d'autres. Toutefois, chez ceux qui sont aveugles et qui cepen-

dant se livrent à certains travaux, il est permis de supposer qu'ils se représentent bien ce qu'ils touchent.

Quant à l'imagination créatrice, elle n'existe pour ainsi dire pas, et certainement non chez les inférieurs. Ils sont en effet incapables, par exemple, de faire une narration, de composer un dessin même grossier. Ce défaut d'imagination est, à notre avis, une des plus fortes raisons pour lesquelles les idiots sont en général peu menteurs. Ils peuvent, bien entendu, faire et font souvent des erreurs, par défaut de mémoire, d'attention, de compréhension. Ils font plus rarement des mensonges demandant une certaine invention, comme par exemple de raconter une chose autrement qu'elle ne s'est passée, dans l'intention de tromper.

Certains idiots aiment cependant le merveilleux et improvisent eux-mêmes des contes fantastiques. Mais si on peut observer chez quelques-uns cet amour du fantastique qui frappe l'imagination, c'est le cas le moins fréquent et il est encore plus rare de les voir en inventer. Il faut remarquer du reste que, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'idiot croit tout, parce qu'il ne sait pas distinguer ce qui est possible de ce qui est impossible. Les contes bleus ne lui paraissent donc pas invraisemblables, et s'il les aime, c'est peut-être parce qu'ils demandent de sa part moins d'attention et moins de jugement que les choses réelles. C'est ce qui se passe aussi chez les jeunes enfants. Il est donc possible qu'ils ne fassent en ce cas que très peu œuvre d'imagination à proprement parler. Cela les intéresse parce que ce n'est pas difficile à saisir, et qu'on se sert de termes très simples, de comparaisons simples, et qu'on ne leur présente que des faits très gros qu'ils arrivent à se représenter à cause de ce grossissement même. Ajoutons du reste que ce n'est qu'au bout de longtemps, chez les idiots déjà soigneusement éduqués et sur un petit nombre seulement d'entre eux, que l'on peut observer cette faculté de se représenter des contes simples.

Chez les imbéciles, à l'inverse des idiots, on observe le plus souvent une imagination déréglée. On peut déjà s'en rendre compte par l'amour qu'ils ont des comparaisons grotesques,

qui prouvent qu'ils sont capables d'établir un lien entre deux idées souvent disparates et n'ayant entre elles qu'un rapport éloigné. Cette tendance est quelquefois extrêmement développée chez eux et leur donne un faux air d'avoir de l'esprit. D'autre part, nous avons vu combien ils étaient menteurs. Ils le sont tous plus ou moins. Mais ils ne se contentent pas de nier purement et simplement ce dont on les accuse. Ils inventent une histoire toute différente de la réalité. Il en est même qui ne se contentent pas de dénaturer les faits, mais qui encore inventent des détails ou même une histoire de toutes pièces. Et ce n'est pas seulement pour se disculper ou accuser un de leurs camarades; ils le font même lorsque cela est à leur désavantage. C'est ainsi qu'ils se vantent de mauvais coups qu'ils n'ont pas faits, pour se rendre intéressants et se faire admirer par leurs camarades.

Leur disposition à trouver le côté grotesque des gens plus encore que des choses les pousse à les tourner en dérision autrement que par des épithètes. Il circule de temps à autre dans les services où ils sont placés des chansons quelquefois assez spirituelles, toujours méchantes en tout cas, pour ridiculiser leurs maîtres ou leurs médecins.

C'est pendant le sommeil que l'imagination est le plus active et déréglée chez l'individu normal. Si les idiots ne rêvent guère, à ce qu'il semble, il n'en est pas de même des imbéciles qui racontent souvent les rêves fantastiques qu'ils ont faits. Mais ce point est très délicat à préciser chez des individus très peu capables de s'observer et de rapporter ce qu'ils ressentent. Aussi ne pouvons-nous y insister.

Enfin, si l'imagination est très excitée, il peut en résulter un véritable délire. Nous avons déjà dit combien rarement les idiots déliraient. Chez les imbéciles, au contraire, à côté du délire moteur qui se manifeste ordinairement par de l'excitation, nous avons un délire d'idées qui trahit bien leur imagination excessive. Ils se croient en effet de grands personnages, des inventeurs, etc., et leurs idées sous ce rapport se produisent avec tant de rapidité quelquefois qu'il en résulte une grande incohérence et une remarquable absurdité. Cela prouve tout au moins que l'imagination est assez développée chez eux

à l'état normal pour s'hypertrophier de la sorte par moments.

Il est assez remarquable que, pour tout ce qui est pratique, utile et bon, leur imagination est en défaut. Ils ne savent comment s'y prendre pour tourner une difficulté qui survient dans leur travail habituel. Mais ils imaginent toutes sortes de ruses pour surmonter les obstacles qui s'opposent à leur évasion, par exemple. Là encore, nous les voyons employer comme toujours les rares facultés qu'ils ont à un but mauvais. On peut dire d'eux comme on le dit souvent de criminels ou d'escrocs : Est-il fâcheux qu'ils n'aient pas mis leur intelligence au service d'une meilleure cause ! Eh bien ! il faut avouer qu'ils n'auraient pas réussi dans le bien comme ils réussissent dans le mal, d'où la nécessité de se tenir en garde contre tous les dégénérés, quel que soit le degré de leur dégénérescence. L'imagination des imbéciles ne s'exerce jamais sur ce qui peut être utile à leurs semblables, sur le perfectionnement de leur travail, sur le progrès de leur moralité. Elle s'exerce toujours sur les moyens de satisfaire leur ambition, leur vanité, leurs besoins et leurs mauvais instincts.

CHAPITRE IX

DE LA VOLONTÉ, DE LA PERSONNALITÉ ET DE LA RESPONSABILITÉ

Sommaire : La volonté chez l'individu normal. — État de la volonté chez les idiots, d'après les auteurs. — Mouvements volontaires. — Phénomènes d'arrêt. — Attention volontaire. — Mobiles des volitions: physiques, intellectuels et moraux. — Choix et détermination. — Suggestibilité. — Conscience. — Personnalité. — Responsabilité morale et civile. — Capacité civile. — Évolution psychologique.

Séguin considérait la lésion de la volonté comme fondamentale dans l'idiotie. Il semble, à le lire, que cette diminution de la volonté soit regardée par lui comme la cause même de l'idiotie et que les lésions des autres modes d'activité psychique ne soient que consécutifs, que la lésion de la volonté soit en quelque sorte indépendante. Nous avons déjà, à propos de la classification, essayé de montrer la fausseté de ce point de vue, et comment on ne pouvait concevoir la volonté indépendamment du fonctionnement général du cerveau, admettre une volonté parfaite dans un cerveau incomplètement développé, ou une absence de volonté aussi complète que chez l'idiot avec un cerveau normal.

La volonté n'a pas un siège spécial dans les centres nerveux et on n'a jamais rencontré une lésion nettement circonscrite entraînant la perte de la volonté. D'autre part, quand le cerveau est atteint, dans un point plus ou moins étendu, cette atteinte retentit toujours sur l'ensemble de

son fonctionnement. Lorsqu'il est atteint dans toute son étendue, comme c'est le cas le plus fréquent dans l'idiotie, on conçoit à plus forte raison que les fonctions intellectuelles doivent être toutes atteintes plus ou moins.

On n'envisage plus aujourd'hui la volonté comme un simple état de conscience qui résulte de la coordination plus ou moins complexe d'un groupe d'états conscients, subconscients ou inconscients (purement physiologiques), qui, tous réunis, se traduisent par une action ou un arrêt. La coordination a pour facteur principal le caractère qui n'est que l'expression psychique d'un organisme individuel. L'acte par lequel cette coordination se fait et s'affirme est le choix fondé sur une affinité de nature (Ribot) (1).

Dans cette théorie de la volonté, on ne se trouve en présence que d'un cas très compliqué de la loi des réflexes, dans lequel, entre la période dite d'excitation et la période motrice, apparaît un fait psychique capital, la volition montrant que la première période finit et que la seconde commence (Ribot). La volition seule existe, c'est-à-dire un choix suivi d'actes. Pour qu'elle se produise, certaines conditions sont nécessaires. L'ensemble de ces conditions nécessaires et suffisantes peut être appelé volonté. Par rapport aux volitions, elle est une cause, bien qu'elle soit elle-même une somme d'effets, une résultante variant avec ces éléments (Ribot).

Ces préliminaires de psychologie normale sont nécessaires pour examiner les idiots. Griesinger, et avec lui Ribot qui se borne à le citer, ont peu approfondi ce sujet. Voici, du reste, ce qu'ils se bornent à en dire : Dans l'idiotie profonde, dit Griesinger, les effets et les déterminations sont toujours instinctifs; ils sont provoqués surtout par le besoin de nourriture; le plus souvent ils ont le caractère d'actions réflexes dont l'individu a à peine conscience. Certaines idées simples peuvent encore provoquer des efforts et des mouvements, par exemple de jouer avec de petits morceaux de papier. Sans parler de ceux qui sont plongés dans l'idiotie la plus profonde, on en est à se demander : Y a-t-il en eux quelque

(1) Ribot, *Maladies de la volonté*.

chose qui représente la volonté ? Qu'est-ce qui peut vouloir en eux ? Chez beaucoup d'idiots de cette dernière classe, la seule chose qui paraisse mettre un peu leur esprit en mouvement, c'est le désir de manger. Les idiots les plus profonds ne manifestent ce besoin que par de l'agitation et des grognements. Ceux chez qui la dégénérescence est moins profonde remuent un peu les lèvres et les mains, ou bien pleurent. C'est ainsi qu'ils expriment qu'ils veulent manger.

Dans l'idiotie légère, le fond du caractère est l'inconstance et l'obtusion du sentiment, et la faiblesse de la volonté. Essayons d'entrer un peu plus avant dans l'observation de ces sujets.

La volonté sous sa forme la plus simple se manifeste par les mouvements accomplis en vue de satisfaire les besoins naturels, les appétits, les désirs. Il faut donc que l'individu ait conscience de ses besoins et en éprouve une sensation, celle de la faim par exemple, indispensable pour la conservation de l'individu. C'est en effet le besoin fondamental qui survit à l'effondrement de tous les autres, à l'anéantissement de l'intelligence. Nous avons vu cependant ce besoin lui-même s'atténuer considérablement, sinon disparaître tout à fait chez des idiots profonds. Chez ceux-là, on ne peut constater aucune trace de mouvement volontaire proprement dit, même ébauché, tel, par exemple, que de diriger plus ou moins convenablement la main vers la nourriture qu'on leur présente. Les mouvements qu'ils font sont des mouvements purement réflexes tels qu'on peut en obtenir sur une grenouille à laquelle on a tranché la tête. L'idiot à ce degré est un être purement spinal, comme l'est, d'ailleurs, l'enfant nouveau-né.

A un degré plus élevé, ils ont conscience de la faim et comprennent ce que c'est que la nourriture qui l'apaise. Les mouvements automatiques dont ils sont atteints ordinairement cessent quand ils la voient et ils cherchent à s'en emparer par des mouvements plus ou moins coordonnés. C'est là la première ébauche de mouvement volontaire, et c'est le seul du reste. Remarquons ici que chez ces êtres où les mouvements volontaires sont à leur minimum, les mouvements automa-

tiques, sous forme de tics variés, sont au contraire à leur maximum.

A un degré encore plus élevé, nous voyons la volonté se manifester par des mouvements plus complexes, mais capables de devenir secondairement automatiques. Telle est la marche. Celle-ci, avant d'être presque réflexe comme chez l'individu normalement développé, exige en effet pour être apprise un certain effort dont beaucoup d'idiots sont toujours incapables, ou chez lesquels du moins il ne devient possible que très tardivement. Dans la majorité des cas, on constate en effet un retard considérable dans la marche qui ne commence qu'à trois, quatre, cinq ans et plus encore.

Au delà il est une autre manifestation de la volonté qui est très caractéristique. C'est un phénomène d'arrêt, c'est l'action volontaire sur les sphincters. La possibilité de retenir ses déjections est consécutive à la possibilité de marcher chez les idiots, et lorsqu'on observe leur déchéance, on la voit aussi disparaître avant la marche, la loi de régression étant ainsi parfaitement observée. Ce défaut d'action sur les sphincters est souvent incurable et ceci prouve alors que l'individu n'est pas susceptible d'éducation. Quand, au contraire, on arrive à le vaincre par les moyens appropriés, on peut espérer développer suffisamment l'attention et la volonté pour rendre l'éducation possible.

Le summum de la manifestation de la volonté est dans l'attention volontaire. Nous avons déjà assez longuement étudié cette question pour n'y pas revenir ici. Mais, d'après ce que nous avons dit, nous voyons combien la volonté est faible chez les idiots.

Dans l'étude de la volonté, nous avons, outre son degré de développement général, différents autres points à considérer : ce sont les mobiles physiques, intellectuels et moraux, qui déterminent les volitions, la façon dont le choix et la détermination se produisent. Subsidiairement, nous étudierons la suggestibilité, la conscience et la personnalité et, comme conséquence, la responsabilité des idiots et des imbéciles au point de vue moral et civil.

Si nous considérons la volition comme une réaction consciente de l'excitation du cerveau, nous pouvons, en nous reportant à ce que nous savons des phénomènes d'attention, prévoir ce qui se passe pour la volonté. Nous avons vu, en effet, que l'attention est d'abord attirée chez l'idiot par ce qui satisfait ses besoins physiques les mieux ou les seuls sentis chez certains, — puis par les sentiments et les émotions, et enfin par les faits purement intellectuels. Eh bien ! il en est de même pour les volitions. Ce qui chez l'enfant sollicite le plus vivement des mouvements, c'est le désir, c'est-à-dire le besoin, puis le plaisir ou la douleur, c'est-à-dire les sentiments, enfin les phénomènes intellectuels proprement dits.

Cet ordre, que nous observons dans cette évolution psychologique de l'idiot, est donc le même que chez les enfants ordinaires et se montre semblable non seulement en général, mais en particulier pour les diverses manifestations psychiques. La différence, c'est qu'au lieu que l'évolution soit complète, elle s'arrête en chemin à un degré plus ou moins avancé.

Chez les idiots les plus inférieurs, on n'observe pas trace de volition. Les besoins les plus naturels, les instincts primordiaux de la nature humaine semblent ne pas exister. C'est le besoin de manger qui apparaît le premier, comme chez le jeune enfant et qui subsiste quelquefois seul pendant toute la vie chez l'idiot. C'est le seul mobile de leurs actes, et encore ces actes sont-ils extrêmement simples. Tandis que, chez l'homme normal, ce besoin le pousse à se déplacer, à chercher sa nourriture par des moyens de plus en plus compliqués avec le développement social et individuel, chez l'idiot il détermine seulement un mouvement de préhension, souvent même un simple cri manifestant le besoin ressenti par lui, et cela en présence seulement de la nourriture. Aucun autre mobile ne peut agir. L'émotion de la crainte ou du plaisir est impossible à déterminer chez lui. Pour que ces mobiles affectifs puissent agir, il faut que l'attention soit possible, car avec elle la mémoire et l'association des idées se développent. On peut dès lors les déterminer à agir sous l'influence d'un geste impératif, de la crainte ou de la douleur exprimées non par des paroles qu'ils ne sauraient comprendre, mais par l'into-

nation, que les enfants normaux comprennent aussi, bien longtemps avant de saisir le moindre sens des mots.

Le pouvoir d'arrêt de la volonté se développe plus tardivement que le pouvoir d'action, de même que chez les enfants ordinaires, et il n'est jamais aussi développé. Il en résulte que l'impulsion est la forme la plus fréquente d'activité chez les idiots et même chez les imbéciles. Il y a en effet une différence énorme entre les deux. Chez l'idiot, l'excitation nécessaire pour déterminer un mouvement devant toujours être très forte, la mise en jeu du pouvoir d'arrêt n'a souvent pas de raison d'être. Il n'a lieu d'intervenir que si l'excitation détermine le passage à l'acte. Chez lui ce n'est pas le pouvoir d'arrêt qui empêche l'acte de se produire, c'est le défaut d'une action suffisante. Il n'y a donc pas équilibre entre les deux pouvoirs, il y a insuffisance de l'un et absence de l'autre. Cette proposition n'existe pas chez l'imbécile. Chez lui il y a impulsion vive, réaction rapide, souvent fausse, par suite de l'association vicieuse que nous avons signalée chez lui. Le pouvoir d'arrêt n'est que très faible. Mais l'excitation étant suffisante pour produire l'acte, il se produit sous forme de véritable réflexe, sans que rien vienne l'enrayer.

Nous ne parlons pas ici, bien entendu, des impulsions inconscientes qui poussent les idiots à briser, à incendier, à tuer sans motifs, sans comprendre ce qu'ils font, mais bien des impulsions conscientes qu'ils ne peuvent maîtriser. Or, c'est souvent chez les imbéciles qu'on rencontre ces dernières. Ils agissent criminellement pour satisfaire un penchant parce qu'ils éprouvent du plaisir à le satisfaire. Aussi dangereux l'un que l'autre, l'idiot et l'imbécile ne le sont pas au même titre et nous aurons lieu au point de vue médico-légal de revenir sur cette différence capitale pour nous.

C'est aux imbéciles que peut s'appliquer ce passage de Ribot : « L'adaptation intellectuelle est très faible, du moins très instable ; les motifs raisonnables sont sans force pour agir ou empêcher ; les impulsions d'ordre inférieur gagnent tout ce que les impulsions d'ordre supérieur perdent. La volonté, c'est-à-dire l'activité raisonnable, disparaît et l'individu retombe au règne des instincts. »

Les sentiments capables de déterminer des volitions sont différents chez les idiots et les imbéciles. Avec les premiers, on obtiendra beaucoup plus par la douceur, par la confiance qu'on leur inspire que par tout autre moyen. Et autant on peut en tirer quand on emploie ces procédés, autant ils deviennent impossibles à diriger et à éduquer quand on veut agir brusquement. Avec la majorité des imbéciles, c'est au contraire par l'ostentation de la force, par l'intimidation, par la crainte qu'on peut arriver à les faire travailler. Dès qu'on se relâche, la discipline, la grossièreté reparaissent.

Il en est de même pour un autre mobile, l'amour-propre. Très peu développé chez l'idiot, il l'est au contraire beaucoup chez l'imbécile, et, en le stimulant, on peut arriver à lui faire faire des choses qu'il n'aurait jamais faites autrement. Il est à remarquer en outre qu'on obtient beaucoup plus en flattant cette tendance qu'en l'humiliant. Toute satisfaction d'une tendance est du reste plus capable de déterminer un acte que son arrêt.

Quant aux sentiments affectifs proprement dits, à l'affection pour les parents, à l'amour, à l'amitié, ce sont des mobiles également différents chez les deux catégories de sujets. Chez les idiots, les sentiments affectifs, quand ils sont capables de naître, sont plus marqués que chez les imbéciles. La peine que les idiots ont l'air de faire aux personnes qui s'occupent d'eux les touche beaucoup plus que les imbéciles. Ceux-ci peuvent en effet s'attendrir sur le premier moment. Mais ils oublient très rapidement qu'ils ont pu causer du chagrin, soit qu'ils n'en aient pas conscience, soit qu'en ayant conscience ils y soient indifférents. Le défaut de développement sexuel chez la plupart des idiots entraîne aussi l'absence d'émotion sexuelle et des actes qui en découlent. Chez l'imbécile, au contraire, les fonctions génitales sont souvent très développées, l'émotion sexuelle très forte, pervertie en outre et impulsive. Aussi est-ce cette catégorie d'individus qui se rendent coupables de la plupart de ces crimes et attentats monstrueux accomplis avec un cynisme inouï, accompagnés de raffinements de cruauté et de brutalité sans but, ces viols, suivis de dépeçage de la victime, accomplis sur de tout jeunes

enfants, de vieilles femmes, des cadavres. Sous ce rapport l'imbécile est un être beaucoup plus dangereux que l'idiot.

Il nous reste à considérer les mobiles intellectuels, c'est-à-dire les actes accomplis sous l'influence d'un jugement ou d'un raisonnement. En étudiant ce dernier, nous avons vu combien il était rudimentaire chez les idiots, faussé chez les imbéciles. C'est donc seulement à des raisonnements très simples qu'obéira l'idiot. Encore ce raisonnement, faudra-t-il le lui formuler le plus souvent, car il en est incapable, à moins que ce ne soit plutôt un simple jugement qu'un raisonnement. Chez l'imbécile, le raisonnement étant souvent faux, les actes qui en découleront comme conclusion ne sauraient être qu'inopportuns par conséquent. Ce n'est du reste pas en vertu de raisonnements qu'ils agissent le plus souvent, mais bien de jugements seulement. Or, nous avons vu la rapidité de leur réflexe moteur. Ils jugent à tort et à travers sur la première impression qui les frappe, qu'elle corresponde ou non à la qualité fondamentale de l'objet considéré. L'acte suit aussitôt le jugement porté, car rien ne vient le contre-balancer, tant il s'impose à l'esprit comme absolu.

Ceci nous amène à considérer la façon dont les idiots font choix, et se déterminent. Vouloir, c'est choisir pour agir, dit Ribot. Trois cas peuvent se présenter : ou l'impulsion manque et aucune tendance à agir ne se produit (aboulie); l'impulsion trop rapide et trop intense empêche le choix; enfin il est des cas où la volonté ne se constitue que sous une forme chancelante, instable et sans efficacité. Ces trois cas, qui représentent, des affaiblissements de la volonté, se rencontrent chez les idiots et imbéciles.

Chez les idiots, c'est surtout le premier cas qui se présente, quelquefois le second. Chez l'imbécile, c'est souvent le second et surtout le troisième. Mais ce sont là des indications générales, et, dans la pratique, il y a lieu d'observer un peu plus de détails. Laissons les premiers cas où l'idiot, insensible à toute excitation, indifférent à tout, ne sait et ne peut pas vouloir, et examinons surtout la façon dont il choisit et dont il se détermine à agir quand il en est capable : Chez l'idiot, à qui on présente deux choses susceptibles de lui faire plaisir, on

voit souvent une grande hésitation pour choisir entre les deux. Il va d'un objet à l'autre, sans pouvoir se décider. Souvent il est difficile de lui faire comprendre qu'il doit choisir une chose à l'exclusion de l'autre. Il veut prendre les deux objets ensemble et se fâche quelquefois quand on lui retire celui sur lequel il n'a pas d'abord mis la main : il ne choisit donc pas, souvent parce qu'il ne sait pas choisir. Cette hésitation qu'il met à se décider entre deux objets, il la met plus encore dans le choix de ses idées. Aussi se détermine-t-il le mieux quand il n'a pas de choix à faire, ce qui prouve la faiblesse de sa volonté. Son inaction, son indifférence doivent tenir en grande partie à cet état d'indétermination dans lequel il est plongé.

L'imbécile, mis à même de choisir entre deux objets désirables, n'hésite guère. Si on lui présente les deux choses en même temps, il semble prendre au hasard, ou en vertu d'un motif le flattant plus vivement, sans raisonner sur les avantages réels et futurs qu'il en pourra retirer. Souvent, après avoir choisi le premier objet, il se décide pour le second, et cela un certain nombre de fois après plusieurs oscillations entre les deux objets. Si on lui présente séparément les deux objets, il choisit tout de suite le premier. Puis, quand arrive le second, il abandonne aussitôt le premier. C'est toujours à l'impression du moment qu'il obéit. Mais souvent, d'un mot, vous le faites changer de détermination. Une fois en possession de l'objet choisi, il est bien rare qu'il ne regrette pas celui qu'il a laissé. Tandis que l'idiot ne sait pas se décider, mais se tient à sa détermination, une fois que pour une raison ou une autre il en a pris une, l'imbécile oscille sans cesse, abandonne une idée pour en prendre une autre, revenir à la première, et ainsi de suite, sans ligne de conduite. Nous avons pris un exemple simple et concret, portant sur le choix des deux objets matériels ; que sera-ce donc lorsqu'il lui faudra se déterminer entre plusieurs idées, entre plusieurs mobiles ! Cette indécision de son esprit explique son instabilité caractéristique.

L'imbécile est en outre d'une extrême suggestibilité. Aujourd'hui qu'on s'occupe vivement, et avec raison, de cette question de la suggestion à l'état normal, il n'est pas sans intérêt

pour mieux dire, cela signifie que ces dernières sont si peu tenaces que leur pouvoir n'est pas plus fort que celui d'une impression récente. Cela prouve en outre que ce qui détermine l'acte est un seul motif, une seule idée, car autrement, si le motif qui les déterminerait à agir en sens opposé éveillait des associations préalables énergiques, il est évident que toutes ces idées, si faibles qu'elles fussent séparément, l'emporteraient par leur somme sur une nouvelle idée suggérée. La suggestibilité de ces malades montre donc le peu de ténacité, le peu d'intensité des impressions anciennes et le peu de force des associations d'idées. Aussi le pouvoir d'arrêt est-il à son maximum. La moindre incitation récente un peu vive efface la tendance qu'on s'est efforcé depuis longtemps de leur faire acquérir.

Si on compare leur suggestibilité avec celle des hystériques, on constate qu'elle a une grande analogie. Chez ces derniers, la suggestion par les personnes se fait de deux façons, ou parce qu'elles n'ont pas plus de volonté qu'eux ou parce qu'elles en ont beaucoup. C'est en effet soit des personnes esclaves de leurs caprices qui leur font partager leurs idées par imitation, ou au contraire des personnes qui leur commandent énergiquement ce qu'ils ont à faire. Hors de ces deux termes, pas de milieu. Il en est de même des imbéciles. Les moindres actes ou idées déraisonnables dont ils sont témoins déterminent chez eux l'impulsion à les imiter et à les suivre ; ou bien il faut qu'ils craignent leur maître ou aient une absolue confiance en lui, ce qui est plus rare, pour qu'ils se laissent diriger.

Les imbéciles subissent très facilement la contagion morale. Despine (1) rapportait l'imitation à quatre causes : 1° l'instinct d'imitation, d'autant plus développé que l'individu est moins avancé en âge et que son intelligence est plus oblitérée ; 2° la loi de l'intérêt ; 3° la contagion morale ; 4° la contagion nerveuse. Nous avons ici affaire à la troisième cause pour nous expliquer la facilité avec laquelle les imbéciles imi-

(1) Despine, *De l'imitation considérée au point de vue des différents principes qui la déterminent*. Annales méd.-psych., 1871.

tent les actes qu'ils voient commettre, et, comme dit Esquirol : « Ce principe d'imitation est sans contredit le plus important à cause des conséquences graves qui en dérivent. » Ils obéissent en effet à cette loi naturelle que pose Despine : Toute manifestation des instincts de l'âme, sentiments et passions quelconques, excite des sentiments et des passions semblables, et par conséquent des désirs semblables chez les individus qui sont susceptibles d'éprouver ces éléments instinctifs à un certain degré. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la suggestion.

L'étude de la conscience et de la personnalité ne peut qu'être déduite de ce que nous savons du fonctionnement du reste de l'intelligence, la conscience n'étant qu'un phénomène surajouté aux faits psychiques et ne les constituant pas, et la personne n'étant que la coordination, la synthèse des phénomènes conscients dans leur continuité. Comme il est déjà bien difficile d'analyser ces phénomènes chez l'individu normal, capable de dire ce qu'il éprouve, comment il pense, et d'observer les autres, et qu'on est obligé, pour y arriver, d'étudier d'abord les éléments dont ils se composent et les anomalies qu'ils peuvent présenter pour y chercher leur caractéristique, à plus forte raison serons-nous réduit, chez des êtres comme ceux que nous étudions, à agir par déduction, d'après ce que nous avons déjà appris d'eux.

Dans quelle mesure les idiots ont-ils conscience de leurs actes et de leur personnalité, quelle est chez eux la part du conscient et de l'inconscient, lequel l'emporte sur l'autre, voilà autant de questions qu'il est bien délicat de résoudre.

Chez les idiots absolus, purs automates végétatifs, il est bien vraisemblable qu'aucun acte n'est à proprement parler conscient. Si, d'autre part, nous considérons quelles faibles sensations organiques ils ont, nous sommes amené à nous demander s'ils n'ont rien d'analogue au sentiment de leur propre existence, de leur personnalité. Les mutilations volontaires auxquelles ils se soumettent paraissent bien propres à faire penser qu'ils n'ont qu'une conscience très vague de leur personnalité en même temps qu'une sensibilité singulièrement atténuée.

Chez les idiots supérieurs, éducables, nous ne pouvons encore que bien peu apprécier l'état de leur conscience, car leur défaut de langage nous empêche de savoir s'ils se rendent bien compte eux-mêmes de ce qu'ils ressentent, de ce qu'ils veulent. — Nous trouvons encore chez eux une grande part d'automatisme, lequel exclut la conscience ou la rend très faible. Leur absence de notion du temps, leur défaut de mémoire montrent bien aussi que, pour eux, la vie se compose plutôt d'une série de moments successifs très peu reliés entre eux ou dont ils saisissent à peine le rapport, que d'un enchaînement de circonstances jalonnées de points de repère. Dans ces conditions, le sentiment de la personnalité, qui a pour condition *sine qua non* le sentiment de la continuité de sa propre existence, doit être forcément très rudimentaire.

Pour qu'un acte psychique soit conscient, qu'il se développe sous l'influence d'une excitation extérieure ou d'une excitation intérieure, il faut que cette excitation ait une certaine intensité et une certaine durée. Or, chez l'idiot, l'acte psychique, réflexe de l'excitation, est très lent à se produire, à cause de la faible intensité de l'excitation, ou, pour mieux dire, de la grande résistance du cerveau. D'où il résulte que la plus grande partie des actes psychiques est vraisemblablement inconsciente, à moins d'employer pendant bien longtemps une impression intense. Lorsqu'ils s'accompagnent de conscience, celle-ci doit être en tous cas bien faible.

Si les mutilations volontaires, ou l'insensibilité dont ils font preuve dans les affections organiques ou dans des opérations, permettent de se demander s'ils se rendent compte qu'ils sont distincts du monde extérieur, et si les sensations qu'ils éprouvent sont en dehors ou en dedans d'eux, il est encore un autre fait qui est une sorte de maladie de la personnalité : c'est la stupeur dans laquelle quelques-uns sont plongés, et cela non pas continuellement, par défaut absolu d'intelligence et d'idées, mais bien périodiquement. C'est ce que nous avons signalé en parlant d'idiots hibernants.

Ces deux choses du reste, conscience et personnalité, sont intimement liées et on ne saurait comprendre le sentiment du moi sans la conscience des actes qui s'y passent. Nulles chez

l'idiot absolu, elles existent, quoique faiblement, chez l'idiot éducable, où elles vont en se développant avec le cerveau et l'intelligence en général.

A mesure que nous nous élevons dans l'échelle, nous commençons à apercevoir de plus en plus la conscience et la personnalité. C'est ainsi que la mémoire volontaire, l'attention volontaire, en se développant, impliquent la conscience des actes psychiques et l'idée d'un moi continu. Aussi chez les imbéciles trouvons-nous beaucoup moins d'automatisme dans les actes et une notion assez nette de la personnalité. Toutefois nous avons vu que chez eux, à cause de la faiblesse des associations d'idées, le réflexe psychique est quelquefois si rapide que l'acte devient impulsif et inconscient à cause de sa rapidité même.

Ceci nous montre, étant donnée la fréquence des impulsions chez les imbéciles, combien souvent la conscience fait défaut chez eux. Chez d'autres, on trouve une conscience très atténuée de leur vie psychique. Ils sont incapables de vous dire exactement quel sentiment les fait agir au moment où ils agissent. Ils ne savent que répondre quand on leur demande à quoi ils pensent, et, de fait, souvent ils ne pensent à rien, ne fixent leur attention sur rien. Ils vont, viennent, restent immobiles à regarder dans le vide plutôt que de faire quoi que ce soit, ou travaillent machinalement sans avoir l'air de comprendre le but de ce qu'ils font.

Mais, pour avoir la notion de la personnalité, il n'est pas indispensable que tous les actes psychiques soient conscients, il suffit qu'ils le soient dans un certain nombre de cas, et puissent l'être, si le sujet y prête attention, et que l'excitation soit suffisante. C'est ce qui arrive chez les imbéciles, où, si la conscience est souvent obnubilée, elle existe dans certains cas très nette, avec un sentiment parfait de leur personnalité. Ils en ont même quelquefois une très haute idée et quand ils délirent, ils offrent fréquemment des idées de grandeur, qui prouvent un sentiment de la personnalité anormal et en quelque sorte hypertrophié.

Maintenant que nous avons jeté un rapide coup d'œil sur

l'état de la conscience et de la personnalité, encore que ce que nous en pouvons savoir soit bien peu de chose, nous sommes cependant plus à même d'aborder la question de la responsabilité, qui est intimement liée à la conscience des actes et à la notion de la personnalité.

Mais auparavant jetons un coup d'œil d'ensemble sur le caractère général des idiots et des imbéciles. Dans le cours de cette étude, nous nous sommes attaché à montrer la différence qui existait entre ces deux catégories de sujets, non seulement au point de vue psychologique, mais aussi au point de vue social. Nous avons cru pouvoir réhabiliter en quelque sorte l'idiot, et nous montrer plus sévère pour l'imbécile. Ce n'est pas une question de sentiment qui nous y a porté, mais bien l'étude des faits, et en consultant les personnes qui vivent continuellement au milieu des uns et des autres, il suffit de voir l'expression de leur physionomie lorsqu'on leur demande leur avis sur les deux catégories, pour être aussitôt fixé sur la réalité de la différence que nous avons établie.

L'idiot est, avant tout, un être incapable d'actions et d'idées. C'est un individu *incomplètement* développé. L'imbécile est au contraire un individu *anormalement*, irrégulièrement développé, capable d'actions et d'idées qui forcément sont anormales pour la plupart, comme le cerveau qui les élabore. L'idiot peut présenter une certaine sensibilité affective, durable; l'imbécile est égoïste, souvent méchant, même pour ceux qui lui font du bien. L'idiot agit plus sous l'influence de la douceur, l'imbécile sous celle de la crainte ; l'un est timide, l'autre arrogant ; l'un est capable de travailler, l'autre est un paresseux endurci ; l'un est bon, l'autre est mauvais. Chez l'un le raisonnement est faible, chez l'autre il est faux. Chez le premier, la volonté est faible ; chez le second, elle est instable. L'idiot n'est guère suggestible, l'imbécile l'est beaucoup.

Il résulte de ce résumé comparatif des deux catégories, prises en général, bien entendu — car il y a de nombreuses exceptions — que les idiots sont beaucoup moins nuisibles que les imbéciles et que ces derniers sont tout aussi inutiles

que les premiers. Les idiots sont *extra-sociaux*, les imbéciles *anti-sociaux*.

En partant de cette donnée, nous devons maintenant nous demander quelle responsabilité on doit leur accorder. A prendre les choses froidement et scientifiquement, il est bien évident que la responsabilité humaine n'est qu'un mot. L'organisme qu'on hérite de ses parents est déterminé par les lois de cette hérédité et par les conditions au milieu desquelles il se trouve placé ensuite. Il n'y a qu'une chose à considérer, c'est la disposition qu'on a à être influencé par l'éducation, et comme celle-ci ne dépend pas non plus de l'individu lui-même, mais de son entourage, pour avoir un pouvoir d'arrêt sur certaines tendances, il faut que l'organisme cérébral en soit susceptible. La liberté humaine n'existe donc pas à proprement parler, et il ne saurait par conséquent être question de responsabilité. « Notre illusion du libre arbitre, dit Spinoza, n'est que l'ignorance des motifs qui nous font agir. » Si nous nous rattachons à cette théorie pour l'homme complètement développé, à plus forte raison en serons-nous partisan pour des sujets dont les cerveaux sont aussi faiblement constitués, aussi anormaux dans leur développement et dans leur fonctionnement que ceux des idiots et des imbéciles.

Si nous nous plaçons au point de vue de la responsabilité sociale, nous voyons qu'en somme elle consiste simplement dans l'aptitude plus ou moins grande qu'on a à être modifié dans ses actes ou dans ses sentiments par la crainte des peines ou l'attrait des jouissances. Mais de ce qu'on n'admet pas la responsabilité humaine au sens spiritualiste, il ne s'ensuit pas du tout qu'on nie la nécessité de la réprimande ou du châtiment et de la récompense. C'est la base de la morale qui se trouve déplacée, voilà tout. Au lieu de punir un individu parce qu'il a eu plus ou moins conscience du mal qu'il a commis, on le punit en proportion du dommage causé, de façon à associer chez lui l'idée de la grandeur de la peine à celle du mal commis. Au lieu de parler d'êtres responsables ou irresponsables, on ne parle que d'individus utiles, incapables ou nuisibles. Les utiles, on doit les encourager ; les impuissants,

on doit les protéger; les nuisibles, on doit les éviter et les mettre hors d'état de nuire. Le rôle de la société doit être avant tout de se protéger elle-même et de ne pas dépenser ses forces au service d'êtres qui, non seulement ne peuvent l'aider, mais ne peuvent que l'entraver et lui causer des dommages. Voilà le point de vue pratique auquel on sera bien forcé un jour ou l'autre d'immoler le sentimentalisme exagéré dont on abuse tant depuis des années, alors que la dégénérescence sous toutes ses formes s'accuse de si terrible façon, absorbant pour son entretien une si grande somme de forces vives et qu'il devient plus avantageux d'être un incapable, un indiscipliné, un ivrogne que d'être un travailleur bien équilibré. Plus la tare est considérable en effet, plus on est assuré d'avoir un asile et du pain pour le restant de ses jours. L'ouvrier intelligent qui a travaillé toute sa vie pour élever sa famille n'est jamais sûr d'en avoir autant.

D'après ce que nous avons dit des idiots et des imbéciles, nous voyons que les premiers appartiennent à la catégorie des impuissants, des faibles que nous devons protéger, c'est-à-dire prendre à notre charge, et que les seconds appartiennent, au moins en grande partie, à celle des êtres nuisibles. En présence des idiots, on doit donc leur fournir les moyens de vivre, car ils sont incapables de se les procurer eux-mêmes. Ce sont, sous un certain rapport, de véritables malades qui doivent être assistés au même titre que tous les infirmes chroniques.

En ce qui concerne les imbéciles, êtres inutiles et dangereux, il faut les mettre hors d'état de nuire, cela va de soi. Mais, comme ils sont en général d'une constitution physique qui les rend très capables de travailler et par conséquent de compenser dans une certaine mesure les dépenses qu'ils obligent la société à faire pour se protéger contre eux, il ne faut pas hésiter à agir sur eux par tous les moyens capables d'enrayer leurs mauvaises tendances et de développer les quelques-unes utilisables qu'ils peuvent présenter. Ils ne sont donc pas susceptibles de la même éducation que les idiots. Chez ceux-ci, il faut développer ; chez ceux-là, il faut corriger.

Mais, à côté de la responsabilité morale, il y en a une autre

à considérer, c'est la responsabilité civile. Elle n'existe malheureusement pas plus pour les aliénés que pour les idiots et les imbéciles. Si elle était admise, on éviterait sans doute bien des crimes contre les personnes ou les propriétés commis par tous ces individus, dont l'absence de responsabilité morale est loin d'être une garantie et encore moins une compensation pour les dommages qu'ils causent à la société.

Les familles seraient sans doute plus soucieuses de la sécurité publique si elles savaient qu'elles auront à réparer les dégâts causés par l'un des leurs, qui s'en rend l'auteur par suite du défaut de surveillance. Une fois le fait accompli, on sait que l'irresponsabilité étant proclamée, on sera débarrassé sans bourse délier du membre gênant, et cela par les soins de la société qui a ainsi double dommage, d'abord la perte que lui a causée le malade, et ensuite la charge de son entretien d'autant plus prolongé, et par conséquent plus coûteux, que le méfait aura été plus considérable. Le fait est courant pour les aliénés dont on ne veut même pas admettre que, comme dédommagement, on cherche à tirer de leur travail une certaine somme nécessaire à leur entretien.

Pour les idiots, il est peu fréquent que ce soit à la suite de crimes ou de délits que l'on soit forcé de les interner. En général, les familles sont les premières à chercher à s'en débarrasser parce que ce sont des non-valeurs, et cela non pas seulement quand ils sont dangereux, mais simplement incommodes ou gênants. Pour les imbéciles, la situation est différente. Beaucoup sont placés dans des asiles à la suite d'incendie, de vols, de coups, ou de méfaits moins graves dont se plaignent les voisins. Un grand nombre d'autres sont internés parce que les familles, après avoir longtemps espéré en tirer quelque parti, et voyant qu'elles ne compensent pas leur peine par le profit qu'elles en tirent, trouvent beaucoup plus simple et plus avantageux de les mettre à la charge de leur département. Une fois à l'asile, on est obligé de justifier le travail qu'on leur demande en le présentant comme un moyen d'éducation et de traitement, car le public ne manquerait pas de se récrier si l'Assistance prétendait s'indemniser par ce travail de la charge qu'on lui donne, sous prétexte que ce sont des malades et

qu'on n'a pas le droit d'en exiger du travail. Nous ne craignons pas d'avancer que beaucoup de ces imbéciles seraient cependant beaucoup mieux placés dans des établissements orthophréniques que dans des asiles. Mais ainsi le veut notre faux sentimentalisme.

Là ne s'arrête pas le mal de cette conception erronée sur l'assistance de ces dégénérés. Les idiots une fois placés dans un asile n'en sortent guère plus, leur famille, qui trouvait leur charge trop lourde quand ils étaient jeunes, ne se souciant guère de les reprendre quand elle a augmenté avec l'âge. Pour les imbéciles, au contraire, quand on pense qu'ils seront à peu près en état de rendre quelques services, on les reprend souvent. Mais, n'ayant plus de discipline, perdant très rapidement, dès qu'ils ne sont plus dirigés fermement, le peu qu'on a eu tant de mal à leur apprendre, ils ne tardent pas à s'aggraver de nouveau. S'ils font alors quelque mauvais coup, leur passage dans un asile est pour eux un certificat d'irresponsabilité et d'impunité et on les réintègre dans un asile. Si on les laisse retomber dans leur imbécillité plus profondément, on les replace également. Mais, dans l'un et l'autre cas, ils reviennent, n'étant même plus capables des travaux qu'ils savaient faire, rentrent dans des sections d'adultes mal organisées au point de vue du travail, et tout ce qui a été fait pour eux l'a été en pure perte. Voilà le dilemme en présence duquel on se trouve journellement avec cette catégorie d'individus. Qu'il nous suffise de signaler le mal. Il ne nous appartient pas pour le moment d'étudier les moyens qui permettraient de le combattre au moins en partie. La faute vient de tout le monde, de l'administration, de la loi, des magistrats et, il faut le dire, aussi des médecins. Les moins coupables sont les familles qui seraient bien sottes de ne pas profiter des avantages qu'on leur offre si bénévolement, et qui trouvent l'État de plus en plus disposé à dépenser de l'argent pour toutes les non-valeurs de la société, au détriment, conséquence forcée, des malheureux qui luttent jusqu'au bout et qui n'ont qu'un tort, celui de ne pas être assez dégénérés pour mériter la compassion de notre société qui semble, par sa sollicitude, sentir qu'elle doit ce dédommagement à la dégénérescence vers laquelle elle

se laisse entraîner sans lui opposer la moindre résistance.

Nous ne voulons que signaler en passant la question de la capacité civile des idiots et des imbéciles. Pour les premiers, leur état physique et intellectuel est trop évident pour qu'il y ait hésitation à savoir s'ils peuvent intervenir eux-mêmes dans la gestion de leurs intérêts, jouir de leurs droits civils et politiques, être appelés comme témoins ou comme jurés en justice. Il en est de même pour les imbéciles d'un degré inférieur. Mais, pour ceux qui sont d'un niveau suffisant pour pouvoir vivre dans la société, il n'en est pas de même, et tant qu'ils ne sont pas interdits ou pourvus d'un conseil judiciaire, ils jouissent évidemment de tous leurs droits. Il ne rentre pas dans notre cadre d'examiner ici les conséquences qui peuvent en découler. Qu'il nous suffise d'attirer l'attention sur ce point particulier.

En terminant, nous devons dire quelques mots de l'évolution psychologique de nos sujets. Nous les avons étudiés en effet à la période d'état, pour ainsi dire, au summum de leurs facultés. C'est ainsi que nous avons considéré les idiots incurables, les idiots curables, et les imbéciles, une fois l'éducation terminée, si l'on peut ainsi parler, car, à vrai dire, elle se continue toute la vie. Toutefois, chez les uns comme chez les autres, il arrive un moment, d'autant plus rapproché que l'intelligence est plus faible, où l'éducation n'a plus de prise, où le progrès n'est plus possible, où tout ce qu'on peut espérer, c'est de maintenir les résultats acquis. Cette époque culminante de développement est très variable aussi suivant les différentes fonctions psychiques. L'arrêt peut se produire sur un point et non sur d'autres. Sous ce rapport, on observe la même marche que dans le développement. Les sens se développent le plus longtemps, puis les sentiments, et enfin l'intelligence. Chez les imbéciles, l'ordre est le même, mais la durée de l'évolution est plus longue, les distances entre les époques d'arrêt plus courtes. Chez les idiots, par exemple, on peut voir les progrès intellectuels s'arrêter à six ou sept ans, et ceux des sentiments et des sens aller jusqu'à dix-huit ou vingt ans. Chez les imbéciles, les sens, les sentiments, l'intelligence s'arrêtent presque en même

temps dans leur évolution. Cet arrêt se fait principalement au moment de la puberté.

Tantôt les facultés s'arrêtent sans décroître, tantôt elles rétrogradent dès qu'elles cessent de progresser. Chez l'idiot et chez l'imbécile, l'ordre de régression psychologique est le même que chez l'individu normal qui tombe dans la démence : affaiblissement progressif de la volonté, de l'intelligence, des sentiments et des sensations. Mais l'évolution régressive ne se manifeste pas tout à fait de la même manière chez les idiots et les imbéciles. Chez l'idiot, on peut observer une longue période pendant laquelle les résultats acquis sont permanents et où la régression ne se produit pas dès que le développement s'arrête. Quand la déchéance se produit, elle se fait en général très rapidement et s'effectue en même temps au physique et au moral. Il semble que ce soit un organisme épuisé qui, après avoir donné le peu de forces dont il est capable, n'a plus qu'à dépérir et à mourir. Tout s'écroule alors en même temps, dans l'espace, quelquefois, de six mois à un ou deux ans.

Chez l'imbécile, la période de régression est plus lente. En raison de l'inégalité de leurs facultés, elle se produit plus souvent d'une manière partielle. Dès qu'on cesse de cultiver un point, il s'efface très rapidement. Aussi les données acquises, d'ordre purement intellectuel, disparaissent-elles en général très vite, comme la lecture et l'écriture, et cela beaucoup plus rapidement que chez l'idiot, dont le cerveau a plus de retentivité. Mais, tôt ou tard, l'imbécile tombe aussi dans la déchéance, déchéance plus progressive, plus lente ordinairement que celle de l'idiot, car son organisme est mieux constitué pour lutter. En outre, en raison de leur très grande inégalité de développement psychique, on voit quelquefois surnager, pendant longtemps, des épaves trompeuses de leur intelligence, ce qui s'observe beaucoup plus rarement chez les idiots.

TABLE DES MATIÈRES

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie.

Bame Danack

ent intellectuel

